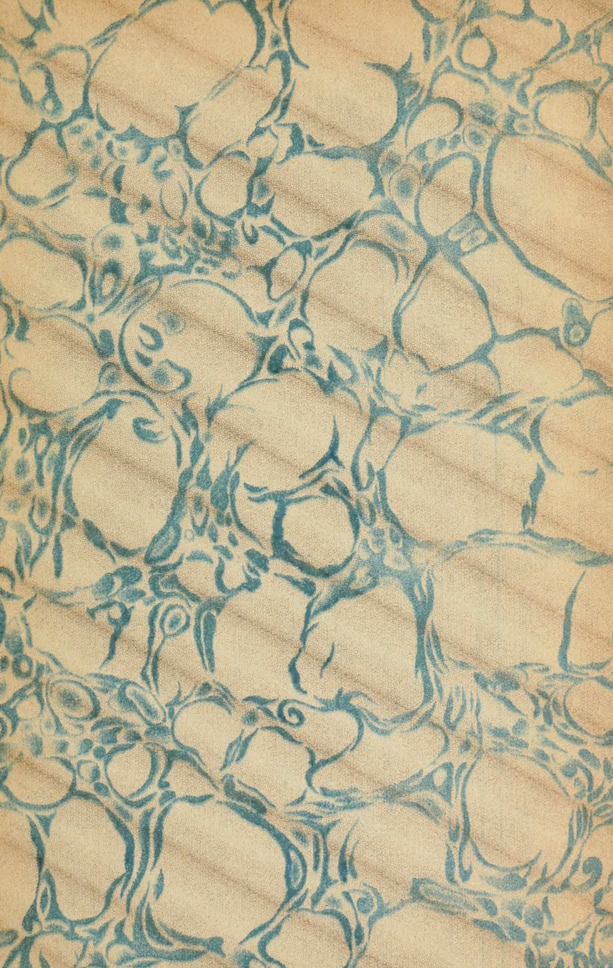
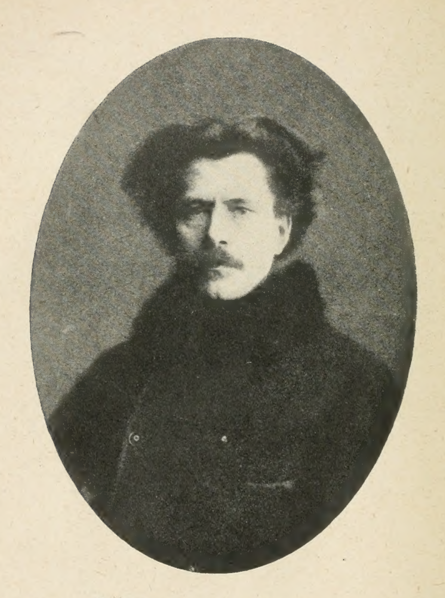

3 1761 07512741 5





Maurice Rollinat



MAURICE ROLLINAT A 35 ANS

ÉMILE VINCHON

Maurice Rollinat

ÉTUDE BIOGRAPHIQUE
ET
LITTÉRAIRE

JOUVE & Cie, EDITEURS
15, RUE RACINE — PARIS-VIe
1921

Pour paraître prochainement :

Maurice Rollinat : Son Œuvre................ 1 vol.

Quatre Études sur Maurice Rollinat.......... 1 vol.

Par les Champs et les Bois, poésies........... 1 vol.

Au pays des « Refuges », poésies............... 1 vol.

Ça et la, poésies................................ 1 vol.

Les Courtisanes, poésies...................... 1 vol.

Glanes de St-Benoit du Sault, poesies......... 1 vol.

A ALPHONSE PONROY

avec ma vive reconnaissance

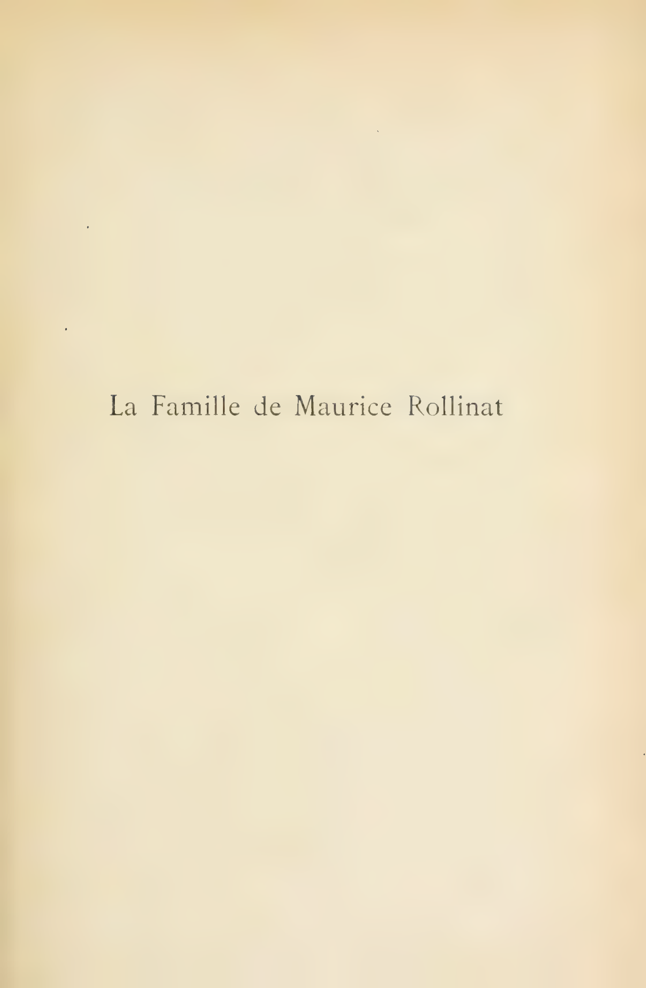
Maurice Rollinat

Il m'a toujours paru que l'étude de la vie de Maurice Rollinat devait précéder celle de son œuvre, qu'elle en était comme le prélude et l'explication, l'introduction et la clef. Ce qui nous intéresse dans un livre, a-t-on dit, le charme qui s'en dégage, c'est la présence d'un homme avec ses qualités et ses défauts, faillible comme tous les autres ; c'est, sous l'auteur, de découvrir un homme. En général, les livres sont des actes, des prolongements de l'homme et, pour tout dire, sa personnalité elle-même. Si un Corneille et un Racine ne laissent rien transparaître de leur vie, si leur œuvre est impassible comme le classique même, il en est autrement pour un Villon, un Lamartine, un Musset. Villon n'est-il pas tout entier dans son œuvre ? Ne change-t-elle pas, la vie changée ? Supposez le poète honnête homme et rentier, adieu la *Ballade des Pendus* et les souffrances et les regrets si admirablement racontés ! *Le Lac* ne fait-il pas partie intégrante de la vie de Lamartine ? Que de poèmes chez Musset qui ne sont que l'histoire de son cœur !

La vie de Rollinat n'est pas absente de son œuvre. Elle s'y trouve, au contraire, tout entière. On pourrait la définir par des traits qui se rapportent à sa personne la plus intime. Prétendre ignorer cette existence, la séparer de l'œuvre, c'est se condamner à ne comprendre

qu'imparfaitement. Son imagination, ses émois, ses terreurs, la brande et les légendes berrichonnes furent son inspiration, son talent, son génie. C'est en nous plaçant dans les conditions où se trouvait Rollinat, en vivant de sa vie, en subissant à notre tour le charme des villages perdus de Bel-Air et de Fresselines, de son Berry et de sa Creuse, en écoutant miauler le chat-huant, aboyer les chiens dans la nuit, en regardant voleter la chauve-souris que nous goûterons cette poésie et cette musique raffinées jusqu'à l'étrange, mais fortes, mais puissantes.

J'ai conté longuement cette existence, j'ai multiplié volontairement les anecdotes, j'ai recueilli avec soin toutes les bizarreries, essayant par cette méthode même à faire revivre l'admirable et pure figure du grand artiste.



La Famille de Maurice Rollinat

La vie de Maurice Rollinat a été si mal écrite, avec tant de confusions, d'erreurs, de dates et de faits, qu'on peut soutenir, sans paradoxe, que la vie de Clément Marot est mieux connue. Rollinat a été représenté comme peintre et collectionneur d'oiseaux ; on l'a fait naître à une époque où il avait sept ans environ, si bien qu'il aurait publié *Dans les Brandes* à sa sortie du collège. La plupart des journaux racontèrent qu'il est mort fou. Ce n'est pas tout. On l'a représenté comme un être mauvais et insociable. N'a-t-on pas juré que sa maison était pleine de crânes humains, qu'il faisait transporter son piano dans le cimetière de Fresselines et que la nuit, sous les cieux sans lune, parmi les stèles et les croix, il évoquait, d'une harmonie puissante, farouchement lugubre et pleine d'épouvantements, des fantômes grinçant des dents et secouant leur linceul qui claquait dans les vents funèbres ?

D'une façon générale il faut faire table rase de ce qui a été publié sur Maurice Rollinat et tenir en légitime suspicion tout ce qu'on en a dit, en dehors des articles de Lucien Descaves, Gustave Geoffroy, Haraucourt, d'Aurevilly, Dayot, A. Ponroy et de ceux qui furent écrits par ses amis dans la *Revue du Berry et du Centre*.

Rollinat supposait que sa famille était d'origine italienne, à cause de la terminaison *a*, disait-il. En quoi il se trompait vraisemblablement. La désinence *a* qui est en effet, un des traits de la langue italienne, est insuffisante par elle-même à former une preuve : l'*a* final se

prononçant à peine, Rollinat, en français, eût donné Rolline. D'ailleurs les Rollinat sont nombreux dans le Berry et le nom y est si connu qu'il existe près d'Argenton-sur-Creuse un lieudit : Les Rollinats.

Dans une excellente étude publiée dans la *Revue du Berry et du Centre*, M. Eugène Hubert, archiviste du département de l'Indre, a suivi la famille de Maurice Rollinat jusqu'en 1775. Originaire d'Argenton, elle a occupé un rang honorable dans la bourgeoisie. Dès le XVII[e] siècle, « elle a détenu des charges de tabellionnage et de greffe dans le ressort de la justice seigneuriale d'Argenton ». Le père de Maurice avait acquis un grand renom au barreau de Châteauroux. George Sand et lui se tutoyaient. Celle-ci, qui lui témoignait une haute estime, l'avait choisi comme conseil dans le célèbre procès contre son mari. C'est probablement de son père que Maurice Rollinat tenait ce jugement sur la romancière : « Ce n'était pas une voluptueuse, c'était une curieuse. » A propos de ces relations encore, Maurice Rollinat racontait que son père, très malade, alité, sentant la mort venir, se leva une nuit, descendit à grand' peine les escaliers, prit une liasse de lettres et les brûla. C'était la correspondance de George Sand. Le bruit qu'il avait fait attira la bonne. François Rollinat lui intima l'ordre de se taire : « Surtout, ne dites jamais rien à Madame! »

Rollinat n'aimait pas beaucoup son grand-père Jean-Baptiste. Il lui reprochait d'avoir eu douze enfants uniquement « pour satisfaire ses instincts vénusiarques ». Mais il a toujours chéri la mémoire de son père François. Celui-ci avait été élu à l'Assemblée Constituante le 23 avril 1848 comme représentant de l'Indre. La profession de foi fut retrouvée par A. Ponroy. En quels

termes émus Maurice l'en remercie : « Ah ! si tous les hommes politiques du jour pouvaient donc lui ressembler ! »

Lui parlait-on de la vie future ou de l'immortalité de l'âme : « J'ai tout fait, disait-il, pour retrouver mon père et pour voir si son âme est réellement morte. »

Il a observé strictement ses volontés. On lui demandait un jour de publier les vers latins de son père qu'il considérait comme un latiniste distingué. Il s'y refusa : la volonté de l'auteur étant qu'il demeurassent inédits.

Il se plaisait encore à dire que s'il possédait les nerfs de sa mère, il tenait de son père la bonté, avec, en outre, le don de l'observation patiente.

« J'ai, ajoutait-il, pour la mémoire de mon père, un culte profond. Aucun ne m'est plus cher que le sien. Il a été mon maître le plus sûr et le meilleur. Je me rappelle les longues promenades que j'ai faites avec lui pendant lesquelles il me donnait des leçons d'histoire et de philosophie. Il avait un esprit presque toujours froid, observateur et méthodique, parfois ardent et enthousiaste. Son langage était sobre, pénétrant, presque toujours plein de charme et de séduction. Il me parlait avec une grande douceur et sa conversation avait, dans sa simplicité, une grandeur à laquelle son timbre de voix et sa diction donnaient un vif éclat. Ses leçons et ses conseils sont restés gravés au fond de mon cœur ainsi que son affection et sa bonté... Aujourd'hui, j'écris peu. Ce que j'écris, ce que je prépare, ce que je note est le résultat d'une observation longue et soutenue. Les vers que je publie sont l'œuvre de la réflexion et de la méditation. Le caractère observateur que j'ai, je le tiens de mon père. C'est lui qui m'a appris à aimer et à comprendre ce qui est beau et ce qui est grand. C'est de lui

que je tiens l'esprit méthodique et réfléchi que je possède aujourd'hui. » (*Revue du Berry et du Centre* sous la signature de M. Albert Décourteix.)

Sa mère était pieuse, économe, acariâtre. Maurice ne la tutoyait jamais. Il la respectait, mais il ne se faisait guère d'illusion sur ses défauts. Leurs caractères ne devaient que peu se comprendre. Il semble même que la mère dut garder rancune au fils d'avoir publié *Les Névroses*, et il y eut toujours dans la correspondance de Maurice beaucoup de déférence, mais peu de tendresse filiale. Lorsqu'il est décoré de la Légion d'honneur en 1895, il écrit à sa mère : « Ma chère maman, le ministre des Beaux-Arts et de l'Instruction publique vient de me nommer chevalier de la Légion d'honneur. Je m'empresse de vous faire l'hommage de cette marque d'estime qu'il a voulu donner à mes travaux de poète et de musicien .— Je rentrerai mardi ou mercredi à Fresselines ; jusque-là je suis à Crozant. Je vous embrasse de tout mon cœur. » C'est tout. Quelle sécheresse dans ce respect!

Il lui écrit tous les mois pour accomplir un devoir, s'acquitter d'une dette : « Si je ne vous ai pas écrit mensuellement comme à l'ordinaire, c'est que, plongé dans le travail qui use les heures si rapidement, je n'ai pas eu la moindre notion de mon retard vis-à-vis de vous. Excusez-moi donc, ma chère maman, et croyez qu'à l'avenir je serai l'homme exact, et que mon labeur d'artiste ne me fera pas oublier ma dette filiale.» (Lettre publiée dans la *Revue du Berry et du Centre*.)

Cette mère n'a pas compris son fils et c'est elle qu'a décrite Baudelaire dans son poème : *Bénédiction*. Elle crut avoir mis au monde un monstre intellectuel.

« Maudite soit la nuit aux plaisirs éphémères
Où mon ventre a conçu son expiation ! »

Ecoutons Rollinat se justifier auprès d'elle d'avoir écrit *les Névroses* : « Une telle peinture — il s'agit de *l'Abîme* — ne prête pas à des couleurs charnelles, et je crois pouvoir dès maintenant vous promettre que *vous n'aurez pas à me reprocher mon libertinage d'expression.* » Et pour calmer les craintes de sa mère, il compare ce livre austère à l'Imitation de Jésus-Christ.

D'autres fois, quand il est tenté d'inviter des amis dans la propriété de sa mère, à Bel-Air, il en est empêché par son caractère difficile. « Je vous inviterais bien, dit-il à A. Ponroy, mais, si par hasard ma mère trouve que vous ne vous tenez pas bien à table à son gré, elle ne se gênera pas pour vous le dire (1). » Et lorsqu'on demandait au poète s'il allait publier certaines poésies qu'il récitait à ses amis : *La Langue, la Cuvette qui parle* etc., etc., et qu'il avait réunies sous ce titre : *Les Lupanariennes*, il s'écriait : « Jamais du vivant de ma mère, elle me déshériterait ! »

Econome, Mme François Rollinat vivait de peu. L'abbé Jouve, aumônier du lycée de Châteauroux, un ami de Rollinat, disait qu'elle se nourrissait « comme un oiseau » et qu'un revenu de quinze cents francs par an lui suffisait. C'est d'ailleurs à cause de ses économies qu'elle pouvait servir à son fils une rente de deux mille francs.

Au sujet de cette rente, tardivement servie d'ailleurs il convient d'écouter les doléances du poète qui n'était pas un avare et qui se laissait frustrer de ses droits plutôt que de réclamer au-delà de sa part. « Mon cher ami,

1. « Mon cher Ponroy, je suis pour un mois environ chez ma mère à Bel-Air et son caractère morose et difficile m'interdisant de recevoir qui que ce soit, voici tout simplement ce que je vous propose. . » (Lettre de septembre 1886.)

écrit-il à A. Sainson, un de ses meilleurs amis, vous savez que je n'entends rien aux affaires : ma mère du reste a toujours pris soin de m'exclure soigneusement des questions d'intérêt. Pourtant, à une certaine époque de concert avec ***, (ici, le nom d'un notaire) elle m'a perfidement fait signer (en me promettant une augmentation de rente encore à attendre) une pièce qui devait être une renonciation de ma part aux héritages de mon père et de mon frère. Si cela rend la chose impossible (il s'agissait de négocier un emprunt) et que ma qualité de fils unique ne soit pas un titre suffisant, il ne me reste plus, mon cher ami, qu'à vous remercier de tout cœur des démarches que vous avez bien voulu tenter pour moi. J'aurais cependant bien voulu liquider complètement ma situation ici par un emprunt remboursable en quelques années, mais s'il n'y a pas moyen, n'en parlons plus ! C'est égal ! quel malheur pour tout le monde que cette époque de gène et de méfiance. » (Lettre du 25 janvier 1892).

Et mitigeant le tendre sentiment maternel qu'elle devait avoir pour son fils, il y avait sans doute, au fond d'elle-même une pointe de mépris pour ce grand garçon qui n'avait jamais gagné sa vie, qui s'était marié brillamment et n'avait pas su le rester, par sa faute, et à qui la rage des phrases et des vers avait rapporté une célébrité de mauvais aloi (selon elle), beaucoup de critiques et peu d'écus. Et lorsque le poète, dans quelques unes de ses lettres, parle que ses livres lui procureront un peu d'argent, je crois que c'est plutôt pour prouver à sa mère — ou lui donner l'illusion — qu'il est capable, au point de vue pécuniaire, de se tirer tout seul d'embarras.

Une particularité que je ne m'explique pas, c'est que,

tandis que le poète de *Dans les Brandes* et des *Névroses* dédie deux poèmes à sa mère : *A travers les champs* et *le Goût des larmes* et un poème à la mémoire de son frère Emile Rollinat : *les Larmes du monde*, il n'en dédie aucun à son père qu'il aimait pourtant de tout lui-même.

Voici, au surplus, pour compléter la physionomie de la famille Rollinat ce qu'en a dit George Sand. D'abord le grand-père du poète : « Jean Baptiste Rollinat était artiste de la tête aux pieds, comme le sont, du reste, tous les avocats un peu éminents. C'était un homme de sentiment et d'imagination, fou de poésie, très poète et pas mal fou lui-même, bon comme un ange, enthousiaste, prodigue, gagnant avec ardeur une fortune pour ses douze enfants, mais la mangeant à mesure sans s'en apercevoir; les idolâtrant, les gâtant et les oubliant devant la table de jeu où, gagnant et perdant tour à tour, il laissa son reste avec sa vie. Il était impossible de voir un vieillard plus jeune et plus vif, buvant sec et ne se grisant jamais, chantant et folâtrant avec la jeunesse sans jamais se rendre ridicule parce qu'il avait l'esprit chaste et le cœur naïf; enthousiaste de toutes les choses d'art, doué d'une prodigieuse mémoire et d'un goût exquis; c'était, à coup sûr, une des plus heureuses organisations que le Berry ait produites. » G. Sand, *Histoire de ma vie*, t. IV, p. 87.)

Et voici maintenant le portrait de François Rollinat : « Homme d'imagination et de sentiment lui aussi, artiste comme son père, mais philosophe plus sérieux, il a, dès l'âge de vingt-deux ans, absorbé sa vie, sa volonté, ses forces, dans l'aride travail de la procédure pour faire honneur à tous ses engagements et mener à bien l'existence de sa mère et de ses onze frères et sœurs. Ce qu'il a souffert de cette abnégation, de ce dégoût d'une

profession qu'il n'a jamais aimée et où le succès de son talent n'a jamais pu réussir à le griser, de cette vie étroite, refoulée, assujettie, des tracasseries du présent, des inquiétudes de l'avenir, du ver rongeur de la dette sacrée, nul ne s'en est douté, quoique le souci et la fatigue l'aient écrit sur sa figure assombrie et préoccupée. Lourd et distrait à l'habitude, Rollinat ne se révèle que par éclair; mais alors, c'est l'esprit le plus net, le tact le plus sûr, la pénétration la plus subtile, et quand il est retiré et bien caché dans l'intimité, quand son cœur satisfait ou soulagé permet à son esprit de s'égayer, c'est le fantaisiste le plus inouï, et je ne connais rien de désopilant comme ce passage subit d'un gravité presque lugubre à une verve presque délirante.

« Mais tout ce que je raconte là ne dit pas et ne saurait dire les trésors d'exquise bonté, de candeur généreuse et de haute sagesse que renferme à l'insu d'elle-même, cette âme d'élite. Je sus l'apprécier à première vue, et c'est par là que j'ai été digne d'une amitié que je place au nombre des plus précieuses bénédictions de ma destinée. (G. Sand, *Histoire de ma vie*, t. IV, p. 89.)

Il en sera de même de Maurice qui aimait raconter les gambades joyeuses que son père faisait autour des tables. « Jamais acteur du Palais-Royal, disait-il, ne m'a fait rire comme mon père. »

D'une façon générale, tout le monde, dans la famille Rollinat était artiste. Un des oncles du poète, Charles Rollinat, se mêla d'écrire ; et, en 1898, on pouvait lire, dans *les Annales politiques et litéraires*, des souvenirs de Nohant signés de lui. Raymond Rollinat, d'Argenton, outre son talent de naturaliste, possède un joli brin de plume et ses *Vertébres sauvages du département de l'Indre* se lisent avec agrément. Une tante de Maurice

Rollinat, Mme Danais, morte quelque temps après 1870, avait publié un recueil de poésies : *La Poésie des enfants*.

En voici quelques passages à titre de spécimen. Ils sont loin d'égaler la poésie des *Névroses*, mais l'œuvre n'est pas sans mérite.

La pimpante bergeronnette,
Toujours vive, toujours coquette
A beau sauter sur les guérets ;
Comme elle mes pieds ont des ailes
Et pour cueillir des fleurs nouvelles
Je la devance dans les prés.

. . . .

Le poisson qui, dans l'eau frétille,
A beau montrer son front qui brille
En poursuivant les moucherons ;
Mieux que lui, dans l'air je m'élance
Et sais toujours prendre l'avance
Sur les plus légers papillons.

Maurice Rollinat

De la naissance à 1876

Joseph Auguste *Maurice* Rollinat naquit à Châteauroux (Indre) le 29 décembre 1846, à huit heures du matin, dans la maison qui porte actuellement le n° 7 de l'avenue de Déols. Il était le second et dernier fils de Marie Joséphine Isaure Didion et de François Rollinat, lequel, avocat à Châteauroux, fut représentant du peuple en 1848, réélu en 1849, siégea à l'extrême gauche, vota l'abolition de la peine de mort, combattit l'expédition de Rome et rentra dans la vie privée à la suite du coup d'Etat. Le fils aîné, Emile, licencié en droit, fit sa carrière dans l'armée, et, sorti des rangs, mourut officier d'infanterie à Paris le 27 juin 1876.

George Sand s'était intéressée à lui. Le 2 janvier 1869, alors qu'il était en garnison à Perpignan, elle lui écrit, de Nohant, une lettre de conseils tout maternels qui se termine par quelques mots relatifs sans doute à la correspondance de François Rollinat, mort en 1867 : « Pendant que vous me demandiez les lettres et le calepin à Paris, je les avais là (à Paris) dans un carton, et je n'en savais rien: je les croyais ici (à Nohant)... Mais soyez tranquille, à mon premier voyage à Paris, je les retrouverai et dites bien à votre mère d'être tranquille aussi : les précieuses lettres lui seront rendues. » (*Correspondance* t. V, p. 293.)

Il est probable qu'Emile encourut parfois les reproches de son père. Et G. Sand dit en effet dans cette même lettre : « Je l'ai vu bien tourmenté de votre avenir... La source de vos désaccords n'était dans aucun de vous,

elle était en dehors de la famille, *dans les idées d'autorité qui s'y glissaient malgré lui*, et qui n'étaient pas justes, pas applicables à nos générations. » Ces idées d'autorité, on croit en discerner l'origine. N'était-ce point par l'intermédiaire de la mère que l'influence dissolvante pénétrait dans la maison des Rollinat ?

Tous les biographes de Maurice Rollinat, sauf un, (1) lui ont donné G. Sand pour marraine. Il faut s'entendre. S'il s'agit d'une marraine littéraire, cette qualification pourrait être juste, à la grande rigueur, quoique G. Sand n'ait guère aidé Maurice dans la publication de son premier volume. Elle mourut en 1876 et *Dans les Brandes* parut l'année suivante. Elle lui donna sans doute quelques conseils ; la preuve en est dans la lettre-préface qui se trouve en tête du *Livre de la nature*. Mais s'il s'agit d'une marraine selon l'Eglise, George Sand ne fut pas la marraine de Maurice Rollinat. Le baptême eut lieu en l'église Saint André de Châteauroux le 20 janvier 1847. « Le parrain, porte l'acte de baptême, a été Auguste Barthélémy Poterlet, oncle de l'enfant, *et la marraine Julie Angèle Emma Didion, tante de l'enfant* ». Cette légende a la vie particulièrement tenace. Et ce n'est pas Rollinat pourtant qui l'a propagée. Un jour qu'il se trouvait avec A. Ponroy, celui-ci lui dit : « Est-il vrai que G. Sand soit votre marraine ? » — « Non répondit-il, mais voici ce qui s'est passé : peu de temps après ma naissance, G. Sand était chez mon père et lui suggéra de m'appeler Maurice comme son propre fils. » C'est à G. Sand que Rollinat doit son prénom de Maurice, mais la marraine fut une de ses tantes.

Maurice Rollinat ! Nom prédestiné puisqu'il contient

1. Sauf Alphonse Ponroy.

cet anagramme tout à fait dans la note du futur auteur des *Spectres*: *LA MORT LUI RICANE*.

Rollinat fit ses études chez les prêtres au collège Saint-Pierre de Châteauroux (depuis collège Léon XIII) puis, à partir de la quatrième, il suivit les cours du lycée (1). Il montrait un goût fort prononcé pour les exercices physiques, était gymnasiarque émérite, partageant cette particularité avec Byron et Edgar Poe. Mais sa vocation se dessinait irrésistible et l'orientait vers la poésie et la musique. C'est Rollinat qui, le dimanche, touchait l'orgue dans la chapelle de l'établissement. Il lui arrivait quelquefois de jouer des airs profanes à la grande joie, comme on pense, de ses camarades. Un jour entre autre, il fut sévèrement puni pour avoir joué : *Au clair de la Lune* et une chanson à la mode : *J'ai un pied qui r'muc*. Amusement de potache, dira-t-on ? Sans doute. Et pourtant, trente ans plus tard, à l'église de Fresselines, il chantera, sur un air de lui, *Franciscæ mæ laudes* de Baudelaire. « Oh ! Oh ! Monsieur Maurice,lui dit le bon curé Daure, vous avez été un peu loin. – Soyez tranquille, monsieur le Curé, répondit Rollinat, c'est sans importance, il n'y a que vous et moi qui ayons compris. »

Il remporta quelques prix, mais point les premiers ; et celui qui devait émouvoir ses auditeurs jusqu'à la dernière fibre par sa diction originale n'eut guère de succès en récitation.

Année scolaire 1860-61 (Quatrième). — Division de Grammaire. —Thème latin : 4e accessit. — Récitation classique : 1er accessit.

Année 1861-62 (Troisième).— Thème latin:3e accessit.

1. Tout en restant élève du collège Saint-Pierre.

— Version grecque : 1er accessit : Version latine : 5e accessit. — Récitation classique : 5e accessit.

Année 1862-63 Seconde . — Thème latin : 2e accessit.

Il ne remporta aucun prix l'année suivante.

A seize ans, il passa à Poitiers son examen de bachelier et fut reçu. Ce soir-là, ses camarades s'étant concertés pour lui faire une farce, il trouva, quand il rentra dans sa chambre d'hôtel, un cercueil et quatre cierges allumés.

Un fait qui contribue à jeter un jour curieux sur la physionomie de Rollinat est une hallucination qu'il eut, encore jeune, et qu'il a racontée lui-même. Il avait alors une vingtaine d'années et se trouvait dans la propriété de ses parents à Bel-Air, commune de Ceaulmont. « Mon médecin m'avait ordonné d'aller prendre l'air à la campagne. Je mangeais chez mes métayers et je couchais seul à quelque cent mètres de leur habitation dans mon petit château qui est assez isolé. Un soir, il y avait peut-être dix minutes que j'étais couché, quand, tout à coup, j'entends frapper à la porte comme ceci : (et en disant cela il faisait du derrière de son doigt majeur une suite de toc-toc qui diminuaient de force progressivement .« Qui est là ? » dis-je : Rien. « Qui est là ? » Rien encore. J'allume ma bougie, je me lève et j'ouvre la porte de ma chambre qui communiquait avec un corridor. En ce moment, quelque chose éteint ma bougie. Je reviens à ma table de nuit, je la rallume et je retourne voir. Alors je m'aperçois que c'est le vent qui, en passant par une vitre brisée, avait éteint ma lumière. Je referme donc ma porte, je la barre solidement et je me recouche laissant ma bougie allumée. Un quart d'heure ne s'était pas écoulé que j'entends de

nouveau (ici Maurice Rollinat se remit à imiter le toc-toc qu'il avait entendu). Cette fois, je ne pus crier. Je m'assis sur mon lit, et ce fut tout. Au même moment, je vois la porte de ma chambre qui s'ouvre lentement et maman qui est une femme maigre et assez grande, paraît tenant sur ses bras une chemise bien repassée et pliée, une paire de chaussettes et un mouchoir ; elle me fait un bonjour, pose les objets sur mon lit et s'en retourne. Mais ce que j'avais vu, ce n'était pas maman, ce n'était rien, ce n'était qu'une apparition produite par mon cerveau malade, car maman était en ce moment à Châteauroux et depuis longtemps elle n'était pas venue à Bel-Air. J'allai cependant voir à sa chambre, mais une odeur de renfermé me monta aussi tôt au nez. Alors, fou de frayeur, je me mis à sonner la cloche qui servait jadis à nous appeler aux repas quand nous étions une famille nombreuse. Bientôt, j'aperçus dans l'ombre des points lumineux. C'étaient des paysans du village voisin qui arrivaient avec des lanternes. Je suis sûr qu'alors je n'avais pas la tête plus grosse que le poing » (Article d'A. Ponroy dans *l'Hirondelle de Melle*, du 31 octobre 1885.)

Que cette hallucination, telle qu'elle est contée dans ses moindres détails doive être tenue pour vraie, il n'y a pas lieu d'en douter. Maurice Rollinat, après avoir pris connaissance de cet article, écrivit à l'auteur : « Je vous remercie cordialement pour l'article si pittoresque que j'ai lu dans le journal de M. Chapelot. Vous avez merveilleusement raconté l'histoire fantastique de mon hallucination et toutes vos phrases ont évoqué mes souvenirs. » Mais il ne faut pas douter non plus que cette hallucination n'ait été provoquée par l'abus des plaisirs. C'est un chapitre qu'il n'est guère possible

de passer sous silence et qui ne peut nuire, d'ailleurs, à la mémoire de Rollinat. « Rollinat racontait volontiers, dit le Dr Grellety, un de ses amis parisiens, qu'il avait été victime de bonne heure de la lubricité ancillaire et initié à des jeux qu'on apprend généralement plus tard. Son existence ressemble, dès le début, à un lendemain d'orgie. Cette expérience précoce, cause d'excès prématurés, fut assurément le point de départ du détraquement de son système nerveux... On comprend que pareil sensitif ne devait pas aimer par à peu près... Il aimait alors l'existence d'ici-bas sans se préoccuper démesurément s'il y en a une autre et sans vouloir surtout acheter la seconde très problématique au prix de la première très certaine. » (*Souvenirs sur Rollinat*, étude médico-physiologique, par le docteur Grellety.) « Je me passerais de tout, confessait Rollinat, de tout... sauf de femme. » Sur ce point, c'est lui-même qui se décrit en ces lignes.

Au sortir du collège, Maurice, que ses parents destinaient à être notaire ou avocat, fut placé dans une étude à Châteauroux. J'ignore s'il se passionna bien fort pour la loi du 25 ventôse an XI et les beautés du formulaire ; mais il est certain que le soir, il déambulait dans les rues de Châteauroux en compagnie de camarades. Le plus jeune des fils du général Bertrand était de la partie, et le clocher de l'ancienne abbaye de Déols fut témoin de quelques-unes de leurs plaisanteries. Tous tiraient les sonnettes, faisaient du tapage et réveillaient la ville paisible. Les bals des faubourgs les voyaient se trémousser. Maurice les avait fréquentés, du reste, dès le collège. Il raconta plus tard qu'il y avait rencontré un de ses professeurs déguisé en ouvrier, coiffé d'une casquette. Mais voyant qu'il était reconnu, le professeur avait

dit à ses élèves : « Surtout, les gars, n'en parlez à personne ! » C'était un excellent homme, très aimé ; le secret fut tenu. Vers minuit, las de s'entendre maudire par des bourgeois aussi sages que les bourgeois de Molinchard de Champfleury, ils se dirigeaient vers une maison dont l'accueil et la tolérance sont les qualités essentielles. Par les confessions de Rollinat, nous savons ce qui s'y passait. Le jeune Maurice avait composé des vers et une musique de circonstance. Il tenait le piano qui devait remonter au déluge. Il chantait aussi et tout le monde reprenait au refrain. La musique en a disparu, mais nous n'y perdons rien, vraisemblablement. Les paroles, ses intimes les connaissent et me les ont répétées ; elles ne manquent pas de sel, mais je les tairai.

Cette partie de la vie de Rollinat explique, en raison du tempérament qu'elle révèle, un coin de son œuvre poétique inconnu du public, connu seulement de quelques amis, mais qui n'en existe pas moins, et que Rollinat n'a jamais caché. Il voulait publier ces poèmes en Hollande. Le volume, de la grosseur de *Dans les Brandes*, environ, était composé lorsque Rollinat vint habiter Fresselines en 1883 et il fut signalé discrètement par A. Ponroy dans *l'Hirondelle de Melle* (1) ; mais tous les intimes du poète en avaient entendu réciter quelques pièces.

A Châteauroux, Maurice fit la connaissance d'un être exceptionnel qui joua dans ses conversations et ses récits un rôle important : le Grand N... C'était un dévoyé qui, à cause de sa belle écriture, était employé comme expé-

1. « Un autre manuscrit de poésies est dans les tiroirs de Rollinat, mais celui-là dont il m'a prié de ne pas divulguer le titre, il ne le publiera pas de sitôt, je connais plusieurs pièces de cette œuvre, elles sont admirables. » (A. Ponroy.)

ditionnaire dans les études d'avoués et de notaires. Travaillé par une luxure inextinguible, il avait commis, semble-t-il, un attentat à la pudeur sur la personne de la femme d'un juge au tribunal de Châteauroux. Il tombait bien ! Du moins, c'est ce qu'a dit plus tard Rollinat ; mais ici, il ne faut pas le dissimuler, nous entrons dans le domaine de la fantaisie ; et Rollinat s'est servi du Grand N... pour exprimer toute une série de contes et d'histoires irrésistiblement cocasses, qu'il débitait avec verve à ses amis. Le Grand N... lui plaisait parce qu'il était probablement un merveilleux champ d'observations plus drôles les unes que les autres. Rollinat avait sa photographie à Fresselines, dans le tiroir de sa table de travail. A propos de cette photographie, Rollinat rencontra un jour le Grand N... dans les rues de Châteauroux : « Grand N..., venez avec moi, je veux vous faire photographier. — Volontiers, monsieur Maurice. — Vous poserez tout nu. — Ça, non, monsieur Maurice, non, ce n'est pas possible ! » Rollinat eut beau insister, le Grand N,.., ce jour-là, ne voulut pas attenter à la pudeur et Rollinat dut se résigner à avoir la photographie de son ami vêtu.

Rollinat ne semble pas avoir fait de service militaire. A. Ponroy m'a affirmé avoir eu entre les mains son livret militaire, mais je n'ai pu obtenir d'autres précisions. Dans les *Souvenirs sur Rollinat*, intéressante brochure où je glanerai quelques pages, le Dr Grellety écrit que des douleurs cérébrales presque incessantes lui avaient valu d'être dispensé du service militaire. A cette époque, les conseils de revision étaient peu sévères. De plus, le frère aîné de Maurice, François Emile, faisait sa carrière dans l'armée. Au moment où le cadet avait vingt et un ans, il était sergent-major à

Marseille. L'un exemptait l'autre de l'impôt du sang.

Pourquoi en 1867, alors que Maurice Rollinat a vingt ans, le trouve-t-on clerc de notaire à Orléans ? Je n'en puis donner aucune raison. Peut-être son père avait-il voulu le changer d'atmosphère et l'arracher à des camarades au milieu desquels il ne semble guère avoir appris beaucoup de notariat. Soit à Châteauroux, soit à Orléans, sa vocation n'était pas celle qu'on lui avait choisie ; et je me suis laissé conter une histoire très vraisemblable, dont le témoignage vient d'une personne touchant le poète de bien près. A Orléans, une troupe de passage devait jouer *le Trouvère*, mais, au moment de la représentation, un artiste se trouve indisposé. Rollinat s'offre de jouer le rôle. Il paraît sur la scène, masqué, et obtient un succès énorme dû plus encore à son talent qu'à l'énigme qu'il proposait aux spectateurs.

L'équipée vint aux oreilles de sa mère. (François Rollinat était mort à Châteauroux le 13 août 1867.) Elle constata que, décidément, son fils était plus artiste que notaire, et elle le changea à la fois de ville et de profession. Il était resté environ deux ans à Orléans. Il avait eu, du moins, le temps de demander conseil sur sa vocation à une importante personnalité : Mgr Dupanloup. Ce prélat, qui avait écrit ses *Lettres sur l'éducation*, pouvait sans doute l'éclairer sur sa voie. Maurice fut très bien reçu par l'évêque qui, l'ayant écouté, lui conseilla de suivre ses penchants : « Vous avez raison, faites de la littérature. » Le jeune homme, à qui ce conseil était loin de déplaire, laissa parler ses penchants.

La guerre de 1870 le rappela à Châteauroux. C'est là qu'il fit la connaissance du Dr Grellety, et ce dernier le relate en des termes qui méritent d'être rapportés. « Pendant la guerre de 1871, je fus envoyé avec un

billet de logement dans une famille de Châteauroux chez laquelle Rollinat fréquentait. Une heure après mon arrivée, comme il faisait un temps exécrable à ne pas mettre un moine ou une nonne dehors, j'eus l'idée d'ouvrir et de tourmenter un piano antédiluvien comme on n'en trouve que dans les départements déshérités et qui faisait le plus bel ornement de mon gîte. Il se vengea en rendant des sons métalliques tout à fait discordants qui firent bondir Maurice en visite à l'étage inférieur. Il se plaignit à bon droit de cette offense à son tympan et s'empressa d'en venir demander raison au jeune officier qui, sans y être obligé, faisait un pareil tapage. Le prestige de mon uniforme et mon air penaud firent vite disparaître son irritation ; son œil cessa d'être courroucé et, cinq minutes plus tard, la connaissance étant déjà faite, il me jouait des fragments de ses œuvres, ayant triomphé, je ne sais par quel sortilège, de l'ivoire récalcitrant. Je fus tout de suite charmé, conquis, et nous ne nous quittâmes plus à mes heures de liberté. Je lui fis faire la connaissance d'un de mes frères d'armes, de Mounet-Sully... Des jours bénis commencèrent pour notre trio ; nous nous retrouvions souvent dans la vieille maison familiale aux bruits berceurs et délicatement imprégnée du souvenir de la bonne dame de Nohant... On lisait des lettres inédites de George Sand et on écoutait le maître de céans, alors inlassable... Il nous exécuta un jour de verve, sans désemparer et en faisant tous les rôles, même les chœurs, la Esméralda de Victor Hugo qu'il avait mise en musique d'un bout à l'autre. »

La paix revenue, le territoire libéré, la veuve Rollinat pensa qu'il était temps que son fils gagnât sa vie. Elle l'envoya à Paris muni d'excellentes recommanda-

tions. Mais elle avait compté sans le caractère indépendant de son fils. Il raconta plus tard qu'il n'avait profité que de deux recommandations. L'une lui avait servi auprès d'un de ses parents, l'éditeur Delagrave. Maurice et Emile (ce dernier était alors lieutenant au 82e régiment de ligne à Paris) s'y trouvèrent quelquefois. Maurice faisait déjà sensation par son talent de conteur et de chanteur. Delagrave s'aperçut vite du profit qu'il pouvait en tirer : « Revenez souvent, dit-il aux deux frères, vous poserez mon salon. » Cette façon de comprendre la parenté fut sa condamnation. Ni l'un ni l'autre ne reparurent.

La seconde recommandation était pour je ne sais quel ministère. Après avoir attendu longtemps — comme c'est la coutume — dans une antichambre, Rollinat fut introduit et se vit en face d'un monsieur extrêmement chauve et extrêmement bègue qui ne put trouver que cette syllabe trop brève pour signifier quelque chose : Hon..., Hon..., Hon... (Il fallait entendre Rollinat raconter cette aventure, en la chargeant encore, naturellement). Finalement, le solliciteur n'en pouvant plus, éclata de rire et prit la porte.

Malgré tout, il fallait vivre ; et Mme François Rollinat ne voulait pas que son fils fût totalement à sa charge. Je ne crois pas non plus que sa fortune, à cette époque, pût y suffir, bien qu'elle dût jouir de ce qu'on est convenu d'appeler une certaine aisance. Le domaine de Bel-Air pouvait rapporter, bon an, mal an, deux mille francs. La succession de son mari paraît avoir surtout consisté en créances que François Rollinat avait négligées, mais qu'elle fit sagement rentrer. Pour être le plus précis possible, je donne un relevé de ce qui avait été déclaré à la mort de François Rollinat sauf, bien

entendu, qu'une partie de la fortune du défunt échappa au fisc, comme il est courant.

Valeurs mobilières	3.109 50
Prix de futaies.........................	9 000 »
Maison à Châteauroux.................	12.000 »
Immeubles à Ceaulmont et mobilier.....	53.300 »
Total.............	77.409 50
Les reprises de la veuve s'élevant à	47.183 35
Les époux avaient à se partager........	30.226 15

Ce qui revient à dire, laissant de côté le langage que Rollinat n'a jamais pu s'assimuler, que cette fortune ne suffisait pas pour que les enfants Rollinat pussent s'intituler rentiers avec quelque raison. Maurice le comprit sans doute; mais devant la vie et ses exigences, devant le *struggle for life*, il ne fut jusqu'à la fin de ses jours, qu'un grand enfant. Bachelier, artiste achevé, fils d'un ancien représentant du peuple, frère d'un officier, il n'obtient qu'une place d'employé à la mairie du VIIe arrondissement. Qu'était devenue la protection de G. Sand? Les relations entre elle et la veuve Rollinat ne permettaient-elles pas une assistance plus directe et plus efficace? C'est une question que je me contente de poser.

Ce fut précisément au bureau des naissances et des décès, coïncidence dont il soulignait l'amusante dérision en racontant avec une inimitable cocasserie de pince-sans-rire ses colloques tantôt avec des croque-morts, tantôt avec des sages-femmes, qu'il s'habitua à priser du tabac.

Il demeurait alors 24, rue Saint Benoist. Le jour, il remplissait sa besogne tant bien que mal, enregistrant naissance ou décès et faisant les expéditions. « Mon-

sieur Rollinat, lui disait le chef de bureau, formez bien vos lettres. » Et Rollinat formait ses lettres du mieux qu'il pouvait, mais surtout il rimait. Ses collègues excitaient sa verve tout en l'aidant à sa tâche et c'étaient eux qui avaient la primeur d'un rondel, d'un sonnet ou d'un poème plus long tel que *le Ramasseur de bouts de cigares*, qu'il débitait d'une voix vibrante, souple, nuancée, avec le geste approprié. Souvent, sa tâche finie, il écrivait ses poésies sur le verso du papier timbré où il venait d'achever son expédition. C'est ainsi que M. Joseph Pierre, Directeur de la *Revue du Berry et du Centre*, possède une expédition écrite de la main de Rollinat et portant au dos les strophes de la poésie *La Lune*.

La lune a de lointains regards
Pour les maisons et les hangars
Qui tordent sous les vents hagards
    Leurs girouettes ;
Mais sa lueur fait des plongeons
Dans les marais peuplés d'ajoncs
Et flotte sur les vieux donjons
    Pleins de chouettes.

Un autre poème, un sonnet, a été écrit par lui au dos de l'expédition d'un acte de naissance.

Le Chien Enragé

A Elise Meurt

Il rampait dans la rue, humble, rasant les bornes,
Comme s'il eût compris l'effroi qu'il inspirait,
Et l'âpre fixité de ses prunelles mornes
Se mouillait par moment. Pauvre dogue ! Il pleurait !

Mais voilà que hurlant ainsi qu'une tempête,
La foule atroce — dont la curiosité
Aime à boire le sang de l'homme et de la bête —
Se rua sur le chien avec férocité !

Une balle eût suffi pour tuer sa torture,
Mais non! La barbarie avait trouvé pâture :
L'animal fut haché par ces gens de l'Enfer!

Et devant la cohue, un grand voyou, l'air crâne,
Brandit pour en finir un long marteau de fer
Et lui fit sauter l'œil en lui pilant le crâne.

MAURICE ROLLINAT
(Poésie extraite de la *Revue du Berry et du Centre*.)

A ce métier de rond-de-cuir, Maurice Rollinat devait gagner une centaine de francs par mois. C'était de quoi payer la pension et la chambre. Mais Rollinat, qui n'a jamais su le prix de l'argent, et qui était tour à tour économe et prodigue, était réellement sans besoins. J'imagine que son traitement lui suffisait. Le porte-monnaie de Mme Rollinat s'ouvrit sans doute parfois, mais peu, probablement. Ce qui manquait à Rollinat, c'était son Berry. Les premiers temps passés à Paris furent durs; il se prenait à regretter les Brandes, le chant des grillons et de la perdrix grise. Il regardait couler la Seine glauque, éclairée par les lueurs des quais ; et peut-être, dans son imagination, a-t-il découvert, passant au fil de l'eau, la figure déchiquetée d'un noyé. La tristesse l'a hanté alors qu'il traînait dans les mauvais coins où s'allumaient les becs de gaz. Ni ses succès d'homme auprès des cailles lascives, ni les applaudissements que, poète et diseur, il obtenait auprès de ses collègues de

bureau et dans le milieu restreint où il se produisait, rien ne lui faisait oublier que, là-bas, à Ceaulmont, pays ignoré, il était doux de vivre et bien doux de rêver. Enfin, il avait un livre à composer, un livre qu'il voulait empreint de la fraîche poésie de la campagne, qui respirât l'odeur du chèvrefeuille des haies et qui se dorât de l'or des moissons. Ecoutons-le décrire lui-même le tourment qui l'assiège et voyons avec quelle force il demande à être libéré de Paris. Je ne connais rien de plus beau que cette ardente aspiration vers la vérité rustique, vers la Nature.

« Paris, le 8 mai 1876.

« Ma chère maman, je suis très fatigué de moi-même et des autres ! Et j'avoue que j'attends avec impatience la fin de l'été pour aller prendre un bain de nature en pleine campagne. Je demanderai un congé d'un mois au moins, afin d'avoir le temps de me refaire l'esprit et le corps. L'année dernière, je suis resté à Paris. Mais je m'en suis ressenti cruellement, je vous assure. Aussi je suis décidé, coûte que coûte, à faire sur les bords de la Creuse un séjour qui en vaille la peine. J'ai besoin d'air pur, de solitude, de marche longue dans un pays pittoresque et d'impressions calmes au milieu des champs ! Je vois trop les hommes, je veux voir les bœufs et les ânes ! Les palais de Paris m'intéressent médiocrement ! Combien je leur préfère une cabane perdue dans les feuilles et combien les petits porcs frétillant dans l'auge m'amusent plus que ces roquets citadins tenus en laisse par de vieilles dames. O Gargilesse ! ô chemins tortueux tout hérissés de pierres pointues ! que je vous regrette et comme j'aspire à clopiner entre vos talus buissonneux au milieu de vos

terres rouges et de vos flaques d'eau jaune ! » (*Revue du Berry et du Centre*.) — « Paris m'attire, écrira-t-il plus tard, comme l'aspic attire l'oiseau, mais je ne me sens guère de véritable affection que pour les mornes pays où l'on peut vivre en sauvage et soliloquer tout à son aise ; et puis la nature végétale, animale et minérale m'intéresse plus que l'espèce humaine dont la bêtise ne peut faire oublier la perfidie. »

Et le futur chantre des *Brandes* arrivait enfin dans ce pays tant désiré.

Rollinat et le Berry

La route qui part du bourg de Bazaiges pour aller rejoindre, quatre kilomètres plus loin, la route d'Eguzon à Argenton, excepté le vieux château de la Prune au donjon sépulcral « hanté par le corbeau, l'orfraie et le hibou », n'offre rien de particulier à l'œil du touriste. Elle ne se distingue guère des routes de cette partie du Bas-Berry. Un peu monotone, toute en courtes montées et descentes, elle montre, de chaque côté, des flaques d'eau jaune formées par les averses. Des touffes d'herbes s'y baignent et des plantes jonciformes. Des pacages ras, broutés par des troupeaux de vaches et de chèvres sous la garde d'une petite bergère qui tricote ou s'amuse, arborent, comme végétation plus vigoureuse, des bouquets de fougère, des chardons au toupet cotonneux, providence des chardonnerets. Tantôt à droite, tantôt à gauche, part et s'enfonce dans les champs un sentier herbeux laissant voir, de place en place, la terre argileuse, défoncée par les ornières où s'empêtrent les voitures à bœufs. De chaque côté, des haies telles que les a décrites Rollinat,

Fauves, couvrant l'horreur, le mystère et l'ennui,
Tantôt pleines de jour, tantôt pleine de nuit,
De murmures et de silences,

véritables taillis embroussaillés de ronce, de chèvrefeuille de prunelliers, d'aubépine, du sein desquels émerge un chêne trapu, gibbeux, complètement écimé. A mesure qu'on s'éloigne de Bazaiges, on aperçoit, se détachant

dans les masses des arbres, quelques villages aux toits rouges ; puis, tout à coup, la route a l'air de finir sur le ciel; on arrive au point à peu près culminant des environs. Le panorama est joli : on devine la Creuse à l'ébauche de sa vallée ; les coteaux d'Argenton et du Menoux se dessinent sur l'horizon. Quelques pas encore et, légèrement à gauche, apparaît le domaine de Bel-Air.

Ce domaine a sa légende. On m'a conté que la maison avait été construite pour une folle Un mari, ne pouvant se résoudre à placer sa femme dans une maison de santé, avait choisi cet endroit, désert à l'époque, pour la loger et la laisser errer à son gré dans les environs. Mais voici la réalité. Vers 1840, Mme Marie-Henriette Delacou, épouse de M. Léon Luc David, demeurant à Aigues-Joignant, commune de Saint-Hilaire Indre ,femme passablement originale, mais non pas folle, sans doute par caprice, fit bâtir cette maison sur des terres qui lui venaient de ses parents. François Rollinat, dont la famille était originaire d'Argenton, connaissait cette région d'une solitude achevée. Désirant se reposer de ses travaux d'avocat et de député, il l'acheta. Par un acte passé devant Me Lebert, notaire à Badecon le-Pin, le 8 avril 1850, les époux David-Delacou cédaient à François Rollinat, « représentant du peuple à l'Assemblée législative, demeurant à Paris, rue Saint-Honoré, n° 317 et précédemment avocat à Châteauroux », la propriété de Bel-Air et de Buret, sise commune de Ceaulmont et de Bazaiges, comprenant un corps de bâtiment à Bel-Air avec un premier étage, cave, grenier, écurie, etc., le tout d'une contenance de quarante-quatre hectares, et moyennant quarante mille francs qui devaient être payés le 11 novembre 1851. C'était une belle propriété. François Rollinat y installa

des métayers et se réserva la maison de maître pour lui et pour sa famille. Il mourut à Châteauroux le 13 août 1867 ; son fils Emile à Paris, le 27 août 1876. Le domaine fut alors morcelé et vendu en partie. Ce qui en resta fut partagé, ou plutôt attribué à Mme Vve Rollinat pour « la remplir de ses droits » dans les deux successions. Enfin, en avril 1904, elle vendit le reste à différents propriétaires des environs. Aujourd'hui, la maison de maître et quelques parcelles de terrain — le domaine de Bel-Air très réduit — appartient à Mme Vve Allilaire, qui l'habite.

Si j'insiste à ce point, c'est pour deux raisons : la première est que, en ce qui concerne Rollinat, et pour détruire les légendes qui ont couru sur son compte, on ne saurait être trop précis ; la seconde parce que la majeure partie de ses productions artistiques, jusqu'en 1883, a été composée dans ce coin du Berry. Rollinat, qui avait voyagé, ne devait, en fait d'inspiration, rien à la montagne (une seule poésie des *Névroses*, *La Tonnelle* est relative à la montagne et a dû être composée près de la Grande Chartreuse) et peu de chose à la mer. Paris a sans doute vu éclore quelques pièces des *Névroses*, mais la totalité de *Dans les Brandes* et le reste des *Névroses* sont d'origine berrichonne. Il n'y a d'ailleurs pas de meilleur juge que lui-même. Dans la lettre datée à Paris du 8 mai 1876, et que j'ai citée, il écrit à sa mère : « Et puis, j'ai à faire un livre sur la nature : les bois, les prés, les fumiers, les granges, toute la poésie de la campagne, j'ai à boire à la source même. Ce n'est pas en restant à Paris, la ville contre-nature, qu'un artiste consciencieux peut ciseler des vers sur des sujets rustiques. Il subit, malgré lui, la satanique influence de son milieu, de ses visions, de ses curiosités mal-

saines. Croyez bien qu'il faut un œil clair et une âme pure pour *voir poétiquement* un bœuf dans un pacage. Et bien ! ce n'est qu'en s'installant quelques semaines à la campagne qu'on peut arriver à se refaire une sorte de virginité intellectuelle. A Paris, j'ai la nostalgie des mares, des taillis et des bruyères, mais malgré tous mes souvenirs d'enfance et toutes mes évocations ardentes, je ne saurais fixer dans un poème le véritable aspect de ces paysages La forme et la couleur m'échapperaient, et si j'essayais de les rendre, je risquerais fort de ne faire que de l'à peu près. Il faut que je les voie, que je m'en pénètre, et qu'obéissant à l'impression directe qui en émane toujours pour le vrai poète, j'ébauche, devant eux-mêmes, la pièce qui doit les exprimer tels qu'ils sont. » Lettre parue dans un numéro de la *Revue du Berry et du Centre*.)

Pour employer l'excellent procédé de Rollinat, je n'ai pas voulu décrire, sans les avoir vus, les lieux où il allait puiser son inspiration. J'ai donc été à Bel-Air, et j'avoue que je n'ai jamais pu chasser entièrement l'impression que m'a produite cette maison. Je l'ai vue presque isolée, entourée d'un mur qui s'effondre, un pacage tout proche. Elle m'a rappelé, sans que j'en puisse donner une raison, même quelconque, *la Maison Usher*, la mélancolique maison Usher. Il faisait beau pourtant, un clair soleil luisait, et l'assombrissement qui me pénétrait ne venait point de l'atmosphère ; ce n'était point non plus la légende de la femme folle qui me hantait, je ne la connaissais pas alors ; mais je me pris à penser qu'il fallait être hypocondriaque pour vivre là. Je pénétrai dans le pacage, je longeai les murs et je conclus que mon malaise — car c'était vraiment un malaise — venait sans nul doute, de ce que, aux

alentours, rien ne semblait vivre, rien ne s'exhalait de la maison qui paraissait morte, de la lourde grille rouillée, de l'allée de marronniers dont la moitié droite, abattue, gisait à terre et y pourrissait, du verger inculte où croissait une herbe folle, des persiennes auxquelles il manquait des lames, des carreaux cassés, des plâtras qui tombaient des murs et de l'ensemble vétuste, tout en grisaille.

Je suis revenu là souvent, comme j'aurais fait un pieux pèlerinage. J'ai visité toutes les pièces, la cuisine, avec son évier et sa haute et large cheminée comme on les construisait autrefois et les landiers en fer ; la salle à manger qui, pendant les vacances, réunissait à sa table toute la famille de François Rollinat. J'ai monté l'escalier de bois ; et je suis entré, au premier étage, dans la chambre à coucher où Maurice Rollinat eut son hallucination, chambre spacieuse, parquetée, à cheminée de marbre, éclairée par deux fenêtres. De l'autre côté, les chambres de François Rollinat et de sa femme. Au bout du large couloir qui sépare les chambres, une porte vitrée à deux battants donne accès sur un balcon en pierre blanche, à grille de fer. C'est là que, l'été, les Rollinat prenaient leur café et jouissaient, en même temps, d'une vue délicieuse. Ils ont toujours du reste aimé la propriété de Bel-Air et le poète de *Dans les Brandes* n'a pas manqué de la décrire dans la pièce qu'il a dédiée à sa mère.

Là, fuyant code et procédure,
Mon pauvre père, chaque été,
Venait prendre un bain de verdure
De poésie et de santé.

. . . .

Je revois l'humble silhouette
De la maison aux volets verts
Avec son toit à girouette
Et ses murs d'espaliers couverts ;

Les petits carrés de légumes
Bordés de lavande et de buis
Et les pigeons, lustrant leurs plumes
Sur la margelle des vieux puits.

(*Dans les Brandes*, E. Fasquelle, éditeur.)

Hélas! la chimère aux grandes griffes que représente la girouette est rouillée ; les volets qui ne sont plus verts, mais marron, décolorés par la pluie, se descellent, et les petits carrés de légumes ont disparu. Toutefois, il suffirait de quelques réparations et d'une main pieuse pour faire revivre, dans son état primitif, la maison de campagne des Rollinat.

C'est de là que Maurice, jeune homme, prenant sa canne à bout ferré, partait en excursion à travers les champs. « Par les taillis scabreux, les labours et le chaume » il allait jusqu'au Châtaignier rond dont il pouvait apercevoir, de son balcon, l'imposante ramure se profiler sur le ciel. Géant plus que centenaire, ce châtaignier s'élève au dessus de tous les autres arbres. Il est placé à l'endroit le plus haut des environs et l'on peut voir de là jusqu'aux trois cornes de Saint-Vaury drapées dans un voile de brume violacée. Comme j'étais à Bel-Air j'ai voulu rêver sous ce châtaignier rond « dressé comme un fantôme ». Je n'ai point entendu « le bêlement lointain des moutons égarés » ; mais, comme le soir tombait, les hiboux miaulèrent dans la solitude, l'ombre s'entassa dans les ronciers voisins et les bou-

chures énormes, un ver luisant brilla dans la mousse, la poésie sombre de la ballade célèbre chanta dans ma mémoire, et un peu de suggestion aidant, je me figurai qu'on allait y venir enterrer le poète, couché dans le cercueil « au long couvercle en dôme ».

J'ai revu le Châtaignier rond par un froid après-midi de décembre. J'avais traversé une « brande aride et monotone » où des voliers d'alouettes et de petits oiseaux s'envolaient avec de légers cris au bruit de mes pas. Ils esquissaient une demi-minute, un vol sautillant et allaient se reposer sur l'herbe courte et fauve. Un lièvre, oreilles rabattues, fila au galop comme s'il eût été poursuivi par un lévrier. La gelée avait durci le sol, et la glace soudait hermétiquement les flaques des ornières. Les genêts toujours verts, avec leurs gousses noires, ornaient les petits talus où pourrissaient les clochettes de cette bruyère qui est le cadeau charmant offert par l'automne au Bas-Berry et qui rend les coteaux, les rocs et la brande si particulièrement ensorcelants. Au châtaignier rond, dans une solitude qui vous met sur l'âme son manteau de mélancolie, des corbeaux croassaient et se disputaient. Ils s'enlevèrent un à un comme à regret, avec un lourd bruit d'ailes. Branches entièrement dénudées, majestueux, trônant comme un empereur des temps passés, le vieux châtaignier dominait le paysage. Et là, je me pris à songer à toutes les promenades que le grand artiste avait faites de sa maison à cet arbre, la nuit, au cri du râle des genêts, sous le clair de lune un peu triste, le cerveau hanté par les drames inconnus qui se jouaient là, près de lui, sans témoins, dans de vagues ténèbres, la peau frôlée par le frisson clandestin de la peur. Il est impossible de ne pas être ému dans ce paysage

absolument simple et qui vous fait sentir pourtant sa magique attirance.

C'est de Bel-Air encore que Maurice Rollinat partait pour Châteaubrun ou Crozant,

> Dès le matin, je prends la route
> De Châteaubrun ou de Crozant,

savourant en artiste cette poésie agreste. Il a aimé profondément la campagne avec tout ce qu'elle a de mélodieux et de reposant, le calme des soirs où plus rien ne frémit, la note monocorde des crapauds qui sortent des haies épaisses, l'averse rafraîchissante tombant sur le sol brûlant et couvert de poussière, le vent éparpillant les odeurs des moissons mûres et des menthes sauvages. Son pas était le familier des cours des fermes des environs. C'est là qu'il a observé le pigeon sur sa tuile, les poules picorant sur des fumiers pleins de soleil, la bourrique luisante et forte qui brait tous les jours à la même heure pour demander à boire, la porchère mouillant le son d'eau de vaisselle, les dindons béats comme des rentiers, Jeanne qui conduit sa vache au taureau, les grandes bouses où le soleil met un ton pourpré. Et dans la brande voisine, pleine de bruyère améthyste, il a noté les verrats, leurs larges oreilles cachant leur œil minuscule, qui retournent la terre d'un air tartufe, la fileuse étirant sa laine, la bergère qui chante en tenant ses tricots, le taon et son bruit de ronfleur, les trilles du chardonneret, les bœufs léchant leur mufle qui fume, les nids frêles et le mystère de leurs petits œufs. Bohémien des guérets, il a compris la chanson de la perdrix grise et la complainte des grillons, il a vu le petit lièvre s'échapper du buisson avec un frisson de frayeur et de fièvre. Dans les

rocs, parmi les crevasses, les marnières où l'aube met des clartés heureuses, il a contemplé le lézard et ses petits flancs qui tremblent, la vipère sifflante à la tête aplatie et triangulaire ; dans les bois de châtaigniers, l'écureuil qui fait sa gymnastique sur les branches trembleuses, tandis que les margots et les corneilles percent le tympan de leurs ragots incessants. Au cours de ses longues promenades, il a rencontré le facteur rural qui abat kilomètres et lieues, le curé qui, pour aller chasser plus tôt, a dit sa messe avant l'aurore, le meunier enfariné sur son baudet agile. Il a écouté le rossignol et ses solos filés en longueur. Il s'est attardé à savourer la plainte de la chouette, dans les chemins engouffrés, près des croix isolées, grands fantômes dont les bras semblent prédire le destin. Il ne s'est pas lassé de contempler cette nature, le jour, la nuit, par tous les temps, par les orages où l'éclair s'émousse sur le roc, l'été quand la lande rutile, comme une tôle ardente. Aussi toute cette nature tant aimée vibre-t-elle dans ses vers, non pas la nature arrangée comme pour une idylle, mais la nature telle qu'on la voit aux environs de Bel-Air. Nous en reconnaissons l'horizon, ses ciels originaux, l'air lui-même.

Du reste, il y a un demi-siècle environ, le Berry n'était pas tout à fait ce qu'il est aujourd'hui, j'entends ce que j'en connais : le Bas-Berry, cette partie que Rollinat a dénommée « Les Refuges » , qui s'étend d'Argenton à Fresselines et qui, par sa configuration, appartient plutôt à la Creuse. L'aspect général n'en a point changé, mais les progrès de la culture en ont enlevé un grand charme. Les Brandes ! Ce nom n'a pas cessé d'exister en langage berrichon ou creusois ; il désigne encore un terrain qui n'est pas le pacage marécageux plein de

joncs, où s'élèvent quelques saules rabougris, où le troupeau s'enfonce à mi-pattes ; mais une étendue sans culture où l'herbe pousse avec quelques ajoncs épineux et quelques bruyères. Cela tend à disparaître ; mais, à l'époque où Rollinat écrivait son premier volume de vers, il pouvait réellement l'intituler : *Dans les Brandes*. Dans ce « pays triste, d'une âpre ossature, aux trois quarts en friches », la brande dominait. Presque tous les terrains communaux — et il y en avait ! — étaient des brandes. Il m'a été donné d'en voir une dans toute sa beauté. Par hasard, elle n'avait pas été broutée depuis deux ou trois ans. Toute plate, elle rachetait sa monotonie par le charme de ses couleurs douces comme un pastel. C'était tendre, c'était frais ; et, bien que ce fût le plein été il s'en dégageait l'impression de jeunesse d'un matin de printemps. Il y avait là les deux sortes de bruyères : l'une aux clochettes urcéolées, violettes, un peu grosses ; l'autre plus fine, plus délicate, moins colorée, dont l'éclosion plus tardive annonce l'automne ; il y avait des ajoncs épineux aux fleurs jaunes, et par-dessus tout, serrées, les herbes folles, les graminées d'or qui secouaient au vent leurs têtes légères et vaporeuses et donnaient à l'ensemble son caractère mignard et flou, aérien comme une dentelle flottante.

Voisinant avec les brandes, on voyait vers 1875, les champs de genêts plus hauts qu'un homme. Au printemps ils prenaient une vigueur nouvelle ; les gousses noires et desséchées tombaient, faisant place à des fleurs d'un jaune éclatant. C'était, sur des kilomètres et des kilomètres, une véritable mer où le soleil pouvait reconnaître sa couleur. Un à un, les champs de genêts tombent sous les coups du progrès. Le défrichage les a détruits, et si le cultivateur en est heureux, le poète et

l'artiste amoureux de la simple nature ne peuvent qu'exprimer leurs regrets.

Les châtaigniers ont moins souffert. C'est encore une des caractéristiques du Bas-Berry et de la Marche que ces châtaigneraies composées de beaux arbres puissants, au tronc musculeux, aux feuilles dentelées et d'un vert sombre. L'herbe y est généralement rare. Une mousse crépue, une bruyère vivace, une fougère haute et grêle, sans élégance, se disputent le terrain. C'est là que, les étés pluvieux et les automnes, on trouve, caché sous les feuilles sèches de l'année précédente, le bolet bronzé, champignon à chair blanche et ferme, à parfum pénétrant, à saveur délicate. Quelque rare écureuil se livre, sur les hautes cimes rameuses, à ses tours d'acrobatie. Le domaine aérien est partagé entre les chats-huants, les chouettes, les pies et les geais. Dans le jour, les pies et les geais en sont les maîtres incontestés ; leurs cris stridents répercutés parfois par l'écho troublent le silence. Mais sitôt que le soir charbonne l'atmosphère, c'est le tour des oiseaux nyctalopes : le chat-huant « jette sa plainte miaulée », de « mauvais soupirs passent en gémissant », la lune décoche « son sourire ondoyant » , esquisse des formes, allonge, du pied des arbres, des ombres fantastiques ; et, à défaut de la peur qui fait surgir les fantômes, accroche aux branches des carcasses et des linceuls, il ne faudrait pas connaître les légendes berrichonnes pour ne pas apercevoir, tandis que sous vos pieds craque soudainement une branche morte ou qu'éclate la bogue épineuse d'une châtaigne, la Chercheuse de simples, voilée, maigre, diaphane, cueillant des fleurs « d'un doigt muet », ou le Grand meneur de loups à profil d'oiseau de proie, l'œil rougeoyant comme un

crépuscule, osseux, « raide comme un mort » guidant de son fouet « sa bande ensorcelée ».

Avec quelle ferveur sacrée Rollinat, venu dans ce pays pour s'y refaire, comme il l'écrivait, une virginité intellectuelle, s'est imprégné de toutes ces émanations du terroir berricbon, et a bu, à la source même, la fraîcheur inaltérable de la Poésie ! Aucun peintre, aucun romancier, aucun poète ne s'est mis, de meilleure grâce, au service de la nature et ne l'a vue d'un œil plus bienveillant et plus enthousiaste.

Mais aussi, avec quelle rapidité filait le mois de congé demandé par l'employé de mairie ! Les derniers jours arrivaient avec le départ redouté ; il fallait se souvenir de l'existence à gagner. Enfin, il fallait prendre le train de Paris et dire au revoir aux coteaux racailleux et boisés de la Creuse, en espérant toutefois les admirer encore l'année suivante.

Retour à Paris (1876-1877)

Rentré à Paris, Rollinat se remettait à sa besogne bureaucratique, sans doute à contre-cœur ; mais à partir de 1874 ou 1875, il travaille à son livre de *Dans les Brandes* ; et, peu à peu, le soir, se faisait connaître comme poète, comme musicien et comme chanteur. Détruisons ici — puisque c'est ici sa place — la légende d'un Rollinat coureur de tavernes, « bohème macabre de la lassitude et de la mort », légende propagée, d'après Charles Buet (article paru dans *le Gaulois* sous la signature de Tout-Paris), par un roman à sensation de M. Félicien Champsaur. Rollinat, qui n'était pas un orgueilleux, avait conscience de son talent ; et, bien qu'il aimât les applaudissements, il considérait qu'ils s'adressaient à l'Art plutôt qu'à lui-même. Mais avant d'en arriver à être reçu chez les célébrités du jour, Victor Hugo ou Sarah Bernhardt, Rollinat connut, au point de vue littéraire, les difficultés des débuts. Il n'avait rien publié encore, et G. Sand qui avait promis de le produire le moment venu, était vieille et sur le point de mourir. Il devait donc s'en tirer tout seul comme un inconnu. Personne ne pouvait lui aplanir le rude chemin de la vie d'artiste et surtout de poète ; personne ne lui ouvrirait la porte des éditeurs ; personne ne le signalerait aux grands critiques qui, en quelques colonnes, vous campent en pleine lumière et portent votre nom aux quatre coins de la renommée.

Cependant les amis lui venaient un à un. Il avait retrouvé le Dr Grellety, qu'il avait connu à Châteauroux.

Celui-ci le conduisait dans les lieux où le futur poète des *Spectres* se nourrissait d'horribles spectacles : « le dépositoire des morts de l'ancien Hôtel-Dieu et les salles de dissection si infectes de l'Ecole pratique. » « Sa crinière pourtant opulente, raconte le Dr Grellety, prit des proportions anormales lorsque. visiteur peu habitué à ces plaisanteries, il aperçut un garçon d'amphithéâtre saisir une tête humaine avec un crochet et la projeter à une certaine distance dans un baquet. Ses yeux hagards et ses traits convulsés étaient inquiétants. Il fallut sortir et le reconduire dans sa chambre. » D'autres fois il assistait à des séances de magnétisme données par Donato, qui faisait alors parler de lui. Bien des années après, Rollinat racontait qu'à l'une de ces séances, Donato avait voulu l'endormir ; mais, sur le défi de Rollinat, il n'avait pas insisté.

Pour compléter la physionomie du Rollinat de cette époque, le Dr Grellety continue : « Il stupéfiait ceux qui l'approchaient pour la première fois par son masque tragique, l'éclair de ses yeux, la tonitruance de sa voix, son allure inspirée de Jérémie moderne, par l'aspect méphistophélétique de tout son être et la chaleur communicative qu'il dégageait. »

C'est encore vers cette époque (vers 1873 qu'il connut un de ses bons amis, Armand Dayot. Relisons la page que ce dernier a consacré à cette connaissance. « Voilà bientôt vingt ans que je vis Rollinat pour la première fois. C'était dans une petite brasserie du Quartier latin, tout à côté de l'Odéon. Il n'avait encore publié aucun volume, et rapsode errant de la rive gauche, il noctambulait infatigablement à travers les ruelles désertes des vieux quartiers, le long des quais silencieux, toujours accompagné d'un groupe d'admirateurs fer-

vents, avides des sensations aiguës qui naissaient de ses vers et de ses chansons tristes.

« Parfois, le groupe s'arrêtait devant un café riche d'un piano presque aphone et très délabré, mais auquel d'effrayants accords rendaient miraculeusement la jeunesse et la voix » (Comparons, en passant, la phrase citée page 28, où le Dr Grellety raconte que Rollinat triomphe, on ne sait par quel sortilège, de l'ivoire récalcitrant, et admirons le talent merveilleux du musicien). « L'impression que produisit sur moi cette rencontre fut si profonde qu'aujourd'hui encore je ne puis fredonner un de ces airs douloureusement évocateurs si étrangement nostalgiques, sans revoir aussitôt, à travers ces années disparues, cette petite salle de brasserie toute basse, tout enfumée, pleine d'auditeurs attentifs, poètes, écrivains, peintres, sculpteurs... dont beaucoup sont aujourd'hui célèbres. Et au son de cette musique inouïe, faite de mélodieux lambeaux dont Rollinat habillait, tour à tour, avec un art magique, les poésies de Baudelaire et les siennes, des émotions confuses, plus poignantes, prenaient tous ces cœurs d'artistes et les visages pâlissaient et les yeux s'emplissaient de larmes.

« Quant à Rollinat, tantôt si bas courbé sur son piano que les longues mèches de ses cheveux noirs (1) en balayaient les touches, tantôt brusquement redressé, les yeux au ciel, le masque douloureusement tragique, il me faisait songer à l'étrange et vivante ébauche de Paganini par Delacroix. Vous rappelez-vous ce maigre personnage vêtu de noir, à la taille très courbée, presque

1. En réalité, les cheveux de Rollinat étaient châtain ; mais le soir aux lumières, ils pouvaient paraître noirs.

déhanché ? Son teint est d'une pâleur mortelle, son sourire amer et satanique, et de son Guarnerius enchanté, on croit entendre s'échapper à la fois les lamentations de Moïse et les ricanements des stryges. »

Il connut encore Antoine Cros, Pierre Elzéar, Louis Ratisbonne, Charles Frémine et son inséparable Georges Lorin, qui signait ses caricatures du pseudonyme de Cabriol et qui est l'auteur de *Paris rose*, et Emile Goudeau qui, dans son livre *Dix ans de Bohème*, nous a laissé des détails intéressants sur toute cette phalange d'artistes, en particulier sur Rollinat.

Ils se rencontrèrent — Goudeau et Rollinat — dans une petite brasserie de la rue Racine, où une femme superbe qui, le jour, « posait le nu » dans les ateliers de l'école des Beaux-Arts, femme d'une plastique irréprochable, servait des bocks et des chartreuses avec beaucoup de grâce.

« Je ne connaissais Maurice Rollinat, raconte Emile Goudeau, que par quelques pièces de vers publiées ici ou là.

« Mais en face du piano révélateur de cette minuscule brasserie nous ne tardâmes pas à lier connaissance. Triste et sombre dans la solitude, il devenait un gai compagnon parmi nous. Et quand le joyeux et robuste Normand Charles Frémine et le vaporeux dessinateur et gentil poète Georges Lorin se trouvaient être de la partie, on disait des vers et des chansons ; peu à peu le farouche Rollinat se laissait entraîner, et alors, plaquant des accords sauvages, il faisait retentir de sa rude voix les entrailles des auditeurs en chantant la musique presque religieuse composée par lui sur des sonnets de Baudelaire. Maigre, le front ombragé par d'épaisses boucles de cheveux châtains, l'œil enfoncé sous

l'arcade sourcilière — l'œil bleu vert — la bouche grande, une moustache dure, la figure ravagée, tourmentée, grimaçante et la voix surtout, la voix dont les deux octaves avaient tour à tour d'exquises tendresses, des miaulements fous et d'empoignantes notes basses : tout cela impressionnait vivement et remuait les nerfs... Un soir, au petit entresol, nous étions seuls, Rollinat et moi. . J'appris que dans sa campagne berrichonne, sauvage et brumeuse, dans sa lande, parmi ses brandes, une peur effroyable saisit l'homme en face de la nature; que les choses y prennent des aspects mélancoliques et fous ; il me récitait des rondels : *Les Loups*

Bruns et maigres comme des clous,
Ils m'ont surpris dans la clairière,
Et jusqu'au bord d'une carrière
M'ont suivi comme deux filous...

« Vision peut-être de chiens errants ; (1) mais aussi impression de solitude noire, de campagne déserte et terrifiante ! Quant aux passants, aux vagabonds, ils sont pis à rencontrer, en ces landes dénuées de sergents de ville et de becs de gaz.

L'HOTE SUSPECT

— Nous sommes bien seuls au bas de cette côte,
Bien seuls ! Et minuit qui tinte au vieux coucou !
Le jeune étranger m'inquiète beaucoup !
Il quitte le feu, s'en rapproche, s'en ôte

Ne parle qu'à peine, et jamais à voix haute :
— Cet individu médite un mauvais coup.

« Le vers de onze syllabes employé là ne prend toute

1. Emile Goudeau se trompe sans doute. Que de fois les vieux Berrichons ont raconté avoir été suivis, escortés par des loups, la nuit!

sa valeur que quand le poème est déclamé par Maurice Rollinat : il fait passer à travers ce système claudicant l'intensité de la peur, de l'horrible peur, dont le poète est saisi en ce pays berrichon si sauvage, mais qu'il adore parce que précisément *il y éprouve le vertige de l'épouvante !*

« Vers minuit, Maurice Rollinat me dit : Secouons-nous un peu ! Nous sortîmes, et après quelques allées et venues sur le boulevard Saint-Michel, il me proposa d'improviser un souper frugal. On irait dans sa chambre, il avait tant de choses à me lire, à me réciter, et tant de mélodies bizarres à faire palpiter sur son piano. Achat de saucissons, de jambonneau, deux bouteilles de vin, du pain et nous voilà partis vers la rue Saint-Jacques. Rollinat habitait un petit logement au sixième.

« Fini rapidement ce souper improvisé ! Rollinat ouvrit son piano. Ce piano était un clavecin aux sons aigrelets, antiques ; sans doute il gémissait d'être réveillé si tard, lui, instrument du XVIIIe siècle, par un artiste de la fin du XIXe. Au lieu des menuets, pauvre épinette, au lieu des pas de Vestris, voici qu'il était forcé d'accompagner sur une mélodie funèbre de Rollinat, le terrible sonnet qu'avec une ironie amère Baudelaire intitula : *Le mort joyeux*.

Dans une terre grasse et pleine d'escargots
Je veux creuser moi-même une fosse profonde
Où je puisse à loisir étaler mes vieux os
Et dormir dans l'oubli, comme un requin dans l'onde...

« Ceux qui n'ont eu sous les yeux que la musique gravée de Rollinat, ceux qui n'ont pas entendu cet artiste original, bizarre et tourmenté, gémir d'une voix profonde les deux quatrains, lancer violemment le pre-

mier tercet et terminer par un cri terrible d'angoisse effrayante le second, ne peuvent pas se rendre compte de l'effet produit par ce chant la première fois qu'on l'entendait. »

J'ai fait ces deux citations un peu longues à dessein, car elles montrent, de façon irréfutable, que Rollinat n'attirait pas l'attention et cherchait moins encore à la forcer par ses « invraisemblables gilets » ; qu'il ne se promenait pas drapé dans un linceul et qu'il ne buvait pas dans un crâne. Il a, du reste, toujours démenti s'être livré à de pareilles extravagances, et il répugnait à ces moyens de réclame un peu grossiers. Il ne parlait jamais sans le désapprouver d'un de ses contemporains — un poète qu'il nommait — qui s'en allait avec des bracelets, les doigts couverts de bagues et se vantait de bonnes fortunes qu'il n'avait peut-être pas eues. Rollinat était de mise modeste, simple ; et s'il s'imposait à la mémoire, s'il s'y incrustait pour ainsi dire à jamais, c'était par son physique extraordinaire et par l'ensemble des qualités puissantes dont il était doué. S'il était encore besoin d'un autre témoignage, j'invoquerais celui de Judith Cladel qui, dans un article publié dans la *Dépêche*, de Toulouse, et dans une brochure : *Portraits d'hier — Maurice Rollinat*, a fait justice d'un Rollinat excentrique cherchant une popularité facile et de mauvais aloi. « Le prestige sur ses auditoires de hasard, écrit-elle, était immédiat, total, vainqueur. Les artistes le subirent avec enchantement *parce qu'il était dû à un art indiscutable*. »

Malgré tout, Rollinat, qui avait réuni ses poésies en un cahier, restait inédit. Après combien de paroles, de démarches, de promesses, la librairie Fishbacher consentit-elle de se charger d'imprimer *Dans les Brandes* ?

Il semble bien que Rollinat se soit obligé d'en payer l'impression et il semble bien aussi qu'il mît longtemps à s'acquitter de sa dette. A ses amis de Fresselines il racontait comment Fishbacher l'abordait et de quelle façon il lui réclamait l'argent : « Che suis comme sœur Anne, che ne fois rien fenir ! » Le volume n'eut aucun succès. La critique s'abstint d'en parler et le lecteur fut insensible à cette poésie d'une fraîcheur toute printanière, malgré quelques pièces et quelques vers semés par-ci par-là qui faisaient présager *les Spectres* et *les Ténèbres*. Poésie pure et tout ingenue, faite des arômes de la campagne, de ce Berry tant aimé ; bucoliques effluves venus de la Gargilesse, des coteaux, des chemins pleins de merles, de la rosée matinale, des pacages et des broussailles ! Et puis, avec quel souci de la rime exacte il était composé ! Le poète se serait cru perdu, s'il avait hasardé une rime faible. Et combien parmi ces poèmes offrent des strophes curieuses et inédites ! Ainsi cette *Nuit fantastique* :

Tandis que dans l'air lourd les follets obliques
Vaguent perfidement au-dessus des trous,
Les grands oiseaux de nuit au plumage roux
Poussent lugubrement des cris faméliques,
Diaboliques,
Sur les houx,

où le vers de onze pieds est utilisé à dessein pour indiquer quelque chose d'extraordinaire ; et cette autre pièce : *Le Remords*, dédiée à l'ombre de Baudelaire :

Plus de brise folle
Sur les talus :
La frivole

Ne vole
Plus.
L'âpre soleil rissole
Les grands fumiers mamelus.

Aucun critique ne signala cette admirable Sextine — un des poèmes les plus difficiles à composer — *Le Chemin aux Merles*, et qui semble avoir été suggérée au poète par ce lieudit au joli nom : « La Gorce aux Merles » situé près de Bel-Air.

Voici que la rosée éparpille ses perles
Qui tremblent sous la brise aux feuilles des buissons.
— Vague du spleen, en vain contre moi tu déferles ! —
Car, dans les chemins creux où sifflotent les merles
Et le long des ruisseaux qui baignent les cressons
La fraicheur du matin m'emplit de gais frissons.

Ce n'est pas ici qu'il convient d'analyser ce volume, mais il fallait constater le silence qui accueillit l'ouvrage.

Rollinat décida de tirer vengeance de cette injustice et il fit la preuve qu'il était doué d'une qualité qu'on ne lui a guère reconnue : la ténacité. Méritant d'être célèbre, il se voyait méconnu. La presse faisait silence autour de ses vers « Il eut la mauvaise chance, nous dit Charles Buet, d'être édité par un éditeur fort endormi, chez lequel il a laissé s'engouffrer ses *valses* et *six mélodies* de Baudelaire, d'un art infini, absolument étrange et saisissant. » Il résolut de demander raison au public de cette froideur et il se mit à composer *Les Névroses*.

Le Mariage de Rollinat [1]

1. Je dois la plupart des renseignements contenus dans ce chapitre à M. Henri Sérullaz, beau-frère de Rollinat. Je le prie de vouloir bien trouver ici l'expression de mes remerciements les plus sincères.

Lorsque j'ai parlé des amis que Rollinat s'était faits au cours de ses promenades ou au hasard des rencontres, j'en ai omis un volontairement à cause de son importance et de l'orientation qu'il devait imprimer à la vie du poète, c'est Camille Guymon, à qui il a dédié sa pièce de *Dans les Brandes* : *La Morte.* Camille Guymon était d'une famille originaire de Châteauroux. Rédacteur au *Journal officiel*, ayant des goûts artistiques, il fréquentait, vers 1875, les brasseries littéraires. Il y vit Rollinat. Les jeunes gens étant à peu près du même pays, la glace fut vite rompue et l'intimité ne tarda pas de régner. En 1876 Rollinat était très fatigué. Camille Guymon insista auprès de son ami pour qu'il allât passer quelque temps dans une propriété qu'il possédait près de la Grande Chartreuse. Rollinat s'y rendit et c'est là qu'il fut présenté à la nièce de Camille Guymon, Marie Sérullaz, âgée de vingt ans. Jusque-là, il paraît bien que Rollinat n'avait point éprouvé de véritable amour. Doué d'un tempérament sensuel, il s'était laissé aller aux liaisons brèves où l'âme n'a guère de part. Il était recherché d'une catégorie spéciale de femmes qui demandaient au grand artiste le frisson poétique ou le frisson de la peur, comme prélude à l'amour sans qualificatif. La fin d'une de ces amours passagères commencée en cabinet particulier, « dans l'abandon des robes mal closes », nous a été contée par le Dr Grellety. « A la suite d'une querelle plus violente que les précédentes, il avait rompu avec une jeune

personne qui en avait assez et désirait ne plus entendre la *Marche funèbre* de Chopin à l'heure du berger. Ne la voyant pas revenir après quelques jours d'attente, notre misanthrope s'était figuré qu'elle avait dû se jeter dans la Seine.

« Comme il n'osait aller s'en assurer à la Morgue, je fus chargé du contrôle et de savoir si elle ne se vautrait pas sur les dalles du salon d'exposition. L'inspection fut, bien entendu, négative, et lorsque que je lui eus insinué que la volage avait dû se consoler ailleurs, dans un endroit plus agréable, il s'empressa comme un gamin d'aller bouleverser le logis de ses défuntes amours de façon à ce que, lorsque l'infidèle en franchirait le seuil,elle comprit tout de suite que Des Grieux lâché par Manon n'était pas du tout satisfait. »

Ces amours de rencontre, ces « passades » ont été sans doute nombreuses dans la jeunesse de Rollinat; mais peut-être, à rebours du corps, le cœur était-il à peu près neuf lorsqu'il se trouva en présence de Marie Sérullaz. De part et d'autre ce fut le coup de foudre. La jeune fille fut frappée et s'éprit de ce beau garçon grand, svelte, à figure expressive, extraordinairement artiste des pieds à la tête. Rollinat ne fut pas moins vivement frappé de la jeune fille aux yeux bleux, aux longs cheveux châtains. Elle était digne de lui en tous points. Instruite, ayant enlevé ses baccalauréats, elle joignait, à une instruction sérieuse, une éducation soignée, un grand sens artistique. Lauréate de l'Académie française, elle peignait,était musicienne, adorait la poésie. L'un et l'autre étaient faits pour se comprendre.

L'année suivante, Rollinat passa encore quelques semaines près de la Grande Chartreuse et y retrouva

— cela va sans dire — Marie Sérullaz. Le mariage fut décidé en principe, mais, en raison de la santé du futur, fut reculé. Il y avait aussi, du côté des parents de la jeune fille, une certaine appréhension. Imbus d'une morale stricte, d'une religiosité ardente, de principes rigides et un peu étroits, ils avaient été effarouchés par la publication du premier volume de Rollinat. Certaines pages où l'on ne trouve pourtant rien à reprendre, avaient été vues d'un mauvais œil : *Les Cheveux* et *les Bottines d'étoffe*. J'ai eu entre les mains le volume que Rollinat avait adressé à la famille Sérullaz, avec cette dédicace : « A Mme Sérullaz, très sympathique hommage de l'auteur » ; les deux pièces incriminées et jugées subversives n'y figurent plus, les pages en ont été coupées. La famille finit par donner son consentement. Le 17 janvier 1878, par devant Me Chaze, notaire à Lyon, étaient débattues les conditions du mariage. Chose curieuse : Rollinat, qualifié, pour la circonstance sans doute, de rentier, est domicilié à Châteauroux. Il apportait une rente annuelle et viagère de 2.000 francs que lui servait sa mère ; et, fort galamment — galanterie d'affaire qui ne fut pas réciproque — il léguait à la future, en cas de survie, tous les meubles et objets mobiliers qui se trouveraient à son domicile le jour de son décès, sauf les meubles provenant de sa famille, l'argent, les titres et les valeurs. Beaucoup plus riche, *Marie* Claudine Victorine Sérullaz, fille de Jean Hippolyte, agent de change, et de Claire Théodorine Guymon, demeurant à Lyon, 18, place Bellecour, apportait, outre son trousseau et l'argenterie, une rente annuelle et viagère de 5.000 francs servie par ses parents.

Le mariage fut célébré à Lyon le 19 janvier 1878. Rollinat avait trente-deux ans, la femme vingt-trois. Bien

que Rollinat n'ait jamais connu la valeur de l'argent, bien qu'il ne recherchât nullement la fortune,il se trouvait pourtant que ce mariage d'inclination lui assurait l'indépendance indispensable à tout artiste, la médiocrité dorée qu'enviait le poète latin.

Le voyage de noces, délicieux, se fit en Italie. C'est là, racontait plus tard Rollinat, que j'ai mangé d'un mets qui sentait toutes espèces de choses. Ça sentait même le... ici un mot fréquemment employé dans les corps de garde. La lune de miel ne devait pas durer longtemps. Revenus tous deux à Lyon,de l'aveu de Rollinat,le caractère de la jeune femme changea, et il attribua ce changement au directeur de conscience. Entre ces deux êtres qui s'aimaient sincèrement et qui étaient si bien faits pour s'entendre, un malentendu naissait qui devait être la cause principale de rupture. La femme était religieuse et le mari indifférent. Le poète des *Luxures* dut trouver que la religion se mêlait d'étranges choses, et il se prit à regretter qu'au XIXe siècle, pour aimer chrétiennement, il fallut aimer comme aux premiers temps du christianisme.

Le jeune ménage habita Lyon, quai de la Saône, pendant un an. Rollinat forma le projet d'écrire la vie d'un de ses poètes favoris, dont le génie s'apparentait si bien au sien : Pierre Dupont, né précisément à Lyon en 1821. Il pensa trouver des documents sur place pour son œuvre ; il fit des démarches, ne put réunir que quelques notes insuffisantes et finalement abandonna le projet.

Lyon ne convenait pas à Rollinat. Dans la famille de ses beaux-parents, il dut faire au bout de quelque temps, lui l'homme libre, délivré de toute contrainte, l'effet d'un sauvage chez les civilisés. Cette maison lui

rappelait trop celle de sa mère, embourgeoisée, pleine de préjugés surannés, pour qu'il s'y plût. Les succès qu'il obtenait lui faisaient regretter ceux de Paris. Il lui fallait ce qu'il ne trouvait que dans la capitale : ses amis, sa cour d'admirateurs qui le fêtaient et qui, peut-être, dans leurs lettres, le réclamaient. Enfin il est possible que Rollinat ait pensé voir revenir l'amour de sa femme en la changeant de milieu. Pour lui — et il ne semble pas qu'il se soit trompé — il y avait entre les deux époux non seulement la religion, le directeur de conscience, mais surtout la belle-mère. Sous une forme humoristique et légèrement forcée, le Dr Grellety raconte que l'aversion du poète contre les belles-mères date de ce moment. « Il pensait aux belles-mères chaque fois qu'il entrevoyait quelque chose de laid ou de désagréable, un palmipède anglais ou un mammifère avachi. Il ne perdait pas une occasion de les tourner en ridicule, de colporter avec irrévérence les plaisanteries les plus sanglantes contre ce monstre en falbalas. Il avait prévu cette hostilité au pied de l'autel, en constatant de quelle façon il était dévisagé par la marâtre. Ses regards pleins de courroux, nous racontait-il, avaient l'air de dire : « Je te repincerai, mécréant, rimailleur éhonté, suppôt de Satan qui me voles mon enfant, la chair de ma chair, la quintessence de mon esprit, colombe mystique destinée au divin époux et non à Belzébuth que tu incarnes. La lutte sera peut-être longue, mais tu ne saurais échapper à mes tentacules de pieuvre enjuponnée. »

Pour enlever définitivement sa femme à celle qui la voulait retenir et garder toute à elle, Rollinat vint donc à Paris. Le ménage s'installa, 45, boulevard Saint-Germain, je crois. La paix reparut. Rollinat travaillait aux *Névroses* et témoignait à sa femme un amour incon-

testable. Les poèmes de l'époque reflètent cet amour. C'est alors qu'il composa pour sa femme ces sonnets-acrostiches si bien dissimulés dans *les Névroses* qu'il n'y a guère que ses tout proches parents et les initiés pour les connaître :

A dorablement naturiste
M a mignonne peint dans les bois
A ux sons de harpe et de hautbois
R oucoulés par un ruisseau triste.

I ngénu, curieux, artiste,
E t nuit et jour prompt aux effrois,
S on œil maudit les serpents froids
E t rit aux bluets d'améthyste.

R ougeoîment des feuilles de buis,
U sure verte des vieux puits,
L ueurs d'étoiles presque éteintes,

L ichens gris du ravin profond
A ttirent ses regards qui vont
S e pâmer dans les demi-teintes.

Admirons en passant le virtuose qui, sous le double carcan du sonnet et de l'acrostiche, n'accuse aucune gène et semble se jouer de la contrainte.

Et voici un autre sonnet où le poète a célébré la femme qui est son ange gardien.

A rchange féminin dont le bel œil, sans trêve,
M iroite en s'embrumant comme un soleil navré,
A paise le chagrin de mon cœur enfiévré,
R eine de la douceur, du silence et du rêve.

Inspire-moi l'effort qui fait qu'on se relève,
Enseigne le courage à mon corps éploré,
Sauve-moi de l'ennui qui me rend effaré,
Et fourbis mon espoir rouillé comme un vieux glaive.

Rallume à ta gaîté mon pauvre rire éteint ;
Use en moi le vieil homme, et puis, soir et matin,
Laisse-moi t'adorer comme il convient aux anges !

Laisse-moi t'adorer loin du monde moqueur,
Au bercement plaintif de tes regards étranges,
Zéphyrs bleus charriant les parfums de ton cœur.

Il existe encore d'autres acrostiches : *L'Ange pâle*, *les Etoiles bleues*, *A l'Inaccessible*, *l'Etoile du fou*, poème souvent cité comme symbolisant une manière-type du poète. Dans ces sonnets et dans d'autres poèmes composés évidemment pour elle, *Les yeux bleus*, *Le Cœur guéri*, *Souvenir de la Creuse*, Rollinat a célébré l'influence de sa femme qui a purifié son art et ses instincts, ses yeux qui exhalent des baisers bleus, cette sorte de lys humain que la tristesse arrose, cet ange qui devait éloigner de lui l'éclair rouge du suicide.

C'est qu'à un certain moment, soit fatigue cérébrale, soit à force d'être en compagnie de la peur, des frissons et de la mort, Rollinat était tourmenté de la pensée de se tuer. *Le Rasoir* n'est pas un sonnet intellectuel, mais l'expression saisissante de ses terreurs. Alors, il suppliait sa femme de ne pas l'abandonner, de toujours veiller sur lui pour qu'il conservât l'existence.

Reviens donc, bonne étoile, à mon triste horizon !

Ces terreurs finirent par s'atténuer, si elles ne disparurent pas complètement ; et le Rollinat de Fresselines

(vers 1884) pouvait dire à ses amis : « Moi ! me tuer ! Je suis bien trop poltron pour cela ! »

Entre sa femme et lui, les divergences de caractère cependant, demeuraient. A Paris, il s'ajoutait même un nouveau grief. Rollinat, être bon, qui croyait à l'amitié, après avoir parcouru les brasseries où il allait se produire, où on le fêtait, revenait avec une bande de jeunes gens dont la plupart sans doute étaient sincères, mais dont quelques-uns étaient en quête d'un repas et ne voyaient dans la louange que le prix dont ils l'avaient payé d'avance. La table de Rollinat leur était offerte. On devine ce qui arriva : propos plus que libres, théories échevelées, fumée des pipes, pieds sur les fauteuils et les canapés, dépoitraillements étalés, une pareille tenue fit bondir la jeune femme habituée aux salons corrects. Elle avait souhaité d'épouser un artiste, mais elle n'avait jamais envisagé ainsi la vie artistique. Il est évident qu'elle en souffrit. Des reproches furent adressés. Rollinat ne voulut pas se séparer de ceux qu'il appelait ses amis ; ceux-ci d'un autre côté sentaient que la jeune femme voulait les évincer, et intéressés dans la discussion, l'envenimaient et excitaient Rollinat contre sa femme. Un jour, elle s'enfuit et retourna à Lyon, chez ses parents.

Il faut dire à la décharge de Rollinat que tous ceux qu'il fréquentait n'étaient pas des ratés, loin de là. Il suffit d'ouvrir *les Névroses* et de lire les dédicaces des poèmes pour constater quels noms portaient les amis de cette époque : Edmond Haraucourt, Léon Bloy, Edgard Branly, Félicien Rops, Léon Cladel, Octave Uzanne, etc... Il fréquentait alors aux Hydropathes « sorte de Forum ouvert à tous », où les poètes disaient eux-mêmes leurs vers. La critique avait fini par s'en

occuper, devinant que la plupart des jeunes gens qui s'y donnaient rendez-vous iraient un jour à la célébrité. « Les jeunes gens qui se sont réunis pour fonder ce cercle, écrit Sarcey, sont pour la plupart, des poètes en herbe, ou des élèves de l'école des Beaux-Arts ou des musiciens. Il n'y a guère que cinq ou six semaines que le club est fondé et il compte déjà plus de deux cents membres. Il est confortablement installé rue Cujas. Villain (de la Comédie-Française) y a fait des imitations fort drôles dont tout le monde s'est pâmé. Coquelin Cadet y a dit quelques-unes de ces spirituelles saynètes qu'il débite à ravir et qui ont tant de succès dans les salons et les concerts .. Ces jeunes gens, au besoin, se pourraient suffire à eux-mêmes ; beaucoup sont poètes, je veux dire qu'ils font des vers. Il est tout naturel qu'on leur demande d'en lire. N'y aurait il pas quelque avantage à se joindre à toute cette élite de jeunes artistes dont quelques-uns s'empareront un jour de la célébrité ? »

Jules Claretie signala, lui aussi, les Hydropathes. « C'est une façon de club, une association littéraire de la rive gauche qui semble croître chaque jour en nombre et en importance et qui a déjà son journal, son moniteur officiel, *l'Hydropathe*, comme elle a son président M. Emile Goudeau... Coppée, Monselet, André Gill, Paul Arène entrent parfois au cercle hydropathesque et y récitent des sonnets ou des fragments de poèmes ou de fantaisies, prose ou vers. Coquelin Cadet est le porte-voix de la plupart de ces nouveaux venus, il leur prête son flegme britannique, récite leurs bouffonneries ou fait vivre leurs chimères. »

Ami de Coquelin Cadet, Rollinat n'avait besoin que de lui-même pour faire applaudir ses poèmes. « Il venait, de sa grande voix de lamentations, chanter les

Platanes de Dupont dont il avait écrit la musique. Secouant sa chevelure sur son front, dardant de terribles regards et tordant sa bouche en un rictus satanique, il débitait le terrible *Soliloque de Troppmann* ou quelqu'une de ses autres pieces : *Mademoiselle Squelette, la Dame en Cire.* Auteur, acteur, compositeur, chanteur et pianiste, Maurice Rollinat obtenait un succès incroyable en torturant les nerfs de ses auditeurs. Si je devais seulement citer les pièces ou les musiques qui firent trépigner les hydropathes dans un délire d'applaudissements, je serais obligé de prendre la liste de ses poèmes, *les Brandes* et *les Névroses* et de ses chants publiés chez Hartmann. Qui n'a fait que le lire n'a point connu ce merveilleux artiste. » (Emile Goudeau, *Dix ans de Bohème*).

Maurice Rollinat faillit même être vice-président du Cercle des Hydropathes. Il collaborait — d'une collaboration aussi intermittente que le journal — au *Journal des Hydropathes.* A côté des caricatures de son inséparable Cabriol, il publia ce sonnet adressé à Charles Frémine :

Toi, tu vis dans l'azur, et moi dans les abîmes,
Et tandis que mes vers pleins de brume et de fiel
Ont des parfums de mort, de débauche et de crimes,
Les tiens ont la saveur de lait frais et de miel.

Moi, j'enchasse l'horreur en d'infernales rimes,
Et j'enfonce en mon cœur un morbide scalpel ;
Toi tu chantes l'amour, et le beau, tu l'exprimes ;
Satan ne t'a jamais fait de nocturne appel.

Et pourtant mon esprit vers ton âme se penche
Et mon spleen ténébreux, lorsqu'en toi je m'épanche
Au bras de ta gaite pour un instant s'endort.

C'est que toi, radieux, et moi criblé d'alarmes,
Nous nous chauffons tous deux à l'Art, ce soleil d'or
Qui jette ses rayons aux hideurs comme aux charmes.

On vit aussi Maurice Rollinat dans les salons de Nina de Villard. Certain critique moderne estime que cette fréquentation éveilla ou développa chez le poète le goût du macabre. C'est ne pas connaître Rollinat et faire bon marché de la volonté et de la ténacité qu'il mettait à composer ses œuvres. Certes Rollinat a parlé de ses visites à celle qui devait mourir si tristement, à celle qui disait : « Quand je vivais, j'aimais les robes claires... Aujourd'hui je suis morte, on me laisse seule, je fais peur, je n'ai rien pour m'habiller. » Mais il est absolument faux que Rollinat ait trouvé ses tendances dans ce « salon de détraquage intellectuel. » « C'était une femme étrange », disait-il.

Après les *Hydropathes*, Rollinat fréquenta *le Chat Noir* La femme du directeur, Rodolphe Salis, était d'Eguzon. C'est une des rencontres que Rollinat aimait narrer bien des années après. Comme aux *Hydropathes*, il soulevait des applaudissements sans fin et récoltait le succès dû à son art.

Si nous nous en rapportons à ses confidences, on le rencontra aussi dans quelques milieux un peu suspects. « Dans les salons où je pouvais me le permettre, disait-il, je chantais *les Promesses d'un visage*, de Baudelaire, sur un air que j'ai composé. Je chantais avec tout l'art dont j'étais capable (c'est tout dire). Je voyais se pâmer les femmes. C'est comme si j'avais joué du violon sur leur... » (ici un mot médical).

Telles étaient, en somme, les fréquentations de Rollinat lorsque sa femme s'enfuit à Lyon. Rollinat fut

sincèrement désolé. Il écrivit lettres sur lettres. Une correspondance s'engagea ; et au bout de quatre mois, si le passé ne fut point oublié, du moins Mme Rollinat revint-elle à Paris et la vie commune reprit.

Mais les causes, qui n'avaient point disparu, devaient produire de nouveau leurs effets. Rollinat travaillait à ses poésies. Je ne veux point parler de celles qu'il avait l'intention de publier en Hollande, car je suppose que sa femme ne les connut point, et qu'elles ne furent révélées qu'à quelques intimes, mais des *Névroses*. Si j'en crois ce qui m'a été dit, Mme Rollinat, très instruite, je le répète, y aurait travaillé aussi, mêlant çà et là, quelques vers, proposant un mot plus exact, un synonyme plus approprié. Mais toute une série de poèmes : *Les Luxures* avait fortement choqué la famille. Celle-ci exigea qu'elle ne serait pas publiée et Rollinat aurait promis de la supprimer. Promesse qu'il ne devait point tenir. Il était trop confiant dans sa force, il croyait trop aux acclamations de ses amis pour juger ces poèmes déplacés.

Avant de publier *les Névroses*, il fallait trouver un éditeur. Il aurait préféré la maison Lemerre, mais elle se récusa, alléguant, malgré le mérite de quelques pièces, l'inconvenance de certaines autres. Il se trouva l'éditeur Charpentier qui, lui aussi, fit des difficultés. Témoin cette lettre adressée par Rollinat à Léon Cladel et publiée dans *Portraits d'hier* n° 31. « Mon cher Cladel, je vous adresse l'article de Barbey d'Aurevilly et la citation qu'en a faite le *Gil Blas*. J'ai beaucoup remercié le grand écrivain du service qu'il vient de me rendre en me consacrant une pareille étude: je crois effectivement que l'éditeur Charpentier prendra ces lignes en considération. Vous viendrez à la rescousse et l'affaire sera

enlevée ! » Il y avait eu en effet les articles fameux de Wolff et de Barbey d'Aurevilly, qui avaient porté le nom de Maurice Rollinat aux quatre coins du monde.

Comment l'auteur des *Névroses* fit-il la connaissance de Barbey d'Aurevilly ? Nous touchons à un coin douloureux de la vie de Rollinat, le dénigrement qui — malgré des heures de triomphe — n'a jamais cessé, on peut le dire, de coller à ses semelles. Voici ce qu'en dit Armand Dayot d'abord, et sous une forme un peu différente Hugues Lapaire dans la *Revue du Berry*, numéro spécial consacré à Maurice Rollinat.

« Un jour, on parlait devant Barbey d'Aurevilly de Rollinat qu'il n'avait jamais vu et dont il ne connaissait sans doute pas le nom. « C'est un artiste étrange, disait-on. Non content d'écrire lui-même des vers superbes, il a osé mettre Baudelaire en musique et il a réussi. » « Mettre Baudelaire en musique ! hurla Barbey d'Aurevilly pris d'un furieux accès d'indignation, le misérable ! » Et se dressant brusquement dans une de ses poses prophétiques qui lui étaient familières, il déclara à l'inconscient provocateur de cette violente apostrophe que Rollinat n'était qu'un drôle et qu'on ne prononçât plus désormais son nom devant lui.

« Quelques jours plus tard, à la suite d'une très habile conspiration, Barbey d'Aurevilly entendit Rollinat chanter la *Causerie*, de Baudelaire, au piano. L'effet fut d'un comique prodigieux. L'auteur de l'*Ensorcelée* n'en pouvait croire ses oreilles. Il se crut le jouet d'un rêve. Il s'avança vers le poète-musicien et le pria de chanter encore, après lui avoir serré la main avec une touchante effusion. Puis il l'invita à venir le voir. Rollinat devint l'intime ami, le familier de Barbey d'Aurevilly. Ce dernier se plaisait à répéter qu'il ne connaissait vraiment

Baudelaire que depuis qu'il avait entendu Rollinat, et que l'auteur des *Fleurs du Mal* lui-même aurait goûté cette musique dont il fut le mystérieux inspirateur et qui est comme le prolongement mélodieux de sa pensée. »

Avec quelle touchante reconnaissance et quelle tendre affection Rollinat entretenait ses amis de Fresselines du grand écrivain. Rollinat entrait chez Barbey d'Aurevilly : « Madame Marie ! disait celui-ci à sa bonne, Madame Marie ! une tasse de café pour mon ami ! »

L'autre version a été recueillie dela bouche même de Rollinat. « J'ai toujours rencontré la jalousie sur mon chemin, soupirait Rollinat avec amertume. Les Mendès, les Theuriet, les Coppée, tous ceux qui ont mission de présenter les jeunes au public gardèrent à mon endroit le plus méprisant silence. » Barbey d'Aurevilly le considérait, d'après le portrait qu'on avait fait de lui, comme un être abject et de mœurs inavouables. Il disait : « Jamais Rollinat ne mettra les pieds chez moi ! » Un jour, un de ses amis lui lut un sonnet. La lecture achevée : « C'est superbe ! s'écria Barbey d'Aurevilly. Il faudra m'amener celui qui l'a fait. — Je m'en garderai bien, dit l'autre. — Serait-ce Rollinat ? — Justement ! — Vous me le présenterez demain. »

« J'arrivai, dit Rollinat. Dès l'entrée le maître planta dans les miens ses regards perçants comme des vrilles, puis me tendit la main et me pria de m'asseoir. Il s'approcha tout près de moi, me fixa de nouveau, clignota ses yeux de myope ; me serra la main une seconde fois et m'assura qu'on l'avait trompé sur mon compte. « Je vois, ajouta-t-il, que nous nous comprendrons. » C'est alors qu'il fit paraître dans le *Constitutionnel* cet admirable article que je conserve comme un de mes plus

chers souvenirs. De même Rollinat conservait précieusement un exemplaire des *Diaboliques* qui portait cette délicace de la main de Barbey d'Aurevilly : « Ces Diaboliques, au diabolique Rollinat. »

C'est pour le grand écrivain que l'auteur des *Névroses* a composé ce quatrain caractéristique :

Barbey d'Aurevilly ! C'est la plume effoyable,
La plume qui fait peur au papier frémissant,
Car elle écrit des mots que lui dicte le diable
Avec du vitriol, des larmes et du sang!

Voici quelques extraits de l'article fameux du *Constitutionnel.*

« *Un poète à l'horizon.*

« Ce n'est pas d'un livre que je veux parler aujourd'hui, c'est d'un homme, l'auteur d'un livre, il est vrai, et même d'un livre de poésies lequel n'est pas publié encore, mais qui va l'être et que je jugerai quand il aura paru. Cependant je connais ce livre. Il a passé devant moi sous deux formes qu'il ne gardera pas... malheureusement, car les deux formes ont leur genre de beauté original et très puissant et donneraient à ce livre une poussée formidable pour atteindre au succès qu'il a le droit d'ambitionner. L'auteur de ces poésies a inventé pour elles une musique qui fait ouvrir des ailes de feu à ses vers et qui enlève fougueusement, comme un hippogriffe, ses auditeurs fanatisés. Il est musicien comme il est poète, et ce n'est pas tout, il est acteur comme il est musicien. Il joue ses vers, il les dit et il les articule aussi bien qu'il les chante.

« Et même est-ce *bien* qu'il faut dire ; ne serait-ce

pas plutôt étrangement ? Mais l'étrange n'a-t-il pas aussi sa beauté ? Quel dommage qu'il ne puisse pas se mettre tout entier sous la couverture de son livre ! Il serait acheté à des millions d'exemplaires ! »

Le grand romancier, tout en plaçant Rollinat entre Poe et Beaudelaire le différencie d'eux, analyse la source de son génie, le montre rapsode errant des salons et des cabarets littéraires :

« Pour être poétiquement diabolique, Rollinat, cet homme de nervosité naturelle, n'a besoin ni de piments, ni de moxas, ni de cantharides. Il n'a ni habileté, ni subtilité, ni retorsion, ni préméditation d'art scélérate...

« D'impression, c'est un naïf, et de longueur de souffle, un infatigable. Quand il dit des vers ou qu'il les chante avec cette voix stridente qui semble ne plus sortir d'entrailles humaines, il a ce que Voltaire exigeait qu'on eût quand on jouait la tragédie.

« Il a positivement le diable au corps. Il en a même deux, le diable de la musique et le diable de la mimique, et tous deux tout-puissants ! Mais le jeune sorcier qui a ces deux diables-là à son service et qui les fait obéir comme l'autre sorcier faisait obéir son balai n'a rien de sorcier dans son apparence. C'est un jeune homme de gracile élégance, de pâleur plus distinguée que sépulcrale, aux traits fins, beaux et purs, mais tout cela flambe et se transfigure quand il est saisi par ces trois mains de la poésie, de la musique et de la mimique... et l'on ne le reconnaît plus ! »

Presque en même temps que l'article du *Constitutionnel* paraissait une étude curieuse de Léon Bloy dans le *Foyer*, un article de Charles Buet dans le *Gaulois* et l'article retentissant d'Albert Wolff qui mérite aussi quelque analyse.

C'est par l'intermédiaire de Coquelin cadet que Rollinat fit la connaissance de Sarah Bernhardt. La grande tragédienne l'entendit, fut charmée et résolut de le lancer. « Venez dîner chez moi, lui dit-elle un jour, vous verrez Albert Wolff. Si vous lui plaisez, vous avez le *Figaro* pour vous, et c'est la grande célébrité. » Rollinat ne prisait guère le talent du chroniqueur, ce cousin éloigné d'Henri Heine, qui fut l'un des représentants les plus sémillants de l'esprit parisien et qui se fit pardonner la hideur de son visage par l'esprit de ses réparties. Il remarquait, non sans à-propos : « Je me demande depuis bien des années pourquoi la Providence m'a fait naître en Allemagne, quand elle me destinait à écrire en français ou à peu près. » Il brillait alors au *Figaro*, lu de tout Paris, et d'un article pouvait sacrer un poète, un grand homme. Rollinat n'avait guère le choix ; et, d'ailleurs, Barbey d'Aurevilly l'avait prévenu sur la portée du *Constitutionnel* : « Je prêche dans une cave. »

Sarah Bernhardt présenta donc Rollinat à Wolff. Rollinat se montra prodigieux, sublime, beau comme l'inspiration. Il plut, et le lendemain tout Paris lisait l'article du journaliste.

« Avenue de Villiers, au coin de la rue Fortuny. Tout Paris connaît l'hôtel de Sarah Bernhardt. L'atelier dont elle a fait son salon est des coins les plus curieux de la grande ville ., On cause ; « Vous ne connaissez pas Rollinat, me demande Sarah ? » — « Non, je ne connais pas Rollinat. « Un large rire épanoui, puis, de sa voix joviale, le jeune Coquelin s'écrie : « Il ne connaît pas Rollinat ! » — « Non je ne connais pas Rollinat, mais je ne serai pas fâché de savoir ce que c'est que votre Rollinat ! » Sarah bondit sur des coussins : « Ce qu'il

est, s'écria la superbe emballée : Rollinat est un poète de grand talent, Rollinat est un tragédien de premier ordre, Rollinat est un musicien inspiré, Rollinat, c'est l'artiste le plus doué que j'aie rencontré. Il est à l'heure présente une des curiosités de Paris et je veux vous faire connaître Rollinat. — Soit! Faites-moi connaître Rollinat ». Voilà le prologue.

« Deux jours après, même décor ; mais cette fois un auditoire nombreux, au lieu de trois ou quatre intimes, et je le regrettais. Quand on veut pénétrer dans une cervelle d'artiste et l'analyser, il vaut mieux s'installer seul devant son sujet et l'étudier avec ses impressions propres. L'aimable compagnie réunie chez Sarah me semblait déjà surchauffée par l'enthousiasme et cela me troublait (1). Un homme, jeune encore était au piano; sur le clavier courait ses mains fiévreuses, une abondante chevelure noire encadrait un visage inspiré d'une belle expression et rappelait les traits de l'acteur Taillade au temps de sa jeunesse. C'était Rollinat qui chantait en s'accompagnant un dialogue de Baudelaire, mis en musique par lui. La voix est vibrante et chaude sans être belle, une de ces voix d'artistes qui ne savent pas chanter selon le Conservatoire, mais qui viennent de l'âme et vont au cœur. Sur le visage du chanteur on lisait le poème autant que dans les paroles. Tantôt le

1. Il y avait entre autres : Catulle Mendès, Mlle Louise Abbéma, le peintre Alfred Stévens, Mlle Arnaud, l'auteur de *Jane Grey*, Hector Crémieux, l'auteur d'*Orphée aux Enfers*, M. et Mme Jean Richepin, Chéramy, Coquelin Cadet. Rollinat avait récité *Les Frissons*, *Le Soliloque de Troppmann* ; « il l'avait dit avec une verve enragée et c'était un contraste délicieux que cette poésie funèbre et grandiose régnant en souveraine fantomatique dans ce rare salon. » Pour d'autres détails sur cette soirée mémorable, voir *Médaillons et Camées* de Charles Buet.

regard inspiré se voilait sous des tendresses infinies, tantôt les yeux flamboyants prenaient une expression sauvage d'une singulière puissance dramatique. Certainement cet être étrange était un artiste de la tête aux pieds, un de ces artistes prime-sautiers sur qui l'inspiration étend sa baguette magique et lui dit : « *Tu Marcellus eris*, tu seras quelqu'un. »...

« Quand Rollinat eut fini de chanter, il me fut présenté par Sarah; le poète semblait me regarder avec une certaine inquiétude; il sentait que je tenais au bout de ma plume une partie de son avenir, non en vertu de mon autorité personnelle, mais à cause de ce journal si répandu qu'il peut, en un tour de main, tirer un artiste des ténèbres et le rendre à la lumière ; sa main fiévreuse tremblait dans la mienne ; mais le plus ému des deux ne fut certes pas le poète, mais le journaliste qui devinait qu'il y avait là une grande injustice à réparer et un bel avenir à encourager... Il se peut que Rollinat éprouve quelque satisfaction en lisant cet article mais pas plus que je n'en éprouve, moi, en l'écrivant. Ce sont des jours de fête pour le journaliste, quand il peut cueillir dans son obscurité un talent inconnu et le mettre à son plan. »

L'article continuait ainsi de longues colonnes. Albert Wolff rappelait le temps où Rollinat faisait partie du cercle des *Hydropathes*. Quelques amis avaient deviné et applaudi la mystérieuse puissance de ce poète; mais à d'autres il produisait l'effet « d'un lion à crinière flottante faisant irruption dans un groupe d'épagneuls savants tout fiers de faire le beau selon les immortels principes de la routine. »

Wolff concluait en donnant son appréciation en des termes qui sont parmi les plus justes qu'on ait écrits :

« C'est à coup sûr l'une des plus riches imaginations que j'aie rencontrées... Ce Rollinat est le plus complet fascinateur que j'aie rencontré dans ma vie ; il est là, campé devant vous avec sa tête fatale autour de laquelle flotte l'abondante chevelure ; il est comédien autant que poète, son visage reflète tour à tour toutes les sensations que l'écrivain exprime. Ce n'est pas un grand artiste dramatique possédant son art, c'est un inspiré, un halluciné. Quand le vers prend un tour ému ou attendri, le visage du comédien s'illumine d'un rayon de tendresse, comme dans les passages farouches ou énergiques où le vers semble ciselé dans l'acier, Rollinat appuie sa pensée d'un geste tragique qui atteint souvent le sublime dans l'irrégularité. Mais partout où passe ce poète et cet acteur, il laisse des traces profondes, le tragédien grave son image dans notre souvenir en même temps que le poète nous transporte dans un tourbillon de pensées condensées dans une langue heurtée comme l'homme qui la fait entendre, mais pleine d'inspiration et de magnifiques beautés. »

Ainsi Rollinat se trouvait justement loué comme pianiste et comme artiste dramatique, et Wolff, tout en donnant une appréciation assez vague sur le poète, faisait des réserves sur ce dernier point. Rollinat avait tant de talent tragique, il déclamait si bien le vers qu'il fallait se défier. Et nous sommes obligés d'avouer, aujourd'hui encore, que personne n'a su interpréter Rollinat comme Rollinat.

Le lendemain de l'article de Wolff, Rollinat était célèbre. Paris n'avait plus qu'un poète. On demandait *les Névroses*, qui, je ne sais pour qu'elle cause, mirent au moins six mois à paraître; « Jamais livre ne fut si impérieusement réclamé, » disait Marpon. Rollinat le

constatait dans une lettre à sa mère : « Mon livre des *Névroses* est enfin chez l'imprimeur ; je vais très prochainement recevoir des épreuves et la publication pourra se faire à la fin de janvier (1883). Jamais peut-être depuis vingt-cinq ans, aucun livre n'a été plus impatiemment attendu ; libraires et lecteurs dilettante écrivent tous les jours à Charpentier pour presser l'édition ; j'espère donc que je gagnerai de l'argent avec de la poésie, chose qui paraît invraisemblable et qui pourtant sera justifiée au dire de mon éditeur lui-même. »

Enfin le livre parut en librairie au milieu d'un enthousiasme indescriptible. Peu ne s'en fallut que l'auteur ne fut porté en triomphe. Le poète surgissait brusquement à la renommée. Ceux qui, la veille, le traitaient dédaigneusement de bohême errant, furent les premiers à crier son talent. On lui faisait fête. Les salons s'ouvraient. Il y triomphait chaque soir. Tous voulaient le posséder. On se le disputait. « On se l'arrachait pour lui entendre dire et chanter ses poèmes d'un macabre plein de frissons et d'une merveilleuse suavité. « (Francisque Sarcey). Il fut pendant des mois le clou des soirées qui se donnaient. Depuis Lamartine et Victor Hugo rien de semblable ne s'était vu. Barbey d'Aurevilly disait : « Rollinat jette à l'ombre les poètes actuels. » Et c'était vrai. Rollinat entrait vivant dans l'immortalité.

Mais cette vie était épuisante. Rollinat se dépensait dans ces soirées. Il souffrait toutes les tortures du grand vieillard lorsqu'il chantait le *Convoi funèbre*. Il n'était pas distinct de ce qu'il chantait ou qu'il déclamait. La sincérité le prenait et l'enlevait sur ses ailes. Une aquarelle de Gaston Béthune nous le montre chantant

au piano. Toute la face est labourée par l'inspiration, la bouche est largement ouverte, des mèches rebelles tombent sur le front et les yeux douloureux ont une expression de tristesse surhumaine. La vérité est qu'à force d'exprimer la douleur,il l'aimait et elle le minait. Il était fatigué. Peut-être ne le sentait-il pas en courant de triomphe en triomphe ; mais la popularité, « cette grande menteuse », allait lui donner son croc en jambe.

La célébrité de Maurice Rollinat était à peine édifiée que déjà quelques détracteurs s'empressaient à la démolir. « Tel enthousiaste de la veille est souvent un détracteur le lendemain », écrira-t-il à une époque où il est revenu de ses illusions, s'il en eût jamais beaucoup sur la camaraderie artistique. Ce fut une guerre, en apparence timide, à demi cachée, en réalité acharnée contre cet homme qui déclamait son œuvre si sauvagement. A le voir dans toutes les réceptions qui comptaient le Tout-Paris, à le voir applaudi chaque soir et triomphant, ses adversaires, ses ennemis n'eurent qu'un mot à la bouche : « C'est un cabotin ! » Jamais qualificatif ne fut plus mal appliqué qu'à ce poète d'une simplicité et d'une sincérité si entières. Mais il importait peu. Rollinat sentit bien que sa réputation n'était que factice. Un jour qu'il venait de chanter, avec sa violence et sa frénésie accoutumées, quelques-uns de ses poèmes, un monsieur décoré de la légion d'honneur s'avança vers lui et, le sourire aux lèvres, lui demanda : « Etes-vous content de votre exhibition ? » Si Rollinat nourrissait encore quelques doutes, il dut être édifié.

Dans l'âpreté de leurs critiques, les détracteurs de Rollinat dépassèrent toute mesure. Barbey d'Aurevilly dut défendre le poète qu'il avait annoncé en termes si admirables. Et ce parfait homme de lettres le fit avec

une générosité et une ardeur dignes d'éloges. Il écrivit : « Que cela plaise ou non à votre personne, à vos idées, à vos sentiments, à vos sensations, à votre éducation, à vos préjugés, l'homme que voici, l'inconnu d'hier qui s'appelle Rollinat et qui a écrit *Les Névroses*, est-il puissant oui ou non, et quelle est la mesure de sa puissance? La mesure de sa puissance ? Je vais vous la dire. C'est l'état de détestation et de fureur où il vous met, vous qui le niez ! » On ne pouvait s'indigner plus justement à propos d'une cause meilleure. Si Rollinat n'avait pas eu de talent, la critique ne se serait pas acharnée sur lui avec tant d'ardeur. Elle eut modéré ses coups, persuadée que le temps et la postérité eussent achevé de le rejeter dans un légitime oubli. Mais tel n'était pas le cas. Il fallait mettre la violence à la hauteur de ce triple talent. Il n'est pas faux le proverbe : on ne jette de pierres qu'aux arbres chargés de fruits. « On n'a pas toujours été juste pour lui, constate Gustave Geffroy, et de cela, au fond de sa solitude, il avait quelque tristesse. Qu'il soit permis de dire que Rollinat ne doit pas être traité avec tant de désinvolture. » « En réalité, dit encore un bon juge, Adolphe Brisson, il était jalousé, détesté, sourdement combattu par des émules envieux de son talent. »

Les causes de cette injustice peuvent être démêlées sans trop de peine. Il est certain d'abord qu'à la parution des *Névroses* on ne pouvait voir, dans le livre, l'expression complète du génie de Rollinat. Rollinat, je l'ai dit, se manifestait supérieurement sous trois formes, comme acteur, comme musicien, comme poète. Wolff, qui eut à apprécier ce triple talent et qui l'avait fait en toute justice, n'avait guère mis en relief que le diseur et le musicien. Et il les proclamait incom-

parables. Barbey d'Aurevilly également. Or, en lisant *les Névroses*, il fallait s'attendre à ce que, des trois charmes, deux disparussent. Peut-être les poèmes qui eussent paru merveilleusement troublants, déclamés par l'auteur, furent-ils, de très bonne foi, déclarés, à la lecture, inférieurs à leur réputation.

En second lieu, Rollinat dut subir la loi que subissent tous les écrivains ou plus généralement tous les hommes dont le talent a plusieurs faces. C'est une loi à peu près sans exception que, chez un homme, un talent fait tort à un autre. Chez Lucien Descaves, par exemple, on est tenté d'oublier l'auteur d'*Oiseaux de passage* pour ne songer qu'au journaliste ardent et généreux. La réputation de critique de Jules Lemaître nuit certainement à l'auteur dramatique et au poète. Il est certain encore que, naguère, nous ne connaissions en Lamartine que le poète et que, avant le livre de M. Barthou, nous ignorions l'orateur à l'éloquence large, souple, ondoyante, harmonieuse. Et puis peut-être faut-il en accuser le progrès, qui nous a procuré cette loi de la division du travail; nous aimons les spécialités. « Chacun, a dit un économiste, trouve son avantage à se cantonner dans un coin du savoir humain et à le fouiller obstinément. » Nous nous désintéressons des idées générales et le temps est passé des Pic de la Mirandole qui pouvaient, en leur cerveau, étreindre l'ensemble des connaissances. L'esprit du siècle est analytique et manque d'envergure pour embrasser les vastes synthèses. Et c'est pourquoi le public n'admet pas qu'un peintre qu'il a admiré comme paysagiste se révèle comme portraitiste. Ou s'il peint des bruyères, on ne lui pardonnera pas un clair de lune. Rollinat devait s'attendre à ce que sa triple gloire fut mise en pièces.

On put lire des articles dans ce genre : « ... Donc, grand succès de librairie. Les femmes achetèrent sournoisement « cette horreur » (il s'agit des *Névroses*), s'attendant, sur la foi des articles, à des titillations d'une sensualité violente compliquées de frisonnements d'épouvante pour pimenter la grande banalité de leurs petits couchers. Aussi s'étonnèrent-elles de n'y trouver que des fadaises... ou des découvertes documentaires de cet inattendu : une fromagère qui ne pue pas le fromage quand elle fait l'amour... »

« Les musiciens ont dit de lui : « Parlez-moi de Rollinat comme poète, mais sa musique ! Il ne sait même pas l'orthographe ! »

« De leur côté les poètes rugissaient : « Rollinat, un poète ! jamais de la vie ! Un musicien curieux, je le veux bien, mais ses vers ! Ça n'existe pas. Il n'a jamais su écrire. »

« Il faut ajouter toutefois que musiciens et poètes s'accordaient parfois sur un point. « Rollinat, avouaient-ils, est un diseur incomparable. » Mais immédiatement, le plus mince cabotin qui, d'aventure, assistait à la... conversation haussait méprisamment les épaules : « Un diseur, Rollinat ? Il gueule ! voilà tout ! »

C'est ainsi que l'on traitait celui qui fit frisonner tout Paris, qui, par ses chants, sa musique et sa mimique, émut jusqu'aux larmes des méiophobes notoires, Leconte de Liste entre autres. A une soirée chez Leconte de Lisle se trouvait Rollinat. Quelques invités avaient tapoté sur le piano qui, disait l'auteur des *Poèmes Barbares*, servait à amuser sa femme, mais ne l'intéressait nullement. Rollinat s'assit sur le tabouret ; de ses doigts spatulés, des doigts de musicien, disait-il, il plaqua des accords qui ébranlèrent

l'instrument et il chanta. Quand ce fut fini, Leconte de Lisle pleurait.

Voici maintenant l'appréciation d'un critique qui en avait vu bien d'autres, et que l'émotion ne gagnait pas souvent : « Il a dit chez moi deux ou trois de ses pièces en s'accompagnant au piano ; nous avons tous, en l'entendant, *senti passer le vent de la mort.* C'était un frisson horrible et délicieux. Nous nous sommes cru transportés en plein conte d'Hoffmann. » Francisque Sarcey).

« Quand on avait entendu, dit Octave Uzanne, sa musique incorrecte et indisciplinée, qui embarquait la pensée vers l'ailleurs, on devenait incapable d'écouter les plus illustres romances aux sentimentalités niaises et poncives. »

Encore une appréciation, celle des Goncourt : « Cette musique est d'une compréhension tout à fait supérieure. Je ne sais quelle est sa valeur près des musiciens, mais ce que je sais, c'est que c'est de la musique de poète et de la musique parlant aux hommes de lettres. Il est impossible de mieux faire valoir, de mieux monter en épingle la valeur des mots, et quand on entend cela, c'est comme un coup de fouet donné à tout ce qu'il y a de littéraire en vous. »

Voilà comment Rollinat était diseur et musicien.

Une autre cause encore du revirement qui se produisit à la suite de la publication des *Névroses* est que l'on ne crut pas à la sincérité du poète. Il fit l'effet — qu'on me passe le mot — d'un farceur qui veut épater le bourgeois. La faute en est un peu à Baudelaire à qui il fut comparé, à Baudelaire avec ses plaisanteries à froid et son air de se moquer du monde. L'auteur des *Fleurs du mal* ne fut pas un naïf, loin de là, et il ne faut pas

se laisser prendre à son satanisme voulu, feint, froidement composé. « Les *Litanies de Satan*, écrit Th. Gautier, sont une de ces froides ironies familières à l'auteur où l'on aurait tort de voir une impiété. »

Lorsque parurent *les Névroses*, le public se figura que Rollinat continuait Baudelaire ; et, l'enthousiasme un peu calmé, on ne prit pas l'auteur au sérieux. Il faut avouer que la composition même du livre semblait donner raison à la critique. « Et dire, écrivait Charles Monselet, que c'est le même homme qui a composé le *Magasin des Suicides* et la mignonne chanson du *Petit Lièvre* ! » Pour Monselet, Rollinat n'est qu'un poète agreste et il lui refuse la sincérité dans tout ce qui n'est pas description de la campagne. « Un souffle de mystification, dit-il on ne peut plus faussement, circule à travers son œuvre. Dès lors la confiance est détruite. » Détruisons à notre tour cette critique de Monselet. Rollinat est le plus sincère des poètes, qu'il décrive des corneilles sur des tas de fagots ou une hallucination. On a vu en lui un cabotin, c'est-à-dire précisément ce qu'il n'était pas, ce qu'il ne fut jamais, ce qu'il repoussait avec horreur. Acteur, il eût éclipsé tous les autres, il eût gagné des sommes folles. Il refusa, nous le verrons bientôt, de sacrifier quoi que ce fût de sa dignité, pour se consacrer entièrement à l'Art qu'il avait rêvé. « Dans une société où tout le monde est en scène, écrit Gustave Geffroy, ce fut lui le doux naïf, qui fut accusé de cabotinage. On ne vit pas qu'il ne jouait aucun rôle, qu'il se donnait tel qu'il était, qu'il passait à travers les milieux les plus différents comme à travers les brandes et les chemins creux de son pays. On lui demandait de dire des vers, il les disait. On le suppliait de se mettre au piano et de chanter ; il s'installait et chantait. Il ap-

portait avec lui sa passion native, sa nervosité exaltée il faisait entendre la voix des choses. »

Dans l'admirable préface de *la Peur*, préface que je voudrais citer en entier, Haraucourt défend son ami mort, Rollinat, contre cette accusation stupide de cabotinage : « Viel ami, à te voir, à t'entendre, on a admiré la souplesse d'un talent habile à parodier les cauchemars, alors que l'habileté fut précisément ce qui te manquait le plus ; on t'a pris pour un comédien prodigieux, alors que tu fus un poète naïf qui renouvelait en lui, rien qu'à réciter son poème, les tortures de l'enfantement. On battait des mains dans ces instants où la magique évocation du verbe ressuscitait sous ton crâne avec toute leur atrocité première les spasmes de l'idée qui naît, qui sort et qui crie en venant au monde comme un enfant de douleur et que véritablement elle est.

« En somme, parce que Rollinat était poète à toutes les minutes, et intensément poète, on jugea qu'il cessait de l'être pour devenir le colporteur de sa chanson. Peut-être que devant sa tombe et la façon dont il y descendit on comprendra mieux combien ce fantastique rêveur fut sincère et le fut toujours, puisqu'il mourut de l'être trop.

« La méprise dont il fut victime est facilement explicable. Avec une candeur d'enfant, avec un besoin inné de sympathie et de confiance, imaginant que la douleur est universelle, et prenant toute curiosité pour une communion fraternelle, il se prêtait à quiconque voulait bien regarder en lui ; on n'avait qu'à se pencher pour voir, et le jeu de sa vie intérieure se déclanchait automatiquement, il ne résistait à personne et se livrait à tous ; mais, parce qu'il se donnait si aisément, on jugea, qu'il se produisait, et la torture, visible

à toute heure, apparut comme l'effet d'un art qui débite des imitations.

« On ne s'est pas contenté de dire qu'il s'imitait lui-même : on l'accusa aussi de copier Baudelaire et Poë. Avec plus de vérité, on pouvait dire simplement qu'il naquit après eux ; avec plus de justice on pouvait dire qu'il leur ressemblait. Frère cadet de ces aînés, il les aima jusqu'à la vénération avec une sorte de gratitude, parce qu'en ces deux esprits identiques au sien il trouvait la consolation d'une ressemblance et parce qu'en leur œuvre parachevée avant la sienne, il pouvait, ainsi qu'en un miroir profond, mirer sa propre angoisse sans se soumettre aux affres de la dire : en sorte qu'on l'accusa d'être eux, précisément parce qu'il était lui.

« Rollinat fut entre nous tous le plus essentiellement poète ; il n'a vécu que pour son rêve, par son rêve, dans son rêve et il en a pâti de toutes les manières, puisque les insuffisances mêmes de sa forme souvent peccable furent une conséquence de cet illusionnisme qu'entretenait en lui la permanente acuité des visions. En ce promeneur d'enfer réchappé du Dante ou des Ténèbres, tout décelait l'angoisse d'une hantise, son masque pâle aux traits purs et nets encadré dans l'auréole d'une crinière noire qui s'agitait comme si des bouffées de frissons l'eussent traversée sans repos, ses prunelles électriques, sa bouche crispée qui lui faisait peur à lui-même... Assis devant le piano banal qui, sous ses doigts, devenait une lyre de l'autre monde, il se tournait de trois quarts et chantait en vous regardant : l'atroce peur dont il était rempli sortait de lui en effluves magnétiques, entrait en vous, et les plus sceptiques comme les plus gouailleurs, lorsque leur œil avait rencontré l'œil de cet homme-là, ne savaient plus rire

de tout un soir, mais remportaient chez eux les épouvantes d'un mystérieux au-delà.

« Aucune tragédienne, aucun orateur. nul autre aède et nulle sybille n'ont su plus violemment empoigner l'auditeur par ses fibres profondes, le pincer jusqu'à la douleur aiguë, le tordre jusqu'à l'écrasement.

« Cette contagion psychique s'exercait d'autant mieux qu'elle était moins voulue ; bien loin qu'il jouât d'une force, il en était le jouet comme les autres. Elle ne subjuguait les autres avec tant de puissance que parce qu'elle le possédait lui-même, et tout entier ; un démon habitait en lui dont il était la proie perpétuelle et il le promenait par la ville, par les champs, toujours, image d'un Prométhée errant qui déambule avec son aigle intérieur et qui fait dresser les cheveux sur la tête des hommes quand par hasard il lève son manteau et laisse entrevoir le drame de sa plaie. »

Que peut-il rester, après cette page admirable et vraie, de la légende d'un Rollinat farceur et cabotin ?

Enfin, ce serait mal connaître l'âme humaine que de ne pas croire à l'envie. Elle fit son ravage au moment où Rollinat était encore inconnu de cette province plus lente à s'émouvoir, mais qui ne revient guère sur ses jugements. Je ne veux pas étudier la psychologie de Paris, mais il faut bien constater que ses revirements sont aussi prompts que ses engouements. L'envie accomplit donc son œuvre dans ce milieu instable, et d'autant plus vite que Rollinat était arrivé plus promptement à la célébrité. Vous souvient-il de ce roman de Balzac : *Illusions perdues* ? Il s'agit de lancer une actrice, Coralie, qui vient de jouer pour la première fois *l'Alcade*. Parmi le groupe des journalistes qui circulent dans les coulisses se trouve le beau Lucien de Rubem-

pré, l'auteur inédit des *Marguerites* et de *l'Archer de Charles IX*. Il est prié d'écrire le compte rendu de la pièce et d'encenser Coralie ; il s'en acquitte avec un tel brio, un tel talent, un tel bonheur, que l'enthousiasme est sans pareil. Mais la première minute de réflexion montra en Lucien un rival d'autant plus à redouter qu'il avait plus de talent, et tous s'emploient à le faire tomber. Ainsi en fut-il pour Rollinat. On lui aurait pardonné de monter un à un les degrés de la célébrité ; on aurait consenti à le déclarer grand poète, peu à peu, après quatre ou cinq chefs-d'œuvre ; ou même, n'eût-il produit que les *Névroses*, on eût consenti à le mettre en évidence sur la fin de sa vie ; mais qu'un homme de trente-six ans entrât de plein pied dans la gloire, voilà qui était intolérable ! Rollinat, jalousé âprement, le vit avec une atroce clarté. On imprimait, on colportait un tas de stupidités. Chaque journaliste à court de copie en inventait une ou répétait celle du cher confrère. Rollinat n'était qu'un original de mauvais goût qui se promenait, la nuit, enveloppé dans un linceul. « Il racontait, avec une stupéfaction drôlatique coupée de ricanements de mépris, que tel éminent lundiste l'accusait d'arborer un hibou sur l'épaule pour aller dans le monde et d'exiger, tandis qu'il disait ses vers, des projections de lumière sanglante sur les ténèbres de sa chevelure. » (Judith Cladel, *Portraits d'hier*, *Maurice Rollinat.*)

Deux ou trois partis s'offraient à lui. Conscient de l'œuvre qu'il avait créée, conscient que *Dans les Brandes* et *les Névroses* étaient des livres suffisants pour défendre sa mémoire devant la postérité, il aurait pu fermer l'oreille à toutes les sifflantes calomnies, consentir à triompher seulement devant ses sincères admi-

rateurs. Il pouvait se contenter de son œuvre comme Beaudelaire se contenta d'écrire *Les Fleurs du Mal*. Ou bien, il aurait pu se défendre par la plume de ses amis, au besoin se faire journaliste. Mais quelle besogne accablante que celle-là ! Et combien inutile ! Rien de plus déprimant que d'essayer à lutter contre une calomnie sans cesse renaissante. Qui peut d'ailleurs désarmer la mauvaise foi ? Rollinat ne put se résoudre à prendre un tel parti. Il n'avait pas un tempérament de combatif. Il ne voulut pas dépenser son temps à ces luttes obscures et vaines dont il ne reste rien dans l'avenir. Dans *Ruminations* il écrit cette pensée hautaine qui est sa justification : « Vivant, l'artiste se défend par le travail, la solitude et le silence. Mort, il est défendu par son œuvre. » — « Le génie se passe des suffrages et porte sa récompense en lui-même, d'autant plus conscient de la magnifique fatalité de ses dons, d'autant plus fier du libre acharnement de ses efforts qu'il est davantage méconnu de la foule et contesté par les médiocres. » Il disait encore à ses amis : « Je suis bien tranquille sur mon œuvre ; si j'ai fait quelque chose de bien, la Postérité le saura. » Aux écrivains attaqués, il conseillait le calme et le silence. « Ne vous formalisez pas des injures littéraires, écrit-il à A. Ponroy, tout vrai naturiste est exposé à en recevoir. » A son ami A. Sainson qui se disposait à entamer une polémique au sujet d'une critique injuste, il répond : « Mon cher Sainson, voici pour moi la vraie devise du poète : faire de son mieux, se taire sur les œuvres d'autrui et laisser dire sur les siennes.

« J'ai connu aussi moi le genre d'injustice que vous me signalez et je n'en ai jamais ressenti qu'une impression froide aussitôt effacée par l'égoïsme de mon travail.

Je crois cette manière de voir pleine de sagesse et de dignité.

« Si vous voulez publier des poésies dans telle ou telle gazette littéraire, faites-le toujours indifféremment sans y attacher d'importance en dédaignant d'avance les jugements plus ou moins baroques de vos arbitres grands ou minuscules. Je vous engage donc à ne pas donner la moindre suite à cette affaire. Certainement votre lettre est d'une critique juste et bien tournée, mais puisque vous me demandez sincèrement mon avis, je ne vous cache pas que je trouverais le silence infiniment plus fier. » (Lettre du 10 juin 1888.)

A tous ces ennuis s'ajoutaient des chagrins domestiques. Mme Maurice Rollinat, nous l'avons vu, était une première fois repartie à Lyon dans sa famille. Rollinat, d'abord dépité, avait composé ce rondel à l'adresse de sa femme en fuite :

Je t'ensevelis pour jamais
Idole si mièvre et si fausse;
Dans l'oubli j'ai creusé la fosse
Oblongue et froide où je te mets.

Ne crois pas que sur mes sommets
Jusqu'à moi ton spectre se hausse !
Je t'ensevelis pour jamais
Idole si mièvre et si fausse.

Je suis tout seul au monde, mais
Contre moi-même je m'adosse,
Et l'ascétisme que j'endosse
Me revêtira désormais.
Je t'ensevelis pour jamais.

Ce n'était en réalité qu'une vengeance de poète ; et au bout de quatre mois la vie commune reprit. Le succès

des *Névroses* fut lui-même une cause de discorde. La famille Sérullaz avait demandé la suppression des *Luxures*. En cela elle était d'accord avec Barbey d'Aurevilly, qui écrivit que, de toute cette partie du livre, il n'aurait conservé que *la Relique*. Devant l'enthousiasme du public, Rollinat n'eut pas le triomphe modeste. Il accusa la famille de sa femme d'avoir voulu étouffer son talent en prétextant une moralité contestable.

Puis, il faut bien le dire puisque cela a déjà été dit et parce que c'est la vérité : Rollinat, l'homme en vogue (le roi de Portugal traduisait *les Névroses* connut les succès amoureux. Lucien Descaves, dans un article paru dans le *Journal*, a parlé « du coupé qui attend, dans la rue, le triomphateur de la soirée. » Rollinat n'a jamais fait mystère de ces bonnes fortunes qui, souvent, sont la monnaie courante de la célébrité, surtout quand elle se double de la jeunesse et d'un tempérament ardent. Il en racontait quelques unes — ce qui pouvait en être dit, naturellement — et seulement à ses amis intimes. Il souriaît de la femme qui lui donnait ses rendez-vous dans les églises, justifiant ces vers des *Névroses* :

Et plus d'un sanctuaire a d'impures senteurs
Qui vont parler d'amour aux muqueuses des vierges.

Ces infidélités paraissent antérieures au succès des *Névroses* (je ne parle pas du temps où Rollinat était célibataire) ; car, comment interpréter autrement que comme une confession ces passages de *La Reine des Fourmis et du Roi des Cigales*.

Quand le grillon voulait aller je ne sais où,
Et risquer son corps frêle au vent de la tempête,
La mignonne fourmi l'enfermait au verrou,
Et son charme en faisait tellement la conquête

Qu'il retenait l'ingrat au petit gîte honnête...
Le grillon voulait bien courir le guilledou,
Mais la fourmi disait : « Je serais inquiète,
De grâce, vient dormir ! et j'aurai l'âme en fête ! »

Est-ce que nous ne reconnaissons pas vraiment le jeune ménage dans ces deux insectes de race qui ont le même trou : Mme Rollinat dans cette fourmi sage et l'auteur des *Névroses* dans ce grillon souffreteux, passablement poète, mélomane enragé, rôdeur, maussade et fou ?

Quand j'aurai dit quelques mots du tempérament de Rollinat, j'aurai énuméré à peu près tout ce qui peut lui être reproché au point de vue de la rupture. Rollinat s'est toujours plaint de l'estomac. Il était dyspepsique. Son humeur s'en ressentait. Il entrait, à propos de rien, dans de violentes colères.

La femme, de son côté, n'eut pas toute la patience désirable. Puisqu'elle aimait son mari, elle eût pu mieux connaître le tempérament et le caractère de celui qui l'adorait et qui, malgré les infidélités, lui demeurait, au fond du cœur, tendrement attaché. Mais la raison n'est pas ce qui règle l'amour. De quelques années plus vieille, elle eût certainement envisagé les choses sous un autre aspect et la réconciliation eût pu être définitive.

Toutefois, le tort le plus grave semble être à l'actif de la belle-mère. Nous savons qu'elle n'eut pas la sagesse d'encourager sa fille à comprendre son mari et à patienter.

Un jour, pour mettre la paix dans le ménage, et définitivement, on s'avisa d'un moyen héroïque. Rollinat aimait les enfants, il n'en avait pas. Les médecins lui ayant affirmé qu'il n'en aurait pas, il fut question

6

d'installer au foyer et d'adopter le frère de Mme Maurice Rollinat, Henri Sérullaz, qui avait à l'époque cinq ou six ans. Mais la famille Sérullaz, Mme Sérullaz surtout, considérait que c'était bien assez d'une personne au pouvoir de Rollinat, de l'homme dont les goûts et les idées étaient aux antipodes des siens. Rollinat lui-même n'y mit peut-être aucune bonne volonté et les choses restèrent en l'état. Le projet d'adoption ne réussit pas.

Après une scène plus violente encore que les autres, Mme Rollinat s'enfuit. Elle ne devait plus revenir. Rollinat faillit devenir fou de douleur. Il ne dut sans doute la vie qu'à son ami E. Haraucourt, qui le prit chez lui, l'empêcha de se tuer, le surveilla, le réconforta comme il put et le sauva de ce désespoir.

En s'en allant, Mme Rollinat se donnait apparemment tous les torts. Une pression fut exercée sur Rollinat, qui eut la faiblesse de céder en demandant que la moitié de la rente annuelle lui fût servie. La responsabilité de cet acte n'incombe pas entièrement au poète, qui ne sut jamais le prix de l'argent. La famille Sérullaz, tout bien pesé, craignant esclandre ou scandale, consentit, et l'arrangement intervint. Le notaire adressa régulièrement 1.200 francs chaque semestre à Rollinat qui en accusait réception sur une carte de visite. Sauf M. Henri Sérullaz, toute la famille Sérullaz paraît avoir gardé à Rollinat quelque ressentiment de cette façon d'agir. Mais entre Mme François Rollinat et sa belle-fille et même la famille Sérullaz, les relations furent toujours parfaites. Tous donnèrent tort à Maurice. « Ma chère enfant, disait Mme François Rollinat à sa bru, je ne vous en veux pas du tout de ce qui s'est passé entre Maurice et vous et je vous aime comme auparavant. »

Ainsi, aux critiques qui aigrissaient le poète s'ajoutait

un gros chagrin domestique. Le séjour de la capitale lui devenait odieux. Il est à remarquer que Rollinat ne pouvait guère y vivre, étant donné sa notoriété, avec les 4.400 francs qui formaient son budget annuel, sans changer son train de vie, et qu'il ne pouvait guère reprendre sa fonction d'employé de mairie quittée quelques années auparavant. Supposa-t-il, un instant, qu'on allait lui offrir à Paris une de ces sinécures qui permettent des loisirs tout en assurant l'existence ? C'est possible ; mais, dans sa fierté, il ne demanda rien, et rien ne venant, il vit quel parti lui restait : fuir Paris, pour aller à la campagne vivre modestement, se reposer, refaire sa santé, puis travailler selon ses goûts à cet Art qui fut le but de toute sa vie.

On a dit que sa fuite de Paris avait été soudaine. Il ne le paraît pas. Elle doit avoir été réfléchie. Voici ce qu'il écrivait déjà avant la publication des *Névroses*. « Ma chère maman, j'ai dû me fatiguer horriblement tous ces temps-ci pour répondre à certaines invitations que j'étais forcé d'accepter. Je me plais à reconnaître qu'on m'a toujours accueilli de la manière la plus chaleureuse et que mes vers et ma musique ont récolté le plus souvent des enthousiasmes forcenés ; *mais je suis à bout de forces* et jusqu'à nouvel ordre, je renonce absolument à toute espèce d'agitation artistique ou autre.

« Que vous dirai-je des journaux ? Tous, les grands comme les petits, ont en général parlé de moi sans me connaître. Il y a un fait très caractéristique et qui démontre bien l'inanité de la camaraderie littéraire : les meilleurs articles me sont venus des étrangers, tandis que le dénigrement sous toutes les formes de l'hypocrisie mielleuse m'est arrivé de la part de gens sur qui j'avais le droit de compter. Il faut bien dire que je m'y attendais presque,

et que ma désillusion n'a pas été soudaine ; mais enfin, si mort au monde que l'on puisse être, il est toujours pénible de constater la perfidie venimeuse et l'ignoble jalousie dans un cœur ou dans un esprit qu'on aurait voulu toujours estimer. Quoi qu'il en soit et pour ne voir que le résultat pratique, je suis devenu l'artiste excitant au plus haut point la curiosité cosmopolite : on m'a écrit de Belgique, de Russie, d'Allemagne. d'Angleterre, d'Italie (1). Des sociétés littéraires et musicales m'ont offert d'être membre de leur jury et des propositions me sont venues de l'étranger pour me faire entendre à prix d'or dans des cercles artistiques des plus grandes cités ; mêmes propositions à Paris de la part des curieux et curieuses très riches : inutile de vous dire, ma chère maman, que j'ai refusé toutes ces offres. Ma dignité et ma santé s'opposent à des acrobaties de ce genre ; je ne suis pas un acteur de profession et je ne prostituerai jamais sur un tréteau la pudeur et le respect que je doit à mon Art, essentiellement sauvage et philosophique. » (*Revue du Berry et du Centre*).

Quelle admirable dignité dans cette lettre ! L'existence d'un Vigny qui ne veut pas descendre de sa tour d'ivoire est-elle supérieure à celle de Rollinat? Quel artiste n'aurait pas cédé au désir de gagner de l'argent avec une rapidité inouïe ? Rollinat refuse. L'argent ne le tente pas. Il eût préféré de véritables amis. Il est aphone, fatigué, écœuré. Il songe à se reposer. « Si j'étais resté à Paris, a-t-il dit plus tard, je serai crevé. »

Il va d'abord quelque temps à Châteauroux chez sa mère. Une lettre datée de Châteauroux du 30 juillet 1883

1. Sarah Bernhardt voulut l'emmener dans une tournée en Amérique.

et adresséeà Adrien Remacle le prouve. Lettre singulière où Rollinat parle de ses amours. Il est seul, sa femme l'a quitté et il ne semble pas qu'il ait de maîtresse. « ... La Femme me guérirait-elle ? Hélas ! pas plus que l'Art dont elle est la si obsédante et si dangereuse incarnation ! D'ailleurs, je n'ai plus à compter sur la jolie diablesse qui m'avait offert de soufrer mon ennui. Elle est revenue pour jamais à son enfer de luxure, et Paris la brûle de ses fournaises. Il mefaudrait la femelle fauve et désirable, la belle brute mystique à mon niveau de malheur et de lassitude, quelque chose comme l'algue perdue qui s'accroche à l'épave et qui flotte avec elle indéfiniment... A nous deux nous ferions les juifs errants de l'amour, et nous trouverions peut-être une espèce d'apaisement dans la communion de nos catastrophes. Mais où la trouver cette sœur jumelle inconnue ? A-t-elle même chance d'exister pour que je la console et ne dois-je pas traîner jusqu'à la tombe mon célibat solitaire dans le pullulement féminin si opaque à mon désespoir et si hermétique à mes plaintes. » (*Almanach littéraire Crès*, 1917).

Quelle est cette jolie diablesse? Adrien Remacle seul, peut-être, aurait pu le dire, ouquelqu'un de sesintimes. Etait-ce celle qui devait venir avec lui partager sa solitude ?

Quoi qu'il en soit, c'est postérieurement à cette date du 30 juillet 1883 que semble avoir été débattue entre Rollinat et une actrice qu'il avait connue, dit-on, chez Sarah Bernhardt, Cécile Poete, dite De Gournay,la question d'une installation définitive dans un coin perdu de la Marche ou du Berry. Mme de Gournay consentit à s'exiler. A. Ponroy, qui était entré en correspondance avec le poète des *Névroses*, en sa qualité de Ber-

6.

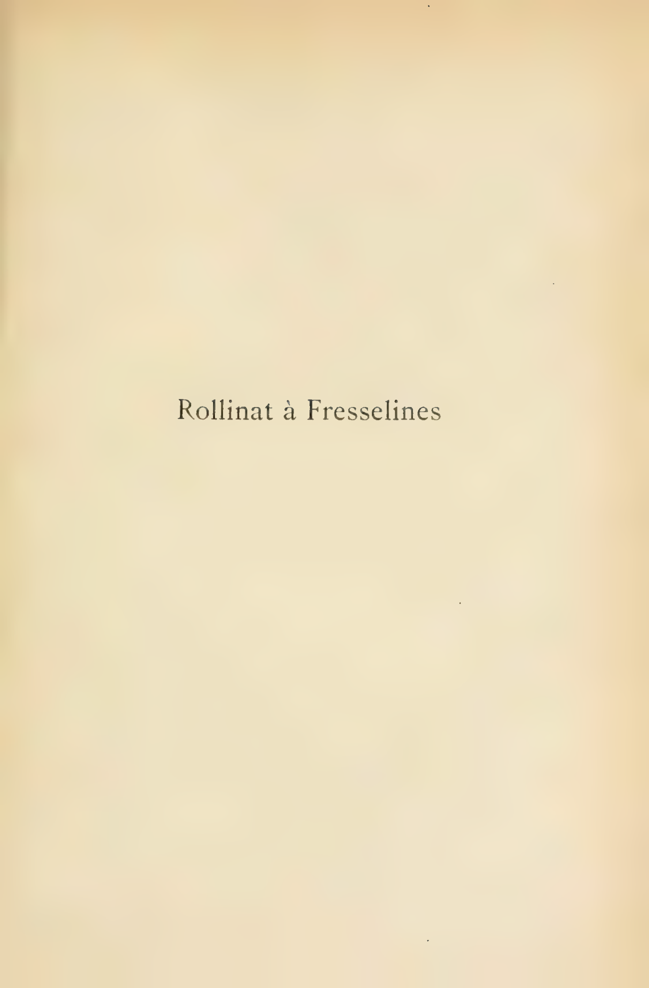
richon, reçut la lettre suivante : « Cher monsieur, tout dernièrement, passant aux environs de Chantôme, je me proposais d'aller vous serrer la main quand j'ai été rappelé brusquement à Paris. Mais je compte revenir sous peu de jours et je vous promets que ma première visite sera pour vous. » *Revue du Berry et du Centre*. Numéro spécial consacré à Maurice Rollinat .

Je ne sais ce qui rappelait Rollinat si brusquement à Paris, mais ce qui me paraît certain, c'est qu'à la date où cette lettre était écrite 24 août 1883 , il avait mûri le projet de fuir Paris. Ce qui a été qualifié de soudain, de coup de tête et encore de cabotinage me semble avoir été concerté et délibérément voulu. Paris le fatiguait, plus même, l'épuisait. Il fallait se reposer. Avec le peu de ressources qu'il avait, il devait s'installer à la campagne où, à l'époque, la vie était bon marché. Restait le choix du pays, mais tout le portait vers le Berry chanté dans *les Brandes*. Mieux qu'en 1877, il pouvait dire :

Hors de Paris mon cœur s'élance !
Assez d'enfer et de démons,
Je veux rêver dans le silence
Et dans le mystère des monts.

Il voulait s'installer non loin de Bel-Air, propriété qui appartenait en entier à sa mère. Pourquoi pas à Bel-Air même ? La maison de maître, le *château*, comme on dit dans le pays, était inhabité, il n'y avait qu'une bonne qui demeurait là toute l'année. Rollinat ne pouvait-il y vivre ? Tout seul, assurément. Il ne semble pas que Mme François Rollinat, bien qu'elle ne prisât guère *Les Névroses* et qu'elle en ait tenu rigueur à son fils, lui aurait refusé l'hospitalité; mais Rollinat avait

l'intention d'amener une compagne. Or les principes religieux et bourgeois de la mère ne le pouvaient souffrir. Vivre avec une maîtresse dans les lieux mêmes où le mari avait vécu avec sa femme — car Mme Maurice Rollinat avait passé plusieurs étés à Bel-Air — il n'y fallait pas songer. Je ne suppose pas que Rollinat, qui connaissait fort bien sa mère, se soit abusé là-dessus. Bel-Air lui était fermé, s'il amenait une maîtresse. Qu'importe ? Il chercherait dans *Les Refuges* le coin qui pouvait l'accueillir et le calmer. Il était résolu à s'exiler « loin de la gare et de l'usine, chez les peupliers et les bœufs. »



Rollinat à Fresselines

Un après-midi des derniers jours d'Août ou des premiers de septembre de 1883, le grand orme qui fait paraître plus minuscule encore la place exiguë de Chantôme et qui la couvre presque entièrement, les arbustes, où le soir les poules trouvent à se jucher, les grossières charrettes à vaches, les trois ou quatre maisons qui accompagnent l'école communale de leur décor fruste, virent arriver une voiture attelée d'un cheval bai. Le conducteur, qui était seul, descendit et se présenta à A. Ponroy, c'était Maurice Rollinat. Il lui expliqua sa résolution de venir demeurer dans les environs, et pour bien dépister la curiosité qu'il soupçonnait et qu'il n'allait pas manquer de provoquer dans le pays d'abord et de la part de ses amis parisiens, il recommanda le secret. Les touristes sont nombreux, l'été, en août et septembre, sinon à Chantôme même, du moins aux alentours : Eguzon, Gargilesse, Crozant. Il demanda à A. Ponroy de le faire passer pour touriste, au cas où on l'interrogerait. Pour être plus seul, Rollinat désirait fixer sa résidence soit à Fresselines, soit à Crozant, soit à Maison-Feyne. Gargilesse où avait demeuré George Sand, Gargilesse fréquentée pendant la belle saison l'était trop au gré de Rollinat. D'ailleurs, ce petit pays était trop proche de Bel-Air pour qu'il n'y fût point rapidement reconnu. Une retraite, presque un isolement, voilà ce qu'il demandait à A. Ponroy de lui trouver. Cette entrevue a été racontée tout au long avec des détails précieux sur la physionomie de Rollinat dans la *Revue du Berry et du*

Centre. Rollinat apparaît pâle, maigre, grand, svelte, marchant un peu penché Il a des rides et semble fatigué. En poète à qui le détail pratique ne répugne pas, il dételle son cheval, le rattelle lui-même et le conduit. Il venait de Bel-Air et y retournait. Auparavant, le dos appuyé à la cheminée, il récite à A. Ponroy une des plus jolies poésies du livre qu'il méditait alors, *l'Abîme humain* ou *l'Abîme*. Voix, air, geste produisent un effet extraordinaire. « S'il était fou? » se dit en lui-même A. Ponroy. Je note en passant ce détail, parce que la folie a joué, dans les légendes sur Rollinat, un tel rôle qu'il me semble bon d'insister et parce que le poète a pu faire songer à la folie rien qu'à la manière dont il récitait ses poésies.

A. Ponroy se mit immédiatement en mesure de procurer à l'auteur des *Névroses* le logement demandé. Il en trouva trois susceptibles de convenir. Il l'écrivit à Rollinat, qui répondit aussitôt de Bel-Air et parut enchanté. Il comptait arriver sous peu à Saint-Sébastien Creuse près de Chantôme. Il y invitait à déjeuner A Ponroy. De Saint-Sébastien, ils iraient visiter les maisons à louer.

Le 10 septembre, il était à Saint-Sébastien, à l'hôtel du Lion d'or. Il aurait préféré l'hôtel voisin à cause de l'enseigne : *Hôtel des Arts*, mais toutes les chambres étaient prises. Rollinat n'était plus seul. Il avait avec lui celle qui ne devait le quitter que vingt ans plus tard, à la mort, Mme de Gournay. C'était une petite blonde, potelée, jeune, qui marchait un peu sur un rythme sautillant. Rapidement elle devait blanchir, et l'embonpoint l'envahit après quelques années de séjour à Fresselines; mais en 1883 elle était rose et fraîche. Elle pouvait être un peu plus âgée que Rollinat. Une photographie la

représentait en jardinière, bras nus, jupons courts, un panier au bras ; elle était charmante ainsi. On pouvait voir à Fresseline une peinture excellente où elle était représentée jusqu'à mi-corps et presque grandeur nature.

Sur sa vie, je n'ai pu avoir que peu de renseignements. De Gournay ne devait pas être son véritable nom. Sa sœur, ou une de ses sœurs, a supprimé le *de*. Celle que Fresselines appela Madame Cécile serait née en Normandie d'une excellente famille. Elle reçut une bonne instruction. Si j'en crois ce qui m'a été dit, la fortune de ses parents aurait subitement périclité ; le père se serait tué. Mme Cécile aurait été mariée et elle vivait séparée de son mari. Au dire encore des habitants de Fresselines, celui-ci serait venu un jour demander à sa femme de reprendre la vie commune, mais sans succès. Dans tout cela, il n'y a que des probabilités. Rollinat et Mme Cécile étaient à ce sujet d'une discrétion absolue. La sœur de Mme Cécile, Mlle Jane Gournay, paraît rebelle à toute communication. Que l'on m'excuse si ce passage contient des inexactitudes.

Donc le 10 septembre 1883, Rollinat et sa compagne se trouvaient à Saint-Sébastien. Ils y attendirent A. Ponroy qui devait leur procurer un logement. Après le déjeuner, qui dura longtemps avec les bavardages, une voiture emmena les voyageurs vers Puy Guillon, hameau de Fresselines. L'après-midi finissait. Rollinat se montrait très gai et paraissait heureux de l'existence qu'il allait vivre.

Pendant mon séjour dans le Bas-Berry, j'ai fait plus d'une fois ce chemin de Saint-Sébastien à Fresselines, et, durant le trajet, j'ai passé invariablement par les mêmes impressions. La route n'est point d'abord

désagréable malgré sa monotonie. Çà et là, une châtaigneraie où cogne le pivert. A droite, la vue s'étend très loin. La route devient accidentée et prend nettement le caractère creusois, aussitôt après le château des Places. On traverse la Cédelle sur le Pont Charraud dont la légende diabolique a été contée par Arthur Ponroy dans *l'Itinéraire de Paris à Clermont-Ferrand,* livre aujourd'hui introuvable. Dans les côtes escarpées poussent bruyères, fougères et buis qui, à l'automne, donnent aux sites des couleurs captivant l'œil des peintres. Ce n'est pas la montagne qui écrase, ce n'est pas la plaine monotone, c'est le paysage dont la beauté, au dire de Rollinat, était à sa mesure, qu'il faut avoir visité pour en comprendre tout le charme, littéralement incomparable. Après avoir remonté autant que l'on a descendu, Crozant apparaît, merveilleusement situé au confluent de la Creuse et de la Cédelle, mais on le laisse à gauche et c'est alors qu'à un kilomètre plus loin commence cette route que je n'ai jamais pu parcourir sans me sentir envahi par une profonde mélancolie. Route étroite où deux voitures ont peine à se croiser, route bordée par des haies faites d'osiers gigantesques et de véritables arbres, épaisses, bornant implacablement l'horizon dont on ne voit rien. De temps en temps une métairie, dans ce pays qui semble perdu et n'avoir plus aucun rapport avec le monde habité, hausse son toit grisâtre et couvert de lichen ; une grange dont la porte s'ouvre comme d'énormes mâchoires de bois dans un bâillement d'invincible ennui, montre ses cloisons de genêts noircis qui remplacent les murs. Quelque chose qui ressemble à de la stupeur sort de terre et plane dans l'atmosphère. Est-ce que les légendes ne sont pas un produit du sol

comme les châtaigneraies et pourquoi, comme les minéraux et les végétaux, ne les trouve-t-on que dans certaines contrées ? C'est évidemment ici le pays des meneurs de loups et des chercheurs de trésor. Et Dieu sait, quand l'ombre tisse ses toiles, quelles mélancolies et quelles vagues frayeurs tombent de l'aile du chat-huant et de l'orfraie ! A leurs cris qui, répercutés d'échos en échos, vous « convulsent et vous hérissent », je ne suis pas certain que le lutin ne s'introduit pas dans une écurie pour y fatiguer les chevaux jusqu'à l'épuisement.

Enfin la route reprend son aspect monotone et les toits de Fresselines apparaissent serrés, groupés autour de leur clocher. Descente rapide jusqu'au moulin de Vervy, où la Creuse encaissée coule avec fracas sur des rocs polis comme des galets, montée tout aussi rapide sur la rive droite de la rivière et l'on entre dans Fresselines. Pauvre et misérable village qui ne vous prend que par son charme campagnard, où la mare verdâtre empiète sur le chemin, y déborde dans les grandes pluies et y souffle, l'été, ses putrides exhalaisons ! Aucun touriste alors n'avait eu le courage de le visiter, de venir jusqu'à lui ! Il était si loin du chemin de fer, si totalement inconnu ! Aujourd'hui encore, après que Rollinat l'a rendu célèbre pour y avoir demeuré pendant vingt ans, si les touristes le visitent, ils ne le font que rapidement ; nul ne s'y fixe, et l'on n'y voit pas comme à Crozant ces villas qui sont une insulte au paysage. Fresselines est resté à peu près tel qu'il était en 1883.

Durant le trajet, Rollinat se montra gai. Après les profondes secousses qui l'avaient agité à Paris, il semblait heureux de prendre un bain de tranquillité et de santé. Il chanta *L'Ame des Fougères* et la *Complainte de la Noyée*, à peu près inédite. Cette chanson, qui

est tout un drame d'un raccourci saisissant, lui avait été inspirée « par un air de cornemuse on ne peut plus mélancolique » :

C'est dans une assemblée
Que j'en d'vins amoureux,
Moi, j'étais bien peureux,
Elle était bien troublée ;
Mais le soir même
Ell' m' dit : « Je t'aime. »

Elle s'appelait Rose
En avait la couleur.
V'la qu'un jour de malheur
Ell' m' dit d'un air tout chose ,
D'une voix éteinte...
« Je suis enceinte.

« Si j' n'ai plus mon puc'lage
« C'est ben ta faute à toi ;
« On va m' montrer au doigt
« Quand j' pass'rai dans l' village.
« Le rouge me monte,
« Ah ! qu' j'ai honte.

— « Va ! petite vipère
« Que je lui répondis.
« Ton enfant, j' le maudis !
« C' n'est pas moi qu'en suis l' père
« J' ferai pas ma femme
« D'une fille infâme. »

— « Lâche ! Je te pardonne,
« M' dit-elle en sanglotant.
« Je m' jett'rai dans l'étang.
« Puisque tu m'abandonnes.
« On m' trouv'ra morte
« Tout près d' ta porte.»

Pourquoi qu' j'eus l'âm' si fausse
D' l'avoir renvoyée ?
On l'a trouva noyée
Sur le bord de la fosse,
Toute en compote,
Dans sa capote.

Ce n'est même pas dans le bourg de Fresselines que A. Ponroy conduisait Rollinat. La voiture s'arrêta plus loin, à deux kilomètres environ, après avoir traversé puis longé la petite Creuse qui va se jeter dans la grande Creuse tout près de là. Un chemin — presque un sentier — cahoteux et plein d'ornières, filant au pied d'une côte extrêmement rapide, s'embranche sur la route et conduit jusqu'au hameau de Puy-Guillon. Des sources vives murmurent et dévalent à travers les taillis d'acacias et de sureaux. La petite Creuse, barrée par une écluse oblique, se brise avec bruit, ralentit son cours au point que des nénuphars y étalent leurs feuilles rondes, se divise en plusieurs bras au milieu desquels des îles en miniature se couvrent de la verdure des aunes, puis, bondissant sous une passerelle d'une rusticité charmante, va mêler ses eaux à celles de la Grande Creuse. Trois ou quatre maisons paysannes composent le village. Certes, cette vallée profondément encaissée étroite, tapissée de quelques prairies aux rochers surplombants, était bien le nid de solitude rêvé par le poète.

On visita une petite maison de deux pièces au rez-de-chaussée et une à l'étage. Dans la cour sablée s'élançaient deux genévriers. Une horloge extérieure marquait l'heure. La Petite Creuse était à dix mètres. Un moulin à blé scandait le bruit de l'eau de son tic-tac. Plus loin, un moulin à fouler le drap répondait par un autre bruit

Retraite et paysage, c'est en effet l'idéal des artistes. Plus d'un peintre avait habité là pendant la belle saison. M. Gaston Vuillier y était venu l'année précédente. Rollinat fut charmé. Le père Auxiette, propriétaire et meunier, fit son prix : 300 francs. A. Ponroy poussa du coude Rollinat : « Marchandez », lui souffla-t-il. — « Non, dit Rollinat, ça vaut 300 francs. » Le marché fut immédiatement conclu, et la maison louée au nom de Mme Cécile de Gournay, puisque Rollinat se figurait qu'il pourrait vivre désormais incognito.

Il était tard quand les voyageurs retournèrent à Saint-Sébastien. La lune, presque ronde, voilée de brouillards, avait l'air d'un œil plein de pleurs. Ils traversaient une brande quand Rollinat dit avec un geste un peu grand: « N'est-ce pas là l'image de la Damnation Universelle ? »

Rollinat et Mme Cécile restèrent à l'Hôtel du Lion d'or une douzaine de jours en attendant que leur mobilier vînt de Paris. Leur allure de jeunes mariés avait attiré l'attention de plusieurs voisins qui, curieux, rêvèrent de surprendre quelques détails égrillards. Ils les surprirent en effet, un soir que les rideaux de la chambre de Rollinat n'étaient point tirés, alors que la lampe était allumée. On conta la découverte à A. Ponroy avec détails et circonstances. A. Ponroy crut bon de prévenir Rollinat. Celui-ci parut un peu fâché ; mais il répondit : « Mon ami, je suis mort ! » signifiant par ces paroles qu'il en avait vu bien d'autres dans sa vie et que les jugements et les curiosités dont il pouvait être l'objet le laissaient tout à fait indifférent.

Le mobilier arriva. Comme les étiquettes étaient au nom de Rollinat, on les cacha avec d'autres à l'adresse de Mme Cécile de Gournay à Fresselines. Rollinat,

canne en main, pipe à la bouche, surveillait le transbordement. L'opération terminée, il fouilla dans sa poche et tendit à A. Ponroy son porte-monnaie pour qu'il réglât le chef de gare.

Rollinat s'installait à Puy-Guillon l'automne, c'est-à-dire à l'époque où dans ce pays, une vague mélancolie plane dans l'air, où les souffles froids font moutonner les fougères rouillées, où la rivière qui déborde charrie des feuilles, où la mauvaise saison s'annonce par le passage des grues, l'arrivée des corbeaux « diseurs de mauvais sorts », où l'on abandonne la campagne pour la ville. Malgré l'amour de Rollinat pour cette nature qu'il avait chantée, qu'il devait chanter jusqu'au dernier jour, il s'ennuya. Les premières lettres sans doute ne trahissent pas cet ennui. Deux mois après son installation, il écrivait à Léon Cladel, son ami : « Ici je rêve en travaillant ou je travaille dans le rêve selon l'influence de l'heure et le caprice de ma disposition. Le fait est que mon nouveau livre, *l'Abîme*, avance peu à peu, péniblement, mais sûrement, et que les cruelles idées que j'aborde ne déconcertent pas ma patience. Au contraire, je trouve un attrait farouche et délicieusement barbare à cette espèce d'autopsie morale que je pratique sur moi-même et que j'étends à l'humanité, car, à part les pauvres monstres criminels, je crois tous les hommes jumeaux du mal et d'une parfaite égalité dans l'abominable douleur.

« Je cuisine, je bêche, je me véhicule, j'excursionne et une fois sorti de mon gîte, on ne me rencontre guère que dans les coins et recoins sauvages d'un abandon immémorial et d'un inquiétant particulier : la désolation de la Nature est un calmant pour le mienne et j'engourdis toutes mes révoltes quand je considère sa

résignation. En somme, je vais déjà mieux : l'action me réconforte, le Paysan m'instruit, j'ai mon chien pour comique, mon chat pour sorcier et le temps passe quand même en dépit de la saison rude. » (Judith Cladel, *Portraits d'hier — Maurice Rollinat.*)

En réalité, Rollinat n'a jamais pris goût au jardinage. S'il a bêché ainsi que l'indique sa lettre, ce n'a été que comme passe-temps tout à fait occasionnel. En revanche, il cuisinait. Il avait laissé à Paris la vieille bonne qui le servait rue Oudinot ; ils n'étaient que deux, Mme Cécile et lui. C'était lui qui faisait la cuisine, occupation qui l'intéressait beaucoup, et il aurait rendu des points à un cuisinier de profession. Il épluchait une pomme de terre, râpait une carotte, essuyait une assiette, tournait une sauce, tout en racontant une histoire. « C'est un cuisinier excellent, écrit A. Ponroy, et plus d'un gourmet savourerait ce qu'il apprête. Je l'ai vu plus d'une fois faire un hachis et je n'ai pu m'empêcher de dire en moi-même : il faut être un grand homme pour être simple. » Il avait même inventé une sauce pour accompagner les truites, et la recette, parue à l'époque dans un journal de cuisine, se trouve dans *Fin d'œuvre.* Quelques-unes de ses lettres font mention de son amour pour la cuisine. « Quant à la choucroute, écrit-il à A. Sainson, je m'en vais la préparer moi-même suivant votre recette, et je compte bien réussir ce plat qui, flanqué de crépinettes et de rondelles de saucissons, est une si nourrissante friandise pour les estomacs vigoureux. » Ailleurs : « Je suis ravi de la cuisinière. J'y ai fait cuire hier soir un pâté de lièvre qui est on ne peut mieux réussi. »

Son chat qui lui « tenait lieu de sorcier » était un angora superbe, rayé de gris : Tigreteau, qui avait dans

les yeux, disait Rollinat, « le dédain de lord Byron ».

Sa grande distraction était les promenades au cours desquelles, tout en admirant et goûtant le paysage, il composait *l'Abîme*. « Jamais, disait-il, je n'aurais pu faire cela à Paris. » Il trouvait, dans ce coin perdu, tant de tranquillité, il était distrait par si peu de monde, qu'il pouvait, en toute sûreté d'esprit, manier les idées les plus abstraites.

Cependant la solitude est une compagne dont il ne faut point abuser. Rollinat, tout en disant — ce qui était vrai — qu'il aimait le paysan, cherchait d'autres amis pour causer art et littérature. Il écrivait sans cesse à A. Ponroy de venir le voir. Toutes les lettres de cet homme qu'on a représenté comme un misanthrope et un insociable se terminent par des invitations; et, quand on était chez lui, on ne pouvait jamais s'en aller. « Promettez-moi, écrit-il (7 sept. 1883) de venir passer quelques jours avec nous. Deux lits sont à votre disposition et le boucher de Fresselines est à vos ordres » (Lettre à A. Ponroy « Vous savez que nous comptons sur vous pour jeudi prochain. Le soir, les Berthias dîneront avec nous. Ne manquez donc pas à votre bonne promesse et amenez nous votre petite famille. Vous savez que nous avons toujours deux lits à votre disposition. » (Lettre à A. Ponroy du 29 octobre 1883.)

En compagnie, Rollinat était un causeur intarissable. Sa conversation était vive, imagée, saupoudrée de mots crus. Il régalait ses amis culinairement, mais surtout artistiquement. *Le Soliloque de Troppmann* n'avait pas fait frissonner que Sarah Bernhardt et A. Wolff, il faisait frissonner les hôtes de ce petit salon de Puy-Guillon, et le sifflement du vent d'hiver dans les aunes tout proches n'ajoutait rien à l'angoisse qui étrei-

gnait les cœurs. Puis, se mettant au piano, Rollinat chantait les chansons que Paris avait applaudies: *le Convoi Funèbre, la Fille aux Pieds nus*. Enfin, c'était le tour de Rollinat de se délecter aux histoires de paysans racontées par l'un des frères Berthias, pêcheur, braconnier, qui, bien que n'ayant aucune instruction, possédait un véritable talent de conteur. Rollinat, réjoui, notait évidemment déjà quelques-unes des idées qui devaient composer *Paysages et Paysans*. Du Berry tout l'intéressait : chansons, devinettes, histoires de revenants ; les lieudits : Chantepie, Chantemerle, Jappeloup, Chantemilan où il allait pêcher. Dans les derniers volumes de Rollinat sont annoncées *Histoires de Revenants*, ouvrage qui ne devait point paraître. C'était, à coup sûr, des histoires qu'il avait entendu raconter. La Haute-Marche est pleine de légendes et le poète n'avait garde d'en laisser perdre une seule. Il eut un moment l'intention de publier les Chansons du Berry, ou du moins de cette partie du Berry. A. Sainson lui en avait adressé quelques-unes. « Mon cher Sainson, je trouve charmantes les trois chansons rustiques et je vous remercie d'avoir bien voulu les transcrire si fidèlement » (Lettre de nov. 1896) Le paysan, les choses paysannes ont toujours charmé Rollinat, comme il aimait tout ce qui se rapprochait de la nature. Quand il avait dit d'une convention mondaine : « Ce n'est pas dans la nature, ça ! » il en avait prononcé la condamnation sans appel. Toujours il a défendu le paysan. Sans ignorer son âpreté au gain et ses défauts, il en a su voir les qualités. « Un jour, raconte A. Ponroy, nous nous mîmes à parler des paysans, de leurs vertus et de leurs défauts, et je récitai à Maurice Rollinat quelques pensées de l'abbé Roux. Dans une

de ces pensées, l'abbé Roux disait que le plus grand plaisir du paysan c'était de manger et de boire, et Mme Cécile était du même avis. Mais Rollinat prenant la défense du paysan : « Il ne manque pas de bourgeois qui en font autant. Du reste, ajouta-t-il, tout le monde se saoûle, les uns se saoûlent de vins, d'autres d'amour, d'autres de jeu, d'autres de chasse, d'autres de mysticisme. »

Pour charmer sa solitude, Rollinat avait fait appel aussi à quelques-uns de ses amis de Paris ; George Lorin, E. Haraucourt, Geffroy, Claude Monet et Mélandri vinrent le voir. Ce dernier trouva que Puy-Guillon était un peu sauvage. « Ça manque de femme », déclara-t-il ; à quoi Rollinat répondit en riant : « Il y a la bonne. »

Malgré les précautions prises et par la force même des choses, Rollinat finissait par être connu. Il avait beau demeurer dans une solitude, en vain avait-il fait son élection de domicile à Ceaulmont, commune où se trouve Bel-Air, propriété de sa mère, des indiscrétions avaient été commises. En vain la correspondance de Rollinat, arrivée poste restante à Saint-Sébastien, était-elle remise sous enveloppe et réexpédiée à Fresselines au nom de Mme Cécile de Gournay, le mystère dont il s'entourait était percé. La période de précautions dura près d'un an, car une lettre à A. Ponroy du 28 mai 1884 dit : « Je vous remercie bien des renseignements que vous me donnez ; comme j'attends précisément des lettres importantes, je vous serai très obligé de vouloir bien les retirer quand vous en aurez le loisir et de me les adresser sous enveloppe au nom que vous savez. A cet effet je vous envoie ci-joint ma carte avec quelques lignes et ma signature, je ne suppose donc pas que l'intérimaire fasse la moindre difficulté. »

Au reste, comme Rollinat était toujours dehors, il n'était pas difficile de l'apercevoir se promenant ou pêchant. Rollinat, ou plutôt Monsieur Maurice, comme on ne tarda pas à l'appeler dans le pays, dut renoncer à l'incognito.

Peu à peu, la période inévitable d'ennui passa ; le contraste si grand entre Paris et Puy-Guillon, entre les soirées mondaines et le salon où l'on avait dû caser deux lits s'atténua ; le printemps de 1884 avec sa verdure, ses fleurs, l'accueil du ciel, du renouveau, firent fête au poète de la nature. Rollinat se portait mieux, il avait l'esprit plus dispos ; il oubliait les critiques qui avaient sifflé à ses oreilles. Il était guéri, j'entends moralement, car physiquement, je le montrerai, il ne cessa de souffrir.

Il passait le temps en flâneries, ou, pour employer un néologisme qu'il n'eût pas renié, en *flanocheries* artistiques le long de l'eau. L'idée lui vint, pour pousser plus loin ses excursions, d'acheter cheval et voiture. Seulement, il n'était pas riche. Force lui fut d'emprunter Chaque fois que j'écris ce mot d'emprunt, je ne puis songer sans émotion à l'extrême probité littéraire de Rollinat. Il n'a pas d'argent, mais il a un génie qui fait rentrer dans l'ombre les acteurs et les chanteurs les plus en renom. Eux gagnent sur les planches, en une année, ce qu'il n'a jamais gagné en 25 ans avec ses livres. Peu importe : se produire pour de l'argent, c'était prostituer son Art. La pauvreté, l'emprunt avec ce qu'il comporte de démarches et de soucis lui semblent préférables. Il s'en ouvrit à son ami A. Ponroy, qui lui prêta 600 francs. Avec quelle effusion il le remercie ! « Je vous remercie de grand cœur pour le véritable service que vous me rendez. Grâce à votre bonne amitié

qui m'a déjà procuré le joli petit chalet que j'habite, je vais pouvoir dès à présent m'occuper de l'achat d'une mignonnette voiture et d'un cheval Tom Pouce. L'argent est très rare actuellement, je vous ai donc d'autant plus de gré d'avoir bien voulu devenir mon prêteur. » (Lettre à A. Ponroy du 6 octobre 1884.)

M. Joseph Pierre a raconté qu'il fit précisément connaissance avec Rollinat en lui vendant la voiture souhaitée. « La mignonne voiture, lui écrivit le poète, a été fort bien réparée par Auchaine, et le coup de peinture qu'il a su lui donner la rend toute pimpante. Elle va comme un gant à mon petit cheval, qui n'attend que la belle saison pour nous b.ouetter de son mieux. (J. Pierre, *Le vrai Rollinat*. Librairie Léon Vanier).

Ce cheval fut la cause bien innocente de son départ de Puy-Guillon. Comme la maison de Rollinat ne comportait aucune dépendance, il avait dû mettre son cheval dans une écurie voisine dont le propriétaire était le père Auxiette. Rollinat accusa celui-ci de ne pas donner assez d'avoine à Flic ou de le maltraiter. La discussion eùt son dénouement à la justice de paix du canton de Dun-le-Palletau (1) et Rollinat se mit en quête d'un autre logement. Il s'adıessa tout naturellement à celui qui lui avait déjà procuré le « chalet » de Puy-Guillon. A. Ponroy lui découvrit une maison à la gare d'Eguzon, à trois kilomètres du bourg. « Grâce à vous, je sais ce que je voulais savoir : il y a des maisons à louer aux environs de la gare d'Eguzon, tant mieux donc ! peut-être aurai-je la chance de trouver enfin le nid de solitude qui me convient, c'est-à-dire non loin de la Creuse et tout près du chemin de fer, sans compter

1. En conciliation, car il ne fut pas délivré de citation.

l'avantage réel de pouvoir aller de temps à autre pousser mes promenades jusqu'à Bel-Air. D'ici trois semaines je crois bien que nous irons faire un tour de votre côté, je vous préviendrai de la chose et nous tâcherons de passer ensemble quelques bonnes heures cordiales à travers les genres de causeries que nous aimons tous les deux. » (Lettre du 28 mai 1884.)

Mais si Rollinat était tout près du chemin de fer, s'il se rapprochait de la propriété de sa mère, il était éloigné de la Creuse de six kilomètres — ce qui est un supplice pour un pêcheur — ; et qui connaît la gare d'Eguzon dira que ce n'était pas le coin de solitude cherché par le poète. Rollinat ne donna d'ailleurs pas suite à son projet. Ce qu'il lui aurait fallu, il l'a dit plus tard, c'était le château de Chateaubrun, vrai nid d'aigle perché dans une solitude sauvage sur des rochers qui surplombent la Creuse. Le poète des *Apparitions* eût satisfait son goût de l'horreur et du fantastique. Légendes de viols et d'assassinats courent sur le compte de ce château du XIIIe siècle. Provenant de la famille Du Breuil du Bost de Gargilesse, il avait été acquis en 1877 par M. Sarlande, avocat, moyennant 14.000 francs, une bouchée de pain, et passa en 1880 aux mains d'un autre propriétaire.

A défaut de château historique, Rollinat eut, en location, une authentique maison de paysan à quelque cent mètres du bourg de Fresselinès, maison isolée, divisée en deux, dont chaque moitié appartenait à un propriétaire différent. Il n'en loua d'abord que la moitié, puis l'autre quelque temps après. Il fit ouvrir une porte intérieure pour que la maison ne formât qu'un ensemble et placer une barrière en lattes vertes pour la séparer du chemin. Georges Lorin, un jour qu'il se

trouvait chez Rollinat, cassa des cailloux pour arranger chemin et sentier. C'est en mars 1884 qu'il emménagea dans cette maison où il devait rester près de vingt ans et qu'il ne devait quitter que pour aller mourir à Ivry. « M. Auxiette ayant très mal agi à notre égard, nous sommes en train de nous installer à Fresselines tout près de la maison d'école. » — « A deux cents mètres du bourg de Fresselines, écrivait-il encore, ma maison qui est plutôt une chaumière, regarde une jolie petite route et un marais verdâtre fort animé en ce moment par le foisonnement des grenouilles. Elle est située dans un pays des plus pittoresques, ayant terres, prairies, châtaigneraies, vastes bruyères accidentées avec fouillis d'énormes ronces et hautes fougères, ravineux pacages et montagneuses forêts. Toute la contrée est sillonnée d'eaux de source ruisselant dans des caves d'ombre et de verdure à même l'amas moussu et lierreux des rocs et des racines d'arbres qui sont pêle-mêle sur leur parcours. Ajoutez à tout ce charme de sauvagerie que je suis à deux pas du confluent des deux Creuses au bord desquelles je vais maintes fois travailler en pêchant la truite et le barbillon. » Lettre à Hugues Lapaire publiée dans la *Revue du Berry et du Centre*.)

Tous les touristes ont vu cette maison, *La Pouge*, comme on l'appelait ; tous les photographes ont un cliché de ce qui fut, selon l'expression du poète, « le gîte austère en plein paysage ». — « Les appartements vastes et riches disputent l'homme au libre espace et finissent par le confisquer à la nature. Il faut à l'artiste un logement étroit et nu pour qu'il ait la fréquente envie d'en sortir. » (*Ruminations.*) C'est la maison rêvée par le Solitaire de Fresselines que l'on aperçoit à

l'écart du bourg, en retrait de la route, cachée sous les glycines et les rosiers. Trois fenêtres et deux portes avec des impostes où, l'été, Rollinat faisait poser des stores. Nulle symétrie dans les carreaux. Aux fenêtres, des volets d'un vert éteint. La toiture en tuiles est surmontée à chaque extrémité d'une cheminée. Comme Rollinat aimait que toutes les pièces eussent du feu, il avait fait construire une troisième cheminée élancée qui ne tient qu'à cause de deux longues barres de fer. Il disait à ses amis qui la regardaient. « C'est la cheminée de l'usine de la pensée. » Pas de gouttière ; l'eau de pluie tombe à quelque distance de la base du mur et fait un minuscule fossé. Entre la barrière et la maison un jardinet où baillent l'ouverture d'un puits et la porte de la cave. L'herbe envahit maintenant les joints de la maçonnerie. Un cerisier et un tilleul s'étendent et couvrent la toiture et des rosiers courent le long des murs. Rollinat avait composé sur sa maisonnette le quatrain suivant :

« Ma maisonnette montre aux horizons tranquilles
Ses volets verts, ses clairs carreaux extasiés,
Le lierre et le moussu de sa toiture en tuiles
Et ses murs lumineux tout fleuris de rosiers. »

L'ensemble est harmonieux, délicat ; toutes les couleurs sont atténuées et fondues. Le temps a passé sa patine sur le torchis des murs, les tuiles du toit, le bois de la barrière et des volets. Derrière s'étendait un jardin plein d'arbres fruitiers ; mais ce n'est pas Rollinat qui le cultivait. C'est un journalier qui se chargeait de ce soin et l'on vit, dans les carrés de buis, chose rare à l'époque, des crosnes du Japon. A l'entour, c'est calme et doux. La solitude n'est troublée que par quelque

charrette que traînent deux vaches, par les canards qui plongeonnent sur la mare verte parsemée de leurs plumes légères, ou par quelque scieur de long qui, monté sur son chevalet, débite planches et dosses. Le soir, toujours pareil et toujours nouveau, procurait au poète « la surprise du monotone » avec ses nuages aux formes étranges et qui sont « l'emblème de la vie ». Qui veut vivre vraiment d'une vie calme parmi cette nature si originale de la Creuse n'envie pas d'autre maison.

Intérieurement la maison qui comprenait six pièces offrait la même harmonie et la même rusticité. Pas de corridor. On entre directement dans des salles pavées d'énormes pierres bleues et raboteuses. Aux murs que Rollinat avait peints lui-même, (le salon était bleu ciel et la salle à manger rose-marron) étaient suspendus les portraits de Beaudelaire, d'Edgar Poë et de Lamennais. Le choix des deux premiers portraits s'explique par le culte quasi-religieux que Rollinat professait envers ces deux hommes ; mais pourquoi celui de Lamennais ? Parce que c'était un souvenir de famille. Il portait cette dédicace de la main du peintre : « A George Sand pour son meilleur ami », et George Sand avait écrit au dessous : « A François Rollinat ». « Dans la chambre de Rollinat, dit Lucien Descaves, une autre figure, étrange celle-là, était bien faite pour entretenir ses hallucinations. C'était le portrait d'une jeune femme belle, parée pour le bal et dont le demi-sourire s'appuyait sur vous avec une insistance à la fin insupportable. Moi qui ne cultive pas comme faisait Rollinat l'inquiétude et le frisson, je sais bien que j'aurais immédiatement enlevé de ma chambre à coucher cette dame peinte aux yeux de fantôme. » Il y avait encore une autre peinture étrange de Georges Lorin. De loin, on aurait dit un

couple en parure de bal, mais lorsqu'on approchait, la chair disparaissait peu à peu et l'on s'apercevait avec terreur que l'on était en face de deux squelettes habillés. Rollinat avait suspendu au chevet de son lit la *Mélancolie* de Dürer qu'il affectionnait spécialement : « Elle hallucine les yeux, solennise le songe, horrifie les murs, ensorcelle les appartements. Au chevet de mon lit, dans son cadre noir et nu, la vieille gravure que j'en possède projette sur moi tant d'irrémédiable et miroitante tristesse que, toutes les fois, quand je me couche, je frémis d'en approcher. C'est toujours un brusque face à face avec moi-même ; il me semble que ma satiété non moins incurable, s'y répercute ainsi que dans une glace miraculeuse comme si, dans ce fantôme de fer, dans cette femme ambiguë, lourde et mystique, aux ailes d'ange, à la robe rigide, aux yeux clairs qui baillent du gouffre, je trouvais la forme vivante et fixe de mon inerte angoisse, l'incarnation de mon âme et l'attitude de ma pensée. » (*En errant*, p. 266.)

Le mobilier était très simple. Il était même rustique, à l'exception du salon apporté de la rue Oudinot. Rollinat, qui aimait ses aises, préférait à tout l'acajou du monde une petite table à croisillon faite par Bazennerie, le menuisier de Fresselines, dont il a décrit l'atelier dans son livre *La Nature*, un dressoir acheté dans une vente, des vieilleries, des choses originales. Un chandelier, une glace, un encrier avec sa plume d'oie ravissaient Rollinat et Mme Cécile. Une tournée « dans les maisons à vieilleries », étaient pour tous deux d'un très vif intérêt. Rollinat aurait aimé un lavabo en cuivre rouge qu'il avait vu dans un hôtel d'Eguzon, une rôtissoire à mouvement d'horlogerie. Il avait chargé A. Ponroy de lui trouver des assiettes à fleurs et des

antiquités. Un rideau de fenêtre représentant des scènes mythologiques lui avait fait un plaisir énorme.

Une photographie d'Alluaud permet de se figurer ce que fut la salle à manger de Rollinat. On y voit des tableaux de Détroy et d'Osterlind, une peinture de Hareux qui représente un enfant plumant une perdrix, des assiettes au mur, et une reconstitution, si je puis dire, de la scène du *Corbeau* d'Edgar Poë. Au-dessus du buste de Pallas était un corbeau empaillé que lui avait donné l'abbé Jouve. C'est évidemment de ce corbeau que parle Rollinat dans un poème des *Apparitions*:

Empaillé ?... C'est indéniable
Mais qui donc de la sorte a bien pu l'empailler ?
Quelque étrange savant ? peut-être un vieux sorcier,
A moins que ce ne soit le diable.

. . . .

Fin d'automne quand il brouillasse,
Le soir, quand ses pareils ici viennent rôder
Je frémis, en étant presque à me demander
Si ce n'est pas lui qui croasse !

Le buste de Pallas a aussi une histoire. Il remplaçait un buste de jeune femme dû à Ringel d'Illzach, ami de Rollinat. La figure, vue d'un certain côté, a dans le regard quelque chose d'équivoque. Sourit-elle ? Menace-t-elle ? Pour Rollinat, c'était la *perversité*. Elle représentait les mauvais instincts : la luxure, la débauche, le crime. Tant qu'il fut le chantre de ces instincts, il la conserva ; mais naturiste, vieilli, fatigué, il lui donna pour successeur Pallas, déesse de la Raison et de la Sagesse. Lorsque Rollinat expédia au grenier *la Perversité*, on peut dire que son caractère avait bien changé. Il croyait inaugurer une vie plus sage, en

réalité plus morose ; il était, au moins par intermittence, cet homme

Mort à la femme comme au livre.

On avait signalé à l'auteur des *Spectres* qu'il existait sur un chapiteau de l'église d'Ardentes une curiosité pleine d'horreur. Rollinat l'avait fait photographier et l'on voyait dans son salon une femme nue, tremblante de frayeur à qui deux diables tiennent attachés aux seins et les font têter, l'un un serpent, l'autre un crapaud.

Il est un meuble dont Rollinat ne pouvait se passer : le piano. Il y en eut un d'abord à côté des canapés, des fauteuils, de la table chargée de livres, en compagnie du masque de Beethoven, du plâtre de Chopin et d'une aquarelle ovale représentant la mère du poète dans sa jeunesse. Il y eut ensuite deux pianos ; le second provenait de la succession de la mère de Mme Cécile. Pas plus que Chopin, ce « frère du gouffre », on n'imagine Rollinat sans piano. C'est là qu'il essaye ses mélodies. C'est cette sorte d'hippogriffe sonore qu'il cravache, qu'il dompte et qu'il fait gémir,

A l'heure où l'ombre noire
Brouille et confond
La lumière et la gloire
Du ciel profond.

Si la fortune de Rollinat l'eût permis, il aurait réalisé son rêve de posséder une belle bibliothèque dans le genre de celle qu'il a décrite dans *Les Névroses :*

Elle faisait songer aux très vieilles forêts.
Treize lampes de fer oblongues et spectrales
Y versaient jour et nuit leurs clartés sépulcrales
Sur ses livres fanés pleins d'ombre et de secrets.

On y aurait vu les livres qui sont comme les étapes du génie humain, les Phares guidant l'Intelligence : la Bible, le Coran, Shakespeare dont il était un admirateur. Mais sa fortune était loin de le permettre ; il se contenta d'une bibliothèque modeste où, avec l'humidité de la maison se piquaient les livres qu'il avait achetés et ceux que lui adressaient ses amis ou quelque auteur désirant obtenir du grand artiste une lettre qu'il écrivait volontiers ou une préface qu'on ne put jamais lui arracher.

Toujours dans la maison flottait un parfum qui contribuait à l'étrange sensation que l'on éprouvait et qui se mêlait au rire et à l'effroi que le diseur et le chanteur vous faisait éprouver selon son gré, à l'ébranlement des nerfs que l'on ressentait malgré soi. Les lits avaient beau être doux, les chambres à coucher avaient beau être chauffées l'hiver, parfum, musique, poésie, tout ce que l'on avait entendu, vu, respiré, vous empêchait de fermer l'œil.

* * *

A partir de 1883, on peut dire que la vie de Rollinat n'a pas d'histoire. Autant la période antérieure fut agitée, remplie de gloire et de critique, autant celle qui s'écoula à Fresselines est dépourvue d'événements saillants. Pour la grande majorité des Parisiens qui l'avaient applaudi et oublié, il semblait qu'il fût mort. Sa véritable mort survenue vingt ans après provoqua de la surprise. « Je le croyais mort », dit-on. Mais Rollinat n'avait cure de cette indifférence. Ce grand, cet obstiné travailleur, dès la publication des *Névroses*, s'était mis à composer *l'Abîme* et l'acheva à Fresselines.

Ecoutons-le raconter son labeur : « Par ce temps humide et froid (on est en janvier 1886), mes flâneries d'observateur sont difficiles ; je me résigne donc à travailler au dedans, les pieds sur les grands chenêts, entre mes trois chiens et mes trois chats somnolents à l'ordinaire ou qui font juste assez de bruit pour ne pas troubler mon silence.

« Ma besogne est rude : j'écrème, je raffine, je réduis, je perfectionne tant que je peux. Enfin ! j'ai la patience de l'esprit sans laquelle une pareille tâche ne serait pas continuable » (Lettre à A. Ponroy).

Trois mois après, il allait à Paris : « Il se trouve que le tout petit voyage que je voulais faire à Paris s'est transformé en une installation de plusieurs mois. Mon livre de l'*Abîme* étant terminé et Charpentier m'ayant offert de le publier à d'excellentes conditions, j'ai accepté tout naturellement, et vers le premier mai au plus tard, mon nouveau volume sera mis en vente. En ce moment je vais, je viens, j'excursionne, je flâne dans le Tout-Paris littéraire et artistique et je dois dire que j'y rencontre beaucoup plus de sympathies que d'animosités.

« D'ailleurs vous savez qu'en Art comme en toutes choses, je n'ai pas le souci du qu'en dira-t-on : je suis suffisamment payé de mes labeurs intellectuels par l'intime et douloureux plaisir qu'ils me donnent au fur et à mesure que je les accomplis, je n'ai donc pas l'inquiétude du jugement public, puisqu'en toute conscience je puis m'affirmer à moi-même que j'ai toujours tendu mes efforts vers le mieux possible » (Lettre à A. Ponroy).

A Paris, il revit ses amis, Dayot, qui le note dans un article que je suppose être de cette date, les Goncourt, qui l'épinglent sur leur journal : « 18 mars 1886. — Des

cheveux annelés un peu à la façon des cheveux-serpents d'une tête de Gorgone, l'œil à l'enchâssement mystérieusement profond, des yeux ombreux d'une sibylle dans une peinture de Michel-Ange, une beauté de lignes grecques dans un visage à la chair tourmentée, comme mâchonnée, et sous cette chair une cervelle qu'on sent hantée par des pensées biscornues, perverses, macabres, ingénues, enfin un mélange de paysan, de comédien, d'enfant ; c'est l'homme, un être compliqué, mais d'où se dégage incontestablement un charme. »

Rollinat avait en grande admiration le talent des deux frères et c'est pour eux que, primitivement, avait été composé le sonnet qui figure dans *Les Névroses* avec le titre *Balzac* ; mais, par un sentiment facile à comprendre, Rollinat, au dernier moment, n'avait pu se résoudre à célébrer des vivants. A noter aussi que ce sonnet devait figurer, non dans *Les Ames*, mais dans *Les Spectres*.

LES GONCOURT

Ces frères sont pour moi grands poètes en prose,
Et jamais nul esprit, sondeur du cœur humain,
N'a fouillé plus avant la moderne névrose
Ni gravi dans l'art par un plus âpre chemin.

D'un siècle froid, chercheur, hystérique et morose
Ils ont ouvert le ventre et disséqué la main ;
Et leur œuvre est un parc sensitif où la rose
Fait avec l'asphodèle un ténébreux hymen.

Noirs ciseleurs piochant la mine des idées,
Ils sont les grands charmeurs des âmes corrodées
Par la rouille du spleen et la dent du remord.

Et les pâles songeurs des anciennes orgies
Aiment fatalement ce style qui les mord
Plus encor que l'étau de leurs céphalalgies.

Rollinat se plaisait à constater en 1886 qu'il recevait plus d'amitiés qu'il n'excitait d'animosités. Mais trois années s'étaient écoulées depuis son triomphe. On avait la certitude qu'il resterait dans sa Creuse. Il n'était plus gênant. Les salons ne s'occupaient plus de lui ; on pouvait donc l'accueillir comme ami, et j'imagine que Rollinat eut la poignée de main de plus d'un de ses détracteurs d'autrefois.

Il payait cher, généralement, ses séjours à Paris ; les dîners, les réunions, les écarts de régime altéraient sa santé et justifiaient avec cruauté le mot vif qu'il avait prononcé : « Si j'étais resté à Paris, je serais crevé. » Mais à Fresselines il reprenait sa bonne vie campagnarde et respirait « l'air des solitudes ». Dès que la pêche était ouverte, on le voyait partir le matin, vêtu d'un habit de velours aux boutons représentant des animaux, chiens, cerfs, chevaux ; un chapeau mou avec une petite plume de hibou sur sa tête à laquelle ses cheveux souples et flottants faisaient une auréole, une ceinture autour des reins, des sabots « demi-garnis » comme on les chausse dans la Creuse complétaient son habillement. Il portait des lignes, un pliant, tout un attirail complet et compliqué, et même des grelots qui l'avertissaient que le poisson avait mordu. En bandoulière, pour y loger ses captures, un panier marqué à ses initiales. Comme Rollinat pêchait souvent à la raclure de boyaux de porc : « Savez-vous, lui dit un jour son ami, le peintre Léon Détroy, ce que cela veut dire : M. R. — Parbleu ! Maurice Rollinat. —

Vous n'y êtes pas, cela veut dire M... et raclures ! » Rollinat s'en tordit les côtes de rire.

Arrivé à la Creuse, il dépliait tout son bagage, lançait ses amorces, plaçait ses lignes à grelots, s'asseyait sur son pliant, et attendait patiemment ou impatiemment la venue du poisson. Ou bien, de sa démarche élastique, il esquissait une promenade de long en large à l'abr d'un rocher ou sous les aunes, récitant les vers qu'il composait et gesticulant. Un grelot sonnait-il ? Vite, il accourait. C'était parfois le vent, mais Rollinat remontait sa ligne en conscience, enroulait le moulinet et lançait des « nom de Dieu » quand il s'aperçevait qu'il n'y avait pas de poisson.

Un jour qu'il pêchait en compagnie d'A. Sainson et de sa famille, le grelot tinta d'une façon insolite. Rollinat essaya de lever sa ligne et ne le put. Au bout du fil il sentait onduler quelque chose qui se faufilait dans les pierres. Rollinat se mit à crier et fit accourir tous ceux qui se trouvaient dans ces parages : pâtres et laboureurs. Il ne leur fut pas difficile de voir que c'était une anguille qui secouait ainsi sa ligne. Quelques instants après on tira l'animal sur la berge. Rollinat avait eu ce jour-là une des plus grosses émotions de sa vie.

Un autre jour, sa pêche fut un sujet d'angoisse. Un poisson mordait à l'appât, mais soit que le ferrage fût trop brusque, soit que le crin fût trop faible, Rollinat constata que le poisson avait fui avec l'hameçon. Alors, son imagination lui montra son poisson ramené par un autre pêcheur. Celui-ci n'apercevant pas l'hameçon l'avalerait sans doute en mangeant le poisson, et il voyait déjà le malheureux se tordre dans d'horribles souffrances. C'est ainsi qu'il concevait, à tous ses actes, une

répercussion exagérée à l'infini. Il disait avec raison qu'il était *l'Angoisse personnifiée.*

Mais la pêche n'était souvent qu'une occasion d'aller en plein air composer ses poésies. Il notait dans le creux de sa main avec un bout de crayon ou sur son carnet de poche une phrase, un mot, l'attitude, l'âme du paysage, car il ne sut jamais s'attabler à une table de travail pour aligner des vers. Il a pu écrire dans *Les Brandes* la plus exacte des strophes :

Barde assoiffé de solitude
Et bohémien des guérets,
J'aurai mon cabinet d'étude
Dans la clàirière des forêts.

Aussi ne me paraît-il pas que Rollinat fut le fin pêcheur qu'on s'est plu à décrire. Il était trop occupé d'autre chose. « Mon œil rôde, a-t-il écrit, et ma pensée travaille, le tout entremêlé de pêche à l'aventure. » Plus que la pêche, c'est la rivière qu'il aimait : « J'ai l'inquiétude, le goût maniaque de cette masse reluisante à la fois glauque et verdâtre avec nuances et reflets confondus de mauvais nuage et de fumée, d'encre et d'huile, de cendre et de boue, de diamants et de métaux. Il me faut la fréquentation de ce louche élément qui, secrétant le danger, couvant l'horreur, amuse la maladie, confisque l'angoisse, engourdit le sang, le cœur et la pensée. » (*En Errant.*)

Sans doute la pêche fut un sport, plutôt qu'une passion, qui a peuplé sa solitude. Au début de son séjour à Fresselines, il allait pêcher à Crozant dans la Sédelle ou dans la Creuse, puis il se contenta de la petite Creuse ou de la Grande Creuse dans leurs cours « fresselinois ». « Je n'ai guère l'occasion d'aller à Crozant depuis sur-

tout que je n'ai plus de voiture et que je remplace pour la pêche à la truite la Sédelle si lointaine par la petite Creuse et les ruisseaux qui sont à ma porte. » (Lettre à A. Ponroy de mai 1889). Et il ne manquait pas d'inviter ses amis. « Les pèches aux goujons et à la truite sont déjà commencées, et bien que la température ne soit pas encore très favorable, nous aurons peut-être la chance de faire quelques jolies captures » (Lettre à A Sainson d'avril 1890). « La pêche à la raclure m'est très favorable et je commence à connaître les bons endroits. Je suis persuadé que vous sortirez des monstres des petits gouffres que je vous indiquerai. » (Lettre à A. Sainson du 5 février 1889). Rollinat fit quelques belles pêches, à force d'aller sur le bord de l'eau, comme celle qu'il annonce à son cousin St-Pol-Bridoux : « L'autre jour, pêche merveilleuse à la raclure de boyaux de porcs, 5 livres de chaboisseaux en onze minutes (4 poissons dont un de deux livres et demie). C'est ma plus belle capture de l'année. » Jolie capture, en effet, mais Rollinat prenait surtout des vers, et, pour la postérité, cela importait beaucoup plus.

Quand la pêche était interdite, Rollinat, qui ne chassait pas, s'en allait avec son bâton ferré.

Ma vieille canne au bout ferré,
Tu supportes ma lassitude !
Avec toi pas d'inquiétude
Où que mon pied soit empêtré.

(Dans les Brandes)

Il sifflait ses trois chiens : Petit Loup, Pistolet, la Margot et partait en excursion. Il goûtait le paysage, les rocs violetés ou jaune soufre, moussus, couverts de lichen vert-de-gris, la brande vêtue de bruyères la moi-

tié de l'année, les énormes châtaigniers aux verdures luisantes, le val des genêts avec, en octobre, leurs petits carrés de toile d'araignée tout emperlés de rosée et disparaissant avec le soleil, le ravin des coquelicots, ce mouvant fleuve de sang, radieux paradis des coccinelles, le ravin du Lierre et du Houx et le val des Ronces. Il savait dégager l'originalité des choses : clartés, couleurs, reflets, frissons, souffles, arômes. Un clair de lune le ravit. Il s'extasie devant le damier des champs, le vernis frais et neuf d'une pluie qui ravive les teintes. Nouveau La Fontaine, il observe, pour la décrire strictement, la journée d'une cigale. Il est, en effet, impossible de ne pas songer au célèbre fabuliste qu'il reconnaissait pour son maître, en lisant cette page : « J'ai toute ma journée à moi. Que faire au bord de l'eau dans ce sous-bois marécageux dont l'insinuant et brutal soleil arrive quand même à violer le jour de cave et à corrompre la fraîcheur ? Je me mets à observer les tout mignons scarabés bleus qui par leur foisonnement d'apparentes pierres précieuses et vivantes et rêvassantes bijouteries sur les pâquerettes et les boutons d'or, sur les fouillis de ronces, de plantes et d'arbustes, font ressembler ce coin de solitude à un immense écrin verdâtre où l'on verrait s'allumer, vaciller, miroiter tout un somptueux épanouissement d'innombrables saphirs. J'examine, je contemple les délicieux petits insectes au dessus lisse et plat scintillant bleuâtre dans la pénombre. » Et le poète, après avoir examiné avec une attention curieuse et soutenue de naturaliste et de peintre, cède la place au philosophe : « Je les admire jusqu'au soir et en partant je me dis qu'aux yeux de l'Eternité tout l'éveil de nos pensées ne vaut peut-être pas plus que la somnolence de leurs songes » (*En Errant*, p. 239).

D'autres fois, il contemple les vieilles souches des rives, analyse le fond de l'eau tout sablé de mica, de gravier, où passent carpes, truites, gentils vérons couleur topaze. Voici la nuit, une nuit de poix et d'encre. Muni d'une lanterne sourde, il s'en va, à pas feutrés, retenant sa respiration, par tous les talus, au hasard de la promenade. Et il rapporte une foule d'observations, de descriptions aussi justes que neuves : c'est l'emménagement des fourmis rouges, les amourettes des grillons, le grimpement d'un faucheux au mât de cocagne d'une longue tige, le festin des belettes, le bal des fouines, le corps à corps des chats-huants et des mulots. Il aima la nature qui l'avait consolé, il l'aima jusqu'au dernier souffle. Il en pénétra la grandeur comme la simplicité. Il la voyait chaque jour pareille et pourtant nouvelle. Elle ne lui parut jamais monotone. « On use l'amitié, l'amour, le travail ! Jamais on n'use l'impression d'un paysage habituel : il vous offre la variété que lui donne les saisons. » C'est surtout pour Rollinat que le paysage est un état d'âme. Les troubles, les calmes, les joies, les larmes, les fêtes, les tristesses de la nature étaient en lui. « O fleurs des lilas, s'écrie-t-il, les arbrisseaux qui vous portent sont les hamacs de la tristesse, de la poésie anxieuse et chagrine, les pudiques et voluptueux confidents du romantique amour mystérieux qui s'y recueille dans son attendrissement... Vous laissez à tous les amants nostalgiques de la nature l'indéfini du souvenir et la longueur du regret. — Si juste et si sincère que l'on soit quand on regarde un paysage nouveau ou habituel, on apporte toujours plus ou moins dans sa contemplation le reflet de sa situation actuelle d'âme ou d'esprit, disposé à le trouver fastidieux si l'on s'ennuie, hostile si l'on est mécontent, inharmonieux et

trouble si l'on a le désordre dans le cœur » *Ruminations*).

Rollinat, analyste sévère, se rendait un compte exact de ce qu'il apportait de lui-même dans le paysage :

A moins que ce qui fait l'horreur de cet endroit
Hélas ! son abandon et son deuil, ce ne soit
Ma pensée encore plus lugubre que les choses !

(*La Nature. — La Chagrineuse*)

Rollinat ne voulut jamais quitter ces paysages qui le rendaient à peu près heureux.

La Nature ne rend heureux
Que les Innocents et les Sages,
Parce que, regardant en eux,
Ils retrouvent ses Paysages.

Car, peut-être plus qu'aux êtres, il s'était attaché aux choses qui, pour lui, vivaient, avaient une âme. N'est-ce pas lui qui parle pour son compte par la bouche du père Guillaume, « vieux penseur madré, voyant quelque peu lettré » ?

Viv' ? C'est pas les femm', la boisson,
Les plaisirs à grand' ou p'tit' doses,
Ni d'entasser d' l'or et d' l'argent,
C'est p't-êt' ben d'aimer quelq' brav' gens
Mais c'est surtout d'aimer les choses !
C'est d'aimer les pacag', les champs,
Les arbr' tortus, droits ou s'penchant,
Les roch' que la bruyèr' décore,
De s'plaire à voir le nuage et l'eau,
Les horizons, cadr' du tableau
Qu' l'auror' blanchit, qu' le soleil dore,
Et tous les soirs s'ensommeiller
Et, tous les matins, s'réveiller
Avec le goût d' les voir encore.

(*Paysages et Paysans. — Le Philosophe*)

On tenta de l'arracher de Fresselines, il s'y refusa.

Un jour qu'avec sollicitude
Les habitants d'une cité
L'avaient longuement exhorté
A sortir de sa solitude :

Qu'irai-je donc faire à la ville
Dit le songeur au teint vermeil,
Regardant mourir le soleil
D'un air onctueux et tranquille?
. . . .
Je tire mon ravissement
De l'espace et du firmament
. . . .
Et je finirai dans ce coin
Mon court passage de témoin
Devant l'éternité des choses.

(*Paysages et Paysans.*)

C'était la réponse d'un sage.

Quelquefois pourtant il lui venait de vagues regrets d'avoir quitté Paris, et il les a contés dans ce magnifique sonnet:

CONSEIL DE LA NUIT

Voici qu'un roulement de très lent véhicule
S'harmonise en mineur avec les mornes cris
Du râle de genêt, de la chauve-souris :
C'est l'accompagnement des voix du crépuscule.

Un vol noir de corbeau met sa double virgule
Au-dessus du vieux bois de châtaigniers pourris
Et ce bruit, toujours plus, m'émeut sous les cieux gris
A mesure qu'au fond du silence il recule.

C'est qu'il verse en mon âme, outre son charme brun,
Je ne sais quel regret vague du temps défunt,
Comme un appel confus vers de lointains voyages.

Vient la nuit qui me dit : « Va, ne regrette point
Puisque pour posséder l'univers dans ton coin
Tu n'as qu'à regarder l'espace et les nuages.

(*La Nature.*)

Rollinat resta donc à Fresselines ; et comme il avait chanté dans *les Brandes* et *Les Névroses*, Bel-Air et la campagne environnante, il chanta, dans presque tous les livres qui suivirent, Fresselines et ses paysans, ses animaux et ses paysages. C'est ainsi que l'écrivain et son milieu ne peuvent être abstraits de l'œuvre. La pêche a inspiré à Rollinat quelques-unes de ses meilleures pages où le vocabulaire inventé et la phrase singulièrement construite sont mis au service d'une observation forte et soutenue ; les soirs d'hiver, lorsque la gelée avait durci la petite mare devant sa maison, les enfants, à la sortie de l'école, y venaient glisser et fournissaient le thème des *Glissoires* :

On les voit gris et bleus les mioches
Qui, d'un trait, au bas des airs blancs
Passent, les bras tendus, ballants,
Croisés ou les mains dans les poches.

Puis, lorsque la nuit avait versé ses « torpeurs funèbres » et que les petits écoliers étaient partis après un dernier monôme, Rollinat « plongeusement vissé » dans son fauteuil, observe le feu dansotant dans la grande cheminée. « En errant » au bord de la Creuse, par les sentiers et les champs, il avise une ruche dans un tronc d'arbre, les troupeaux qui broutent, le vieux pêcheur prodigue de soliloques, magnifique de pittoresque, sorcier de la rivière, magicien du torrent, le manoir qui, à la tombée du jour, s'empourpre et devient

fatidique, le mendiant en haillons qui dort, le jeune cantonnier mangeant sa croûte de pain sur son mètre de cailloux, les éphémères qui tourniquent comme des balles de jongleur, les papillons blancs folâtrant au-dessus de l'herbe vernie. Il a contemplé la lune de songe posant son baiser d'émeraude sur l'arbre et le ravin, sondé le gouffre qui baille entre ses bords mouvants, détaillé les fleurs des champs, les fossés, les effets du vent sur le clavier de l'eau, noté les grondements de l'orage en forêt. Son art s'appliquait à rendre ce qu'il voyait. Les *Deux Bohémiens* ne sont que la narration d'une rencontre. *L'Innocent*, *le Bon fou*, *la Folle* sont des sujets que le poète a pris à Fresselines. Bien que les champs de genêts disparaissent à peu près comme les brandes, il en reste encore suffisamment à Puy-Guillon pour évoquer la poésie des *Genêts :*

> A-t-il fallu qu'elle soit grande
> La solitude de ce val
> Pour que ce petit végétal
> Ait englouti tout une brande !

Les grands Linges, *les Meules de foin*, *le Vieux Pont* qui, le soir, devient tout à fait fantôme, les *Trois noyers*, autant d'observations naturistes cueillies par Rollinat au cours d'une promenade. *La Corne, les Petits Cailloux*, *la Mauvaise Rencontre*, *Soir de pluie*, etc., autant de paysages marchois. Il est à peine besoin de faire remarquer que les paysans de Rollinat sont croqués sur le vif *: Domestique de peintre*, *le Vieux Priseur*, cet admirable *Pêcheur d'écrevisses*, *Trois Ivrognes*, les *Trois Bègues*, *Croissez et multipliez*, toutes ces poésies patoisantes qui remplissent une partie de *Paysages et Paysans* ne pouvaient naître que dans ce coin de France

que le poète a dénommé ses *Refuges*. Les animaux qui vivent à Fresselines ou dans sa maison même n'ont pas eu d'interprète plus sincère que Rollinat : la cigale, la vieille carpe, le brochet, le canard sauvage, les fourmis, les guêpes, le roi des cailles, la rainette, les rats, les boucs. Que de croquis de vipères et de chats!

On pourrait multiplier ces exemples. Mais en replaçant Rollinat dans le milieu où il a vécu, dans son pays d'élection, en y rattachant, comme à sa racine, l'œuvre du poète, on fait justice, par cela même, d'un des reproches, en apparence grave, dirigé contre lui, à savoir qu'il imita quelqu'un. Rollinat a choisi son milieu et l'a exprimé. Il fut donc lui-même. C'est ne pas le comprendre que de l'étudier autrement.

* * *

Rollinat ne quittait Fresselines que pour de courts voyages. Il ne les aimait guère. « Ils comportent tant d'accidents que, lorsqu'on est revenu chez soi, au coin de son feu, on se félicite d'avoir échappé à la mort et on peut se faire à soi-même l'effet d'un revenant. » — « Avant de s'absenter, ne fût-ce que pour très peu de temps de son endroit de séjour habituel, on se prend, malgré soi, à regarder les choses et les coins préférés avec une insistance inquiète, avec une sinistre attention, comme si on avait peur de ne plus jamais les revoir. » (*Ruminations.*)

Il faisait annuellement un voyage à Bel-Air, généralement au mois de septembre. Sa mère y arrivait et il y restait quinze jours ou un mois. Il y retrouvait ce qui faisait le charme de Fresselines, et plus encore qu'à Fresselines, la solitude, les chauves-souris rôdant dans

l'air nocturne autour des vieilles croix, les pigeons lustrant leurs plumes sur les vieilles toitures en tuiles ou sur la margelle des puits verdis par la mousse, et en plus, il y éprouvait cette sensation de peur qui fait partie de sa personnalité. C'est à Bel-Air qu'il retrouvait l'ambiance du souvenir paternel :

Là plus qu'ailleurs pour ma tendresse
Son souvenir est palpitant;
Partout sa chère ombre se dresse
Dans ce pays qu'il aimait tant.

(*Dans les Brandes.*)

N'est-ce pas à Bel-Air aussi qu'il avait passé le meilleur temps, littérairement parlant. N'y avait-il point puisé ses meilleures inspirations ? Il rappelait, avec une visible émotion, que c'était de là que son père était parti à cheval, un jour, pour la foire de Chantôme, l'emmenant en croupe, lui tout gamin. A cette époque déjà lointaine, les routes n'étaient guère praticables.

Oui, Rollinat se serait plu à Bel-Air ; mais sa mère s'y trouvant, il cherchait à s'esquiver le plus possible. Il appelait irrévérencieusement ce séjour « faire ses treize jours ». Il ne pouvait guère s'en dispenser. C'était à Bel-Air que sa mère lui donnait le montant de la rente qu'elle lui servait. Recevoir là des amis, il n'y fallait pas compter ; mais il avait mille prétextes pour s'absenter. Il faisait atteler un cheval, prenait le train jusqu'à Argenton et demandait l'hospitalité à son ami A. Sainson, peintre et poète. Tous deux se récitaient leurs poésies, au clair de lune, en grimpant les vieilles rues argentonnaises.

Un soir, par un orage épouvantable, Rollinat se trouvait chez A. Sainson et récitait *Le Vent*. Un clairon

sonna : Au feu ! Tous deux sortent, et dans la nuit noire, trébuchant, ne trouvant leur route qu'à la lueur des éclairs, ils se dirigent sur le Pêchereau. Le long du chemin, personne. « Il faut, dit Rollinat, qu'il y ait deux personnes pour aller porter secours, et il faut que ce soit deux poètes. »

Les autres voyages de Rollinat se faisaient à Crozant. Au début de son installation à Fresselines, il descendait à l'hôtel, chez la mère Lépinat « qui, par ses qualités d'hôtelière poétique et pittoresque, était en quelque sorte l'âme rustique et la bonne fée de Crozant », et dont la mort lui causa beaucoup de chagrin.

Plus tard, deux amis lui étant venus, le peintre Léon Détroy et Alluaud, et ceux-ci possédant une maison à Crozant, il allait y passer quelques semaines, et y invitait même des amis : « Mon cher ami, écrit-il à A. Sainson, (19 avril 1890) mardi prochain nous allons passer environ un mois chez Détroy à Crozant : c'est là que vous viendrez nous retrouver, la maison de Détroy et la nôtre étant d'ailleurs *absolument la même* comme sans gêne et cordialité. Tâchez, n'est-ce pas, de nous arriver dimanche à Fresselines et nous partirons tous ensemble pour Crozant. » — « Je vous attends tous deux à Crozant chez M. Détroy où vous serez tout aussi à l'aise qu'à mon propre domicile. » (Lettre à A. Ponroy du 24 août 1889).

De temps en temps, il arrivait à Rollinat et à Mme Cécile de s'absenter pour aller déjeuner chez le Dr Bertrand, non loin de Fresselines, à la Celle-Dunoise. Détroy l'emmena à Loudun au moins une fois. Alluaud lui faisait visiter Limoges et de là tous s'en allaient excursionner aux environs. C'est sans doute pour Rollinat, amateur de paysages, ce que le voyage

avait de meilleur. Il ne semble pourtant pas qu'il en ait rapporté autre chose que des souvenirs, tandis que de son voyage chez Jules de Vorys, en Brenne, dans cette partie du Berry si différente du Boischaut, il en rapporta l'*Etang rouge* qui figure dans *En errant.*

Il faisait encore quelques petits voyages, à Chantôme pour essayer de trouver un vieux chandelier, à Eguzon, chez la mère Choret, où il achetait, disait-il, le meilleur gruyère qu'il eût jamais mangé. A Eguzon, il demandait au père Vallet une audition de cornemuse; de cet instrument, il raffolait.

« Si tu savais comme la Muse
M'emplit d'un souffle virginal,
Lorsque j'entends la cornemuse
Par un clair de lune automnal. »

(*Dans les Brandes.*)

Le père Vallet se mettait sur le seuil de sa porte ; Rollinat prenait une chaise et allait s'asseoir en face, à quelque quarante mètres, près de l'église, sous la halle aujourd'hui démolie, et se délectait de cette musique berrichonne.

Quelquefois aussi il allait à Châteauroux. Il voyait naturellement sa mère, son cousin Saint-Pol et le dentiste Paul. Chez ce dernier il faisait soigner ses dents qu'il avait très jolies et qu'il entretenait avec grand soin. A la moindre trace de carie, il allait voir Paul. Et il disait : « J'ai vu Paul et Saint-Pol. »

C'est au cours d'un de ses voyages à Châteauroux qu'il visita *le Pierrot noir*, ainsi qu'il a été conté dans *la Revue du Berry* (n° spécial consacré à Rollinat). Mais

il ne se plaisait guère à Châteauroux. Ce qu'il lui fallait, c'était ou Paris ou la franche campagne. La petite ville avec son esprit bourgeois et étriqué lui était insupportable, et il se moquait spirituellement de sa ville natale.

Les Réceptions de Rollinat

Au lieu de voyager, Rollinat préférait, de beaucoup, recevoir chez lui. Ses réceptions sont dans toutes les mémoires de Fresselines, car si, durant la mauvaise saison, Rollinat était réellement le solitaire de *la Pouge*, dès que les vacances approchaient, et plus particulièrement pendant deux mois au moins, sa maison débordait d'invités. Il avait été forcé de renoncer à l'incognito d'ailleurs impossible à garder, il était archi-connu et il pouvait satisfaire ses deux sentiments en apparence contradictoires : l'amour de la solitude et l'amour des réunions. Toutes les lettres de Rollinat que j'ai eues sous les yeux sont des invitations à venir passer quelques jours chez lui ; le plus longtemps possible était le meilleur à ses yeux et à son cœur. Lorsqu'il eut cheval et voiture, il allait lui-même chercher ses invités à la gare de Dun-le-Palleteau, ou bien il les faisait prendre par la voiture du maréchal-ferrant, car il n'y avait pas — et il n'y a pas encore, je crois — de voiture publique de Dun à Fresselines.

Aussitôt en compagnie, Rollinat était réellement heureux. Triste et macabre aux heures de solitude, il s'abandonnait alors à sa joie. Ses chiens eux-mêmes semblaient partager sa bonne humeur. Ils attendaient les invités, les pressentaient, et, avec des aboiements de plaisir, des remûments de queue, précédaient leur maître. Ils gambadaient, sautaient avec mille démonstrations d'amitiés auxquelles il était fort difficile de se soustraire. Rollinat arrivait, son bon et franc sourire

sur la lèvre, la main largement tendue ; et, avec son accent voulu de Châteauroux : « Comment qu'ça va donc ? » Il vous remerciait d'être venu, faisait taire ses chiens, les caressait : « Ben mignon, ce p'tit chien chien, ben mignon ! Un peu vénusiarque comme son mémaître, mais ça commence à y passer. » Puis c'étaient des questions à n'en plus finir ; et tandis que Mme Cécile et la bonne, et quelquefois *les* bonnes, préparaient le repas, Rollinat vous invitait à faire le tour de sa solitude. George Sand prétend avoir découvert Gargilesse, « son village » comme elle dit : et c'est exact ; mais qu'aurait été Fresselines sans Rollinat ? C'était vraiment son pays. Il était à lui artistiquement. Les rochers, les buis, les bruyères, les deux Creuses le reconnaissaient. Il vous les montrait, les admirait et vous les faisait admirer : « Je ne connais rien de plus beau », répétait-il. Les promenades succédaient aux promenades, les pêches aux pêches, les dîners aux dîners et personne ne s'avisait de trouver que ce fût monotone. Rollinat faisait à tous les honneurs de ses paysages. « Nous comptons que vous viendrez nous présenter votre future ; nous serons enchantés de lui montrer notre beau pays. » (Rollinat à A. Sainson, août 92). Mme Cécile trouvait les mêmes accents : « Nous espérons que malgré le froid, le beau soleil nous permettra de vous faire admirer de beaux coins de paysages rendus plus saisissants encore par cette saison qui les dénude. » (Lettre de Mme Cécile à A. Sainson du 23 déc. 1891). Fresselines n'avait jamais vu autant de monde, n'avait été secoué d'une pareille animation. C'était comme une fête. A pied, à âne, en carriole, on allait excursionner. Mlle Jane de Gournay préférait l'âne, comme les meunières de *Dans les Brandes*, et cheminait ainsi dans les rochers de Fresselines.

« O les meunières sur leurs ânes
Cheminant aux flancs des rochers ! »

Au cours des promenades, il n'était pas difficile d'obtenir de Rollinat qu'il récitât ses dernières productions. Il tirait son carnet de sa poche, faisait le geste qui lui était familier de relever vivement ses manches, et en vous fixant pour voir l'effet produit, récitait : « Je ne crois pas que ça a déjà été fait, » disait-il. A ses intimes, il servait le plat capiteux de *La Puce*, *la Cuvette qui parle*, quelque pièce empreinte de vampirisme et de sadisme ou d'une fantaisie absolument hilarante. Heureux ceux qui ont pu entendre ces morceaux de la bouche de Rollinat ! Quel merveilleux talent de diseur il avait ! Sa parole embellissait tout. A réciter *les Trois bègues* (*Paysages et Paysans*), il vous faisait mourir de rire. Chacun bégayait d'une façon particulière. C'était d'une cocasserie achevée. A table, si Léon Détroy s'y trouvait, c'était à qui raconterait la plus belle farce.

A l'un de ces dîners, Rollinat ressentit une peur atroce. Il n'aimait guère les champignons à cause des empoisonnements toujours à craindre.

« Les empoisonneurs et les empoisonneuses
Tireraient parti de ces champignons verts. »

Sur la foi de Sainson et de Détroy il s'était pourtant laissé convaincre un jour, et avait fait cuire les champignons qu'on venait de ramasser. On était à table en train de les manger, quand Détroy s'écria d'une voix tragique et angoissée : « N'en mangez plus, j'ai des coliques, nous sommes empoisonnés ! » Rollinat se leva, pâle, non pas comme un mort, mais comme la Mort elle-même, fit enlever les assiettes presque vidées et

s'empressa de donner des soins à Détroy, quand celui-ci éclata de rire. C'est un tour qu'il avait voulu jouer à Rollinat, dont il connaissait les peurs sans motif. Mais Rollinat ne pouvait garder rancune à Détroy, ce charmant garçon.

Au dessert, les conversations allaient leur train : « Mesdames, disait Rollinat aux dames, prenez vos oreilles d'hommes. » Il racontait des histoires un peu gauloises sans sortir toutefois des limites permises et il critiquait à ce sujet Jules de Vorys qui, devant une jeune femme, osait des mots un peu lestes. Mais que de choses il faisait passer par une inflexion, par un certain geste, qui, écrites, nous paraissent risquées ! C'étaient des souvenirs personnels ; sa bonne allemande qui à Bel-Air, une nuit d'orage, accourt dans sa chambre en s'écriant: « Monsieur, chai peur ! » Il contait des souvenirs parisiens, rapportait, en le parodiant un peu, un mot de V. Hugo : « Monsieur et cher confrère, puisque, dans ce mot, il y a frère », ses succès dans les salons, tout cela avec bonne grâce et un art inné. Puis il récitait le *Ramasseur de Bouts de Cigares* avec l'accent boulevardier, cette pochade qu'il songea à publier. « Mon meilleur souvenir à M. Charpentier, écrit-il en juillet 1883 à Adrien Remâcle, et veuillez lui demander s'il consentirait à publier en plaquette *le Ramasseur de bouts de cigares*. On me le demande de tous côtés » (1). Il aimait dire aussi *la Levrette en paletot* de son ami Auguste de Châtillon, à qui il a dédié sa pièce de *Dans les Brandes : le Soliloque d'un menuisier*.

« Y a-t-y rin qui vous agace
Comme un' levrette en pal'tot

1. Lettre publiée dans *l'Almanach Crès*, année 1917.

Quand y a tant d'gens sur la place
Qui n'on rin à s'mett' su' l' dos ?

La conversation arrivait-elle sur les femmes, Rollinat n'était pas le dernier à dire son mot. « Quelle femme préférez-vous ? » lui demanda-t-on. « Celle qui sent bon. » Il eut toujours une prédilection pour les parfums, et sa réponse ne faisait que confirmer ce qu'il a écrit dans *les Névroses* :

Toute la femme aimée est dans le parfum tiède
Qui sort, comme un soupir, des flacons et des fleurs.

Un convive, je crois bien que c'est A. Ponroy, disait : « Dans les soirées, les femmes montrent leurs bras et leurs épaules, je préférerais voir leurs jambes. — Moi aussi », disait Rollinat. A certains moments et sans doute au souvenir de quelque souffrance, Rollinat avait la dent dure : « Ces sacrées femmes ! Elles vous feraient passer sous une charrette chargée de pierres. »

Sans avoir une mémoire prodigieuse comme on l'a dit, Rollinat l'avait bonne, et il citait des vers de Virgile, de La Fontaine, de Boileau, de V. Hugo, etc... Voici quelques-uns des vers qui revenaient au cours de ses conversations :

Comme Horace avait l'Anio
George Sand a la Gargilesse

V. Hugo

Et dans quatre mouchoirs de sa beauté salis
Renvoie au blanchisseur ses roses et ses lys

(Boileau)

Il citait cette épigramme qui valut, dit-on, la disgrâce

à Maurepas, qui l'avait composée contre la Pompadour :

> « Iris, je louerai vos appâts :
> Vos traits sont vifs, vos grâces franches,
> Vous semez des fleurs sous vos pas,
> Mais hélas ! ce sont des fleurs blanches ! »

Il citait aussi de Théophile Gautier un huitain qui circule en catimini, mais que je ne puis répéter, deux quatrains de Piron qui resteront également dans mon encrier. A propos de Th. Gautier, Rollinat contait qu'il avait été reçu par lui dans sa salle de bain et que, pour conserver le ton de cette réception un peu sommaire, le jeune poète, tout en demandant conseil sur la vocation, avait récité *la Cuvette qui parle* :

> Cette nuit, par hasard aussi propre que vide,
> Je trône sur un marbre étrange et curieux
> Et sous les froids rayons de la lune livide,
> J'ouvre, dans le boudoir, mon œil mystérieux.

Comme cette cuvette est la cuvette d'une cocotte, on devine ce que pouvait apercevoir son œil mystérieux. Th. Gautier, enchanté, aurait dit : « C'est bien, jeune homme ! il faut continuer. » Rollinat racontait aussi en la mettant, je crois, à l'actif de Piron, l'anecdote suivante qui revient à Scarron. Piron reçoit un jour la visite de son tailleur, maître Robert. Celui-ci lui avoue qu'il aurait une grande satisfaction à posséder quelques vers de lui. Le malin Bourguignon lui répond que la chose est facile et qu'il a encensé des gens qui certainement ne le valent pas ; et l'air inspiré, sur un ton grandiloquent, il déclame :

> O Dieu qui fites les planètes
> Et le grand ciel d'astres couverts...

« C'est trop beau pour moi, dit le tailleur ; baissez le ton, n'oubliez pas que je ne suis qu'un pauvre homme. — C'est bon, dit Piron, vous allez être satisfait. » Et il termina :

« Faites de mon c... des lunettes
Pour le nez de maître Robert. »

Dans un autre ordre d'idées, Rollinat récitait *la Chute des Feuilles* de Millevoye et l'on voyait tomber les feuilles sur le poitrinaire. « Je ne connais rien de plus triste, » disait-il. Et se reprenant : « Il y a encore quelque chose de plus triste, c'est ceci :

J'ai perdu ma force et ma vie,
Et mes amis et ma gaîté ;
J'ai perdu jusqu'à la fierté
Qui faisait croire à mon génie. »

A. DE MUSSET

Ces récitations étaient entremêlées de discussions littéraires. Une idée originale de Rollinat sur la prosodie était de prétendre — sans pourtant soutenir très fort son opinion — que piano, au singulier forme trois syllabes et qu'il n'en forme que deux au pluriel. Il avait néanmoins écrit dans *les Névroses* :

Des entrailles d'acier à tes grands pianos.

(*Marches funèbres.*)

D'une façon générale, Rollinat était, en littérature, d'un éclectisme intelligent. Il avait ses idées particulières, mais n'était pas un sectaire. Balzac, Baudelaire, Edgar Poe, *le Grand Poe*, comme il disait, et dont il avait interprété en vers quelques-uns de ses poèmes, *le Corbeau*, *le Palais Hanté*, *le Ver Conquérant*, tenaient.

dans son esprit les premières places. Il aimait Hugo, à qui il a dédié une pièce de *Dans les Brandes* et une des *Névroses*. Toutefois, dans la *Tristesse d'Olympio* il n'aimait pas ce vers :

Son pied charmant semblait rire à côté du mien.

Il reconnaissait que dans les salons parisiens, V. Hugo était moins lu que Musset et il disait : « Dans V. Hugo, il y a beaucoup de lie, mais il y a des passages de tout premier ordre. » Du grand poète il appréciait, en outre, le caractère et l'esprit. Il aimait les vers philosophiques de Mme Akermann, ceux de Louisa Siefert, une Lyonnaise, de Pottier, le poète de l'*Internationale*, de Pierre Dupont dont il mit le *Bûcheron* en musique. Vers 1883, il disait que le plus grand poète contemporain était Tristan Corbières. Cette appréciation qui étonne un peu, était motivée par l'originalité de Corbières, poète maudit. Rollinat aimait, en art, l'inédit, la surprise. Sa devise était : « *Peu mais bien et nouveau ou étrange.* » On comprend alors ce qui le frappait dans l'auteur des *Amours jaunes*. Un temps gris, comme il disait à la manière des peintres, ne lui plaisait pas. Ainsi en tout. Il demandait qu'un artiste mît à son travail sa marque et le signât de son originalité. « Ceux qui écrivent bien, avait-il coutume de dire, sont nombreux aujourd'hui ; mais un érivain qui sort de l'ordinaire, voilà qui est beaucoup plus rare. Prenez les vers de la plupart des auteurs, enlevez la signature, vous êtes incapables de les reconnaître. Ils se ressemblent tous ; qu'ils soient de M. Trou du c... ou de M. Pisse trois gouttes, ces Bon Dieu de vers sont tous les mêmes » (*sic*). Je ne crois pas que la postérité mettra de pair V. Hugo et

Tristan Corbières : je n'ai fait que citer consciencieusement Rollinat.

Dans ses récits, dans les contes qu'il se plaisait à dire à ses invités, un personnage revenait souvent et tenait un rôle prépondérant : Le Grand N... Aucun des biographes de Rollinat n'en a parlé, aucun ne lui a accordé la place qu'il convient. J'ai dit sommairement ce qu'était le grand N... Rollinat, alors qu'il était clerc de notaire à Châteauroux, avait connu ce délassé qui, doué d'une belle écriture, devait à ce seul don d'être employé comme expéditionnaire par les avoués et les notaires. Il ne manquait pas d'instruction ; mais, par son intempérance, sa luxure, son absence de moralité, il en était arrivé à figurer un de ces êtres que l'on considère comme le rebut de la société. A force de se frotter au monde de la chicane, de suivre les assises ou les séances de correctionnelle pour son propre compte et plus souvent, fort heureusement, en amateur, il avait appris à plaider vaguement une cause. Il représentait quelque client pour une modique somme devant la justice de paix. Ce qu'il gagnait servait soit à boire, soit à payer une femme peu difficile sur la qualité de l'amant. Par quel côté cet être plaisait-il à Rollinat ? Il serait difficile de le dire sinon par son côté original même. Rollinat l'avait connu tout jeune et la jeunesse choisit moins ses relations qu'elle ne se les laisse imposer par le hasard. Ils s'étaient évidemment rencontrés dans la même étude de notaire et la drôlerie de ses reparties avait dû conquérir Rollinat. Celui-ci n'avait pas été longtemps à voir quel parti comique on pouvait en tirer, et l'artiste qu'il fut à tous les moments de son existence avait campé un personnage absolument irrésistible. Le Grand N... n'était pas seulement un être réel, il était surtout pour

Rollinat l'analogue du *Garçon* de Flaubert, un pantin qu'il avait composé, qu'il maniait au gré de l'inspiration, dont il tirait des ficelles, auquel il prêtait parfois ses sentiments et ses idées et sur le dos duquel il mettait évidemment des farces que lui, Rollinat, avait faites. Tous ceux qui ont eu le bonheur d'aller à *la Pouge* ont entendu Rollinat raconter quelque tour du Grand N... En voici quelques-uns auxquels il manque toujours, hélas ! la voix et la mimique du grand artiste.

Le Grand N... était, au dire de Rollinat, amoureux de l'Impératrice Eugénie. C'était le ver de terre amoureux de l'étoile, et, comme le Grand N... se doutait bien qu'il ne parviendrait jamais à ses fins, il avait résolu le problème par le chloroforme. Il racontait son plan avec l'accent de Châteauroux : « Je veux, porteur d'une excessivement grande bouteille de chloroforme, pénétrer nuitamment et à l'état d'esprit supérieur et fluidique, dans l'alcôve de l'impératrice Eugénie de Montijo endormie ; et pis alors, après y avoir fait respirer quelques gouttes de c'te liqueur sustantielle qui devra la plonger dans le sommeil anticipé de la mort, me vautrer sur son sein blanc, goûter le plaisir de ses chermes (charmes) et pis alors embellir son sommeil par des rêves occasionnés par ma présence. »

Le Grand N... plaidait un jour devant le juge de paix de Châteauroux. Il faisait chaud. L'orateur déversait, avec sa parole, des flots soporifiques. Le juge de paix s'endort, puis le greffier. Tout à coup, le Grand N... s'en aperçoit. Sa colère éclate et trouve des accents indignés : « Monsieur le Juge de Paix Musnier de la Cité de Châteauroux, je m'aperçois que les fils de mon discours n'ont pas pu pénétrer dans les lobes de votre sacré nom de Dieu de cerveau. Puisque le sommeil,

autrement dit Morphée, s'appesantit sur vos paupières ainsi que sur celles de votre acolyte l'greffier, dormez donc! dormez donc ! je fous le camp, je rentre dans l'antre d'la chicane et je vous em... »

Le Grand N... avait commis un attentat à la pudeur. Invité par le Président des assises à faire le récit, il commence ainsi : « J'sortais donc du café Raffin où j'avais bu des cognacs en sextuple expédition. Monsieur l'commissaire de police qu'est là, il l'connaît bien, le café Raffin : il y est toujours fourré. Sous l'empire de ces boissons alcooliques, je descendais le chemin de la gare, lorsque je rencontre la coupable...» Je ne puis malheureusement écrire la fin. «Mais, demandait-on au Grand N..., si vous aviez eu pareille cause à plaider, qu'auriez-vous dit ? » — « C'est très simple : Messieurs de la Cour, et messieurs les Jurés, vous avez devant vous un petit jeune homme à l'aspect timide et craintif dont la tête en pain de sucre dénote les signes les plus parfaits de la plus complète *imbécillité*. Et comment voudriez-vous qu'il en fût autrement de la part de cet être vulgaire et *agresse* dont l'esprit a fait un mouvement de rotation et à qui il faudrait des siècles d'existence avant d'arriver au plus petit perfectionnement de lui-même. Vous ne pouvez pas condamner mon client, car le condamner ce serait condamner la nature même. Et jetant sur le président des assises, Mirand-Patureau, un regard empreint de la plus grande réprobation, je m'assoierais, et ma cause serait gagnée. »

Telles sont les principales histoires ultra-comiques que Rollinat mettait sur le compte du Grand N... Il y en a d'autres encore dont les familiers du Solitaire de Fresselines ne peuvent se souvenir sans rire, malgré le temps : la réponse du Grand N... au préfet, les courses

du Grand N... déshabillé autour du poêle, l'envers de son individu barbouillé d'encre... Il faudrait la plume de Rabelais ou l'incontestable génie de Rollinat.

D'autres fois, Rollinat, pour ridiculiser les pompeuses niaiseries qui se débitent dans les sphères officielles, imitait le parler du vieil académicien qui n'a plus de dents, prononçait les *r* comme des *v*, mettait une pose d'une minute entre chaque mot et faisait solennellement une communication à l'Académie des Sciences : « C'était... en... 1873... sur les bords... de la Creuse... Maurice... Rollinat... un téméraire... novateur... introduisit... dans... la pisciculture... une méthode .. vraiment nouvelle... Rompant... en visière,... je dirai plus... en double visière... avec les procédés... de l'antiquité... moderne... il démontra... péremptoirement... que de l'accouplement... de la truite... et du barbillon.,. naquit le gardon. »

Les sujets de conversation épuisés, ou à peu près, on sortait. Si c'était la fête de Fresselines, ou, pour parler le langage berrichon, l'*assemblée*, Rollinat montait avec ses invités sur les chevaux de bois, ou priait les dames de lui accorder une danse, car il dansait assez bien. Il y a loin, on le voit, de ce Rollinat au Rollinat que la légende s'est plue à propager.

Mais les promenades nocturnes étaient, pour le poète des *Spectres*, une occasion d'exercer son incomparable virtuosité d'évocation. « Dans les ombres du crépuscule ou sous la lune de minuit », à laquelle aboyaient les chiens, il faisait se mouvoir les choses ; les arbres devenaient des squelettes grimaçants, la vieille croix brandissait ses bras en maudissant, les murs se penchaient, la mare chuchotait, le coq du clocher lançait un lugubre cocorico, la ravine ondulait comme un

monstrueux serpent: tout était vision anormale. Des poésies de circonstance accompagnaient ces apparitions, et personne n'était plus heureux que Rollinat, lorsqu'il avait réussi — et il réussissait toujours — à vous faire passer dans le dos, le frisson de la peur.

Les amis des alentours de Fresselines, Argenton ou Chantôme, attendaient pour voir Rollinat que les invités fussent partis. D'ailleurs Rollinat ou Mme Cécile annonçait le départ et sollicitait d'autres visites. « Ce mardi, 23 septembre... Tout notre monde est parti.. A très bientôt donc... » (Rollinat à A. Sainson). « 21 septembre 1890... je compte bien qu'en novembre vous viendrez rejoindre votre beau-frère à Fresselines et manger avec nous le gibier du cœur et le cul de veau de l'amitié. » (Rollinat à A. Sainson). « Mon cher Ponroy, tout mon monde est parti, je vous attends donc samedi prochain tous les trois : vous resterez avec nous jusqu'à dimanche soir et nous aurons le temps de faire quelques bonnes promenades. » (Rollinat à A. Ponroy). Combien d'invités ont défilé à la table de Rollinat ! La liste en serait longue. « Nous avons en ce moment Mmes de Gournay, le fils Moutet, nous attendons incessamment le docteur Humbert, puis M. et Mme Moutet et aussi le Directeur des Beaux-Arts. » (Rollinat à A. Sainson).

Rollinat s'aperçut quelquefois que ceux qui entraient dans sa salle à manger ne se conduisaient pas forcément en amis, Il avait hébergé pendant un mois environ une famille parisienne qui était venue en touriste à Fresselines. Pourquoi Rollinat lui donna-t-il une pareille hospitalité ? je ne puis le dire. Ces hôtes se montrèrent d'autant plus charmants que la réciproque n'était pas à craindre, pensaient-ils. Au départ ils firent

l'invitation obligatoire : « Venez nous voir à Paris, nous serons enchantés. Vous serez chez nous comme chez vous. » L'occasion se présenta pourtant (à l'exposition de 1889, il me semble) et il crut bon, lui, l'honnête garçon, d'user de l'invitation. Sa déception ne tarda pas d'arriver. On lui fit comprendre, ainsi qu'à Mme Cécile, que le logement était trop étroit et qu'ils devaient aller à l'hôtel.

* * *

Le réveillon de la nuit de Noël était une trop belle occasion de réunir quelques amis pour que Rollinat y manquât. Mme Cécile lançait les invitations comme un coup de clairon : « Le veau gras est tué et l'ami Détroy nous annonce de Loudun un envoi de victuailles, truffes, etc... Quel réveillon après la messe de minuit où les chantres ordinaires et extraordinaires du bon abbé Daure ont coutume de se faire entendre ! Les fameuses cheminées des chambres commencent à ronfler dès aujourd'hui. Nous sommes ravis, mon bon ami, à la pensée de vous recevoir... Arrivez-donc ! arrivez-donc *ben vite.* » (Mme Cécile à A. Sainson, 23 déc. 91).

On n'avait garde de refuser une pareille aubaine. C'était, en même temps que le resserrement des liens d'une franche amitié, un repas succulent et une soirée artistique dont les témoins seuls peuvent dire tout l'attrait, la magie, l'envoûtement. Le pêcheur que se piquait d'être le poète allait sur le bord des deux Creuses et essayait de capturer quelques chaboisseaux, plus heureux qu'un roi lorsque la chance le favorisait. Il revenait allègrement par le sentier engouffré, crayonné du carmin ou du fusain crépusculaire. Aimant le feu

vif, il préparait, devant la grande cheminée où flambaient de grosses bûches gardant encore leurs ceintures de lierre, un plat dont il avait le secret. Fier de ses talents de cuisinier, il apportait à la cuisson et à la sauce tout son savoir. La petite maison écartée et recueillie s'animait de la gaîté de Rollinat et de ses amis. Les inoubliables soirées de Fresselines ! Dehors, le froid pinçait les joues violettes ; les flocons de neige s'amassaient lentement, rayaient la nuit tôt venue de longues balafres blanches sans cesse renouvelées, crissaient sous les pieds des rares passants. L'abbé Daure apparaissait à la porte, sa tête touchant presque l'imposte vitrée, secouait ses souliers à grand bruit, faisait tomber de sa soutane quelques gouttes d'eau vite formée par la bonne chaleur de la maison et s'asseyait. Rollinat le taquinait : « Quel joli réveillon, M. le Curé !. Comme ça sent bon ici ! » L'abbé Daure, amateur de bonne chère, dilatait ses narines, humait les fumets prometteurs en gastronome et complimentait Rollinat dont il connaissait les talents. « Nous aurons, continuait le taquin, du boudin succulent ! » — « C'est vrai, disait l'abbé, mais vous savez bien, Monsieur Maurice, que, passé minuit, je ne puis rien manger ou boire, à cause de ma messe. Pourquoi ne pas réveillonner avant minuit, et je serais des vôtres ? »

Rollinat le savait bien, parbleu ! que l'abbé ne pouvait ni manger ni boire passé minuit. « Impossible, répliquait-il, le temps nous manquerait pour réveillonner comme il convient ; mais sentez-moi ce plat d'escargots ! »

— Ne me tentez pas, vous savez que je n'y puis goûter.

— Nous avons du pâté aux truffes !

— Je ne puis pas.

— Et ce poisson que j'ai préparé.

— Je ne puis pas.

— Cécile nous a confectionné une crème au chocolat.

— Je ne puis pas.

— Et ce vin que Détroy nous a envoyé. Vous le connaissez bien, monsieur le curé, ce Chinon clair, scintillant. Vous en avez bu plus d'une fois.

— Je le sais bien, mais je ne puis pas.

La malice amicale de Rollinat trouvait son compte à détailler à l'abbé gastronome toutes les bonnes choses qu'il aurait savourées maintenant, mais auxquelles, deux heures plus tard, il ne pouvait toucher.

Cependant la cloche tintait, troublant les solitudes fresselinoises ; les rues s'emplissaient d'animation campagnarde. Quand la nuit était trop noire, on apercevait des lumières qui se balançaient au bout des bras. Les sabots pleins de fumier laissaient des traces brunes sur la neige. On se dirigeait vers l'église. L'abbé Daure se hâtait, suivi de Rollinat et de ses amis. « Nous allons réveillonner après la messe, monsieur le Curé continuait Rollinat. » L'abbé Daure soupirait, moitié fâché, moitié souriant, et ne répondait plus. Tout le monde assistait à la messe, athées et dévots. L'abbé Daure vidait la *Pouge* au profit de sa petite église.

La messe ne se passait pas toujours dans un silence religieux. Plus ou moins animés par un copieux repas et de fortes rasades, les assistants parlaient haut et se disputaient. Les gas faisaient des niches aux jeunes filles et complotaient la farce finale à la sortie. Oubliant le lieu et le caractère sacré de la cérémonie, quelques-uns fumaient. L'abbé Daure se retournait et avait tôt fait

de rétablir le silence. C'est une de ces scènes croqués sur le vif que le poète a rimée dans *Paysages et Paysans* :

L'OFFICIANT

Or, donc, c'était pendant la messe de minuit :
Tout flamboyait, l'autel, la nef et la tribune,
Celle-ci par tous les soulards de la commune
Devenue un enfer de désordre et de bruit.

Soudain, se retournant d'un geste exaspéré,
Soulevant à demi sa chasuble de fête,
Montant ses regards durs sur cette foule bête,
Tonitruesquement rugit le grand curé :

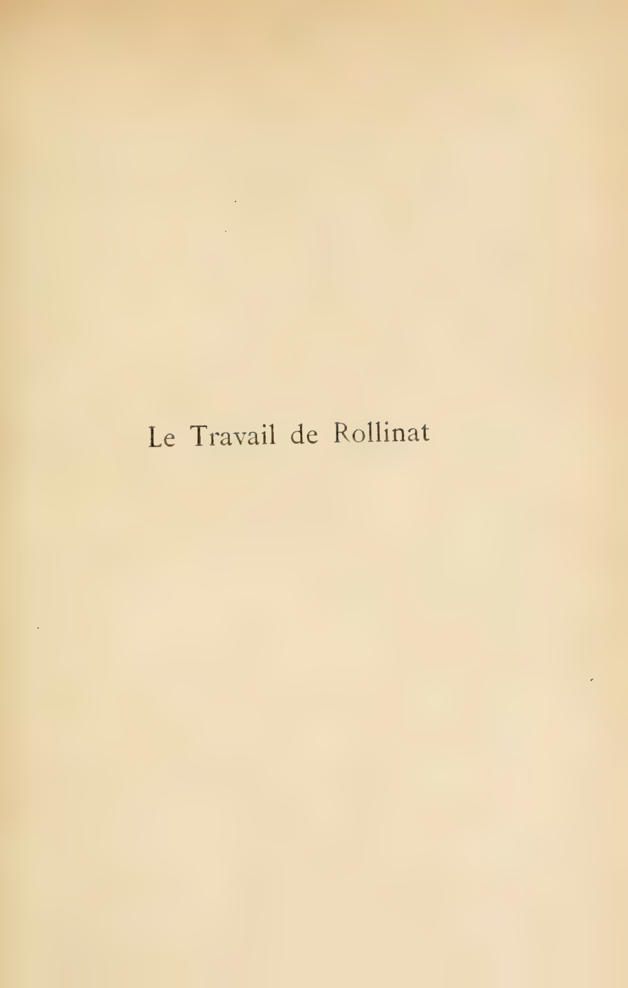
« Vous me connaissez bien là-bas, les bons apôtres ?
Vous savez que je peux en prendre un parmi vous,
Me servir de marteau pour cogner sur les autres.

Voulez-vous que j'y aille ? Assez de turbulence.
Hein !... Hein !... « Vous vous taisez, aussi lâches que fous ! »
— Et la messe reprit dans un profond silence. »

Mais il n'était pas besoin de réclamer le silence quand la voix magistrale de Rollinat entonnait le classique *Minuit chrétiens* ! La foule se taisait, prise par le sortilège de la voix et de l'accompagnement. Nulle scène théâtrale au monde n'a entendu rien de plus poignant que la petite église de cette campagne, perdue aux confins de la Marche et ensevelie dans un linceul de solitude. Mais Rollinat se prodiguait pour son Fresselines, et il se trouvait assez payé lorsqu'il avait contenté son curé, ses amis et ses paysans qu'il aimait.

A la sortie, la cloche tintait parmi les rires, les cris de surprise et d'effroi ; les boules de neige se croisaient

au hasard, atteignaient ceux qui n'étaient pas visés. Rollinat, ses invités et l'abbé Daure retournaient à *la Pouge*. On s'installait autour de la table après s'être chauffé les mains et les pieds devant le grand âtre. Le festin commençait. Le poète servait tout le monde, excepté l'abbé Daure, se servait très peu lui-même, causait avec une animation extraordinaire, mimait et gestait ses récits. C'était un régal du palais et de l'esprit. Puis, on passait au salon. La voix inclassable et qui fut unique entonnait la grave *Chanson d'automne*, l'aérienne *Mort des Fougeres*, et après tant d'émotions contradictoires de peur, de mélancolie et de joie, les invités pouvaient aller s'étendre dans les lits douillets et tièdes préparés avec une amicale sollicitude ; il leur était impossible de dormir, tant était grande et profonde la marque que le poète-musicien imprimait dans les cerveaux et dans les cœurs.



Le Travail de Rollinat

Enfin, tous les invités s'en allaient. Rollinat qui s'était dépensé énormément se reposait quelque temps puis se remettait au travail. Il travaillait soit en se promenant, soit en pêchant. Parfois il avait en poche le dictionnaire des rimes de Tampucci, acheté probablement d'occasion à Paris, car il portait comme dédicace: A M. Simon, souvenir de l'auteur, Hippolyte Tampucci. A. Ponroy avait vu cet ouvrage à Puy-Guillon, à côté du manuscrit des *Névroses* et comme il demandait au poète s'il s'en servait : « Oui, répondit-il, quelquefois. » Il travaillait avec acharnement, mâchant et remâchant ses phrases. Scrupuleux, il refaisait dix fois le même ouvrage. Le poème *Le Vent* lui a coûté je ne sais combien de jours de travail. Il en était satisfait d'ailleurs et disait que lorsqu'il l'avait récité à Paris, il avait étonné ses auditeurs. Pourtant, il ne semble pas qu'il se soit fait d'illusions. Il disait à ses amis de Fresselines, après la publication des *Névroses*: « En somme, j'ai fait mon œuvre. » Il n'était pas dépourvu de sens critique comme il le disait : il aimait ses pièces de la nature et constatait que c'était ses poésies noires qui avaient attiré sur lui l'attention et sur le reste de son œuvre. Il écrivait quand même pour occuper sa pensée, peupler sa solitude et sans doute pour se prouver à lui-même qu'il était toujours capable de faire quelque chose et qu'il n'était pas « vidé ».

L'amour du plein air et du labeur artistique — celui-là condition de celui-ci — voilà ses deux passions. Il

composa des livres plus calmes que *les Névroses*, moins frais et moins enthousiastes que *Dans les Brandes*: *L'Abîme*, *la Nature*, *les Apparitions*, *Paysages et Paysans*. Quelquefois, il envoyait une poésie inédite au *Figaro*. C'est ainsi qu'il écrivait à son cousin Saint-Pol: « Le *Figaro* me publiera probablement quelques autres pièces et je n'en suis pas fâché pour trois causes : d'abord ces insertions sont payées (je n'en sais pas encore le chiffre), ensuite c'est un rappel du nom et des volumes parus ; enfin je crois que c'est une excellente réclame pour le prochain livre. » (Lettre de janvier 1888 publiée dans la *Revue du Berry*. Rollinat se trouvait un jour à Crozant, lorsqu'il décacheta une lettre qui venait du *Figaro*. Elle contenait quelques billets de banque, prix de son travail littéraire. Rollinat manifesta une joie enfantine et fit mille gambades.

En 1889, il se mit à la prose, non pour se reposer, certes. « La prose comme je la comprends, écrit-il, exige autant de soins que la poésie ; ce n'est donc pas un récréatif après les tours de force de la rime, mais comme elle se prête élastiquement à tous les sujets, qu'elle peut ramper aussi bien qu'elle vole et qu'en somme elle rapporte davantage – pécuniairement parlant — je me décide à la travailler exclusivement pendant quelques années. » (Lettre à A. Sainson, février 1889.) Rollinat avait trop de scrupules littéraires pour que sa prose pût lui procurer quelque argent. Il la travaillait trop. Il n'était pas de ces auteurs qui vivent de leurs écrits. En revanche, ses écrits vivront, et c'est l'essentiel. Musique, prose ou vers ne lui ont rapporté que peu de chose.

Pêcheurs de truites parut dans *le Figaro* le 26 janvier 1889, la *Grande Cheminée* et *le Feu* parurent dans

le même journal le 11 mai 1889 et le 24 août 1889. Il se brouilla ensuite avec *le Figaro* et c'est le *Gil Blas* qui publia le 16 et le 22 avril 1892, *Ce que dit la Vie* et *Ce que dit la Mort*. C'est, je crois, tout ce qui devait paraître dans les journaux ; le reste ne devait voir le jour qu'en volume.

Un jour que Rollinat s'était plaint de sa mémoire et que les mots le fuyaient, A. Sainson lui apprit qu'il existait un dictionnaire apportant justement le remède et il lui fit cadeau du *Dictionnaire analogique* de Boissière. Rollinat trouva l'ouvrage « merveilleux », mais il ne semble pas qu'il s'en servit beaucoup. Si un mot lui manquait ou le plus souvent ne répondait pas à son idée, il en créait un. Disons qu'il en a beaucoup trop créés, et bien qu'il les ait tous créés compréhensibles, c'est une floraison qui déconcerte ; et on regrette qu'il n'ait pas suivi, surtout pour sa prose, le conseil qu'il donnait à A. Ponroy en 1887 : « Je comprends que vous fassiez ce qui vous plaît en littérature et qu'au besoin vous preniez la permission de créer tel ou tel mot dérivant de la nature même, ayant une étymologie raisonnable ; mais je trouve que vous auriez tort de condamner vos lecteurs à étudier un nouvel alphabet pour déchiffrer vos poésies ; vous avez de la verve et du pittoresque, parlez donc la vraie langue usuelle bien française à la portée des simples et des raffinés. Voilà mon avis sincère ; libre à vous maintenant de continuer ce dialecte pour lequel même je vous souhaite des initiés fidèles. »

En tout cas, Rollinat travaillait, et ce fut l'un des plus grands travailleurs littéraires. Il s'acharnait, le mot est de lui, à sa tâche. « La nature doit être la mine poétique où je fouillerai l'observation ; je travaille par quintes,

on ne peut plus douloureusement, mais enfin je m'acharne et je m'acharnerai en conscience à poursuivre cette tâche naturiste que je me suis imposée. » (Lettre à son cousin Saint-Pol-Bridoux, janvier 1888). Il observait bêtes et gens. Toutes les bêtes qui se trouvaient autour de sa petite maison de Fresselines lui fournirent l'occassion d'études extraordinairement fouillées, à tel point qu'un naturaliste de profession ne saurait y reprendre un détail inexact. Il scruta le paysan qui « sue le pittoresque à force de simplicité », lui emprunta des mots, des détails, des situations, des scènes entières.

La littérature ne l'absorbait pas en entier. Il consacrait une partie de son temps à sa chère musique, fidèle prolongement de sa poésie. Il essayait ses mélodies au piano. Posant sa cigarette sur la dernière touche du clavier, assis sur le tabouret, parfois une jambe repliée sous lui, il improvisait ou rectifiait une chanson, un prélude, une valse. Mais quand il s'agissait d'écrire les notes, il se heurtait à l'impossible. Les études musicales de Rollinat étaient élémentaires et je ne comprends pas qu'il ne les ait pas complétées ; il en avait tout le loisir. Sans perdre un brin de son originalité, il aurait pu étudier la composition et l'harmonie. Je sais qu'il professait un dédain olympien pour le Conservatoire, dont les procédés musicaux lui apparaissaient « strangulatoires ». A Massenet, qui lui conseillait d'étudier l'harmonie, il répondit : « Le jour où ma musique serait soumise aux règles, elle ne signifierait plus rien. » Eh bien ! Rollinat avait tort. Sa poésie est-elle moins personnelle et moins originale pour être rimée exactement et conforme aux règles les plus strictes ? Pourquoi n'en aurait-il pas été de même pour sa musique ? Mais Rollinat s'en rapportait à ce qu'il avait appris étant jeune et

c'est un musicien de profession qui transcrivait les airs. Ce fut d'abord Frédéric Lapuchin, premier prix du Conservatoire, qui assuma ce rôle de copiste. L'artiste mort, Rollinat dut chercher un autre « écriveur », selon son expression. Albert Chantrier, dans le numéro spécial de la *Revue du Berry* consacré à Rollinat, nous a donné à ce sujet des détails les plus intéressants. « Cher Monsieur, lui écrivait Rollinat, le travail en question consiste à écrire tels que je les ai composés de la façon la plus intégrale mes mélodies, airs et accompagnements. Le rôle du musicien dans la circonstance se borne à suivre aussi lentement qu'il le voudra les chants et accords que font mes doigts au piano et à les noter au fur et à mesure dans leur stricte identité, avec leurs défectuosités, fautes, solécismes et barbarismes contre les règles de l'harmonie proprement dite. » Chantrier ayant accepté ce rôle, voici ce qu'il dit : « Je m'installai bien en face de Rollinat dans le fauteuil près du piano et il commença :

> Voici venir les temps où vibrant sur sa tige
> Chaque fleur s'évapore ainsi qu'un encensoir...

« Je restai étonné, ému, rêveur ; *la mélodie large en était fort belle* ; cette voix brisée qui semblait vouloir surmonter un sanglot, ou farouche et rugueuse, mordant comme un acide, m'avait totalement emballé.

« Il m'en chanta une, deux, trois ; j'écoutai sans oser l'interrompre, anxieusement attiré par ce charme spécial, nouveau... » Puis le travail commença. « Il me fallait débrouiller le rythme, restreindre les tessitures, car il écrivait pour des voix d'une étendue peu commune ; le travail était lent et pénible, nous recommencions fréquemment cinq ou six fois la même mesure.

« Nous discutions avec acharnement pour un redoublement de basse ou pour rajouter une note à un accord afin de lui supprimer une fâcheuse claudication... Il ne comprenait pas, s'entêtait à ne pas admette les principes les plus élémentaires de l'écriture musicale. « Je rêve, disait-il, de sons littéraires, je tâche d'inoculer à mes harmonies de contrebande tout le sens des mots, tout le retors de ma pensée. » Ce qu'il ne disait pas, c'est qu'il avait l'orgueil de ses fautes ; il les avait jadis fait acclamer par des foules nombreuses ; ses admirateurs actuels n'y voyaient nulle entrave à leur enthousiasme... A côté de cela il avait des trouvailles charmantes, des successions d'un modernisme outrancier. L'homme qui a fait cela aurait fait des choses étonnantes, s'il s'était adonné à la syntaxe musicale... Tel petit groupe de croches, ce petit triolet, cette note grave avec un point d'orgue, ce trémolo sont dans la musique de Rollinat choses significatives, ils dépeignent avec une scrupuleuse fidélité des visions naturistes. Par exemple, dans *l'Amazone*, la ritournelle décrit scrupuleusement le galop du cheval d'une manière et avec un procédé très personnels. »

Au sujet de ses fautes, Rollinat écrira plus tard : « Il n'y a pas de critérium du Beau pour le profond sensitif qui, toujours en dehors des conventions et n'étant nullement influencé par l'encens et le jugement des siècles, n'aime et n'admire que ce qui réalise le plus son rêve de beauté à lui, que ce qui l'émeut par la juste représentation de l'être ou la chose, des formes et des sentiments qu'entrevoit son imagination et que conçoivent ses pensées. » *Ruminations*, p. 14.

Sur la fin de sa vie pourtant, se défiant de sa mémoire, Rollinat s'était mis à noter quelques-unes de

ses créations musicales. Ce sont sans doute ces manuscrits que Mlle Pelliot, élève de Gédalge, s'est chargée de déchiffrer et de mettre au point « dans une écriture dont la sûreté n'entame pas la souplesse et qui eût enchanté Rollinat ». (Judith Cladel.)

*
* *

Pendant que Rollinat travaillait, quelques amis veillaient à ce que le public ne le perdît pas de vue. Lui, se tenait à l'écart ; mais il remerciait d'un mot charmant de sa reconnaissance tous ceux qui, de quelques lignes ou d'un bout d'article dans un journal local, le signalaient à l'attention des lecteurs. Un de ses bons amis, Armand Dayot, le rappelait aux Parisiens. « Mon manuscrit, écrit Rollinat, en janvier 1892, est envoyé à l'éditeur et je pense que sa publication pourra suivre de près la représentation organisée par mes amis. Dayot me dit que son article a eu beaucoup de retentissement et a été accueilli de la manière la plus favorable. Tant mieux donc ! » Et en mars 1892, il écrit à A. Ponroy : « Je vous remercie de vos bonnes félicitations. Ici tout marche au mieux. L'éditeur Heugel fort emballé sur mes œuvres s'occupe actuellement de les propager. Quant à mon livre, le 2e mille en est presque épuisé. »

Rollinat devait d'ailleurs en déchanter et savoir ce qu'était en réalité l'emballement dont il parle. N'est-ce pas, en effet, dans *le Ménestrel* (journal de la maison Heugel, nº du dimanche, 1er novembre 1903, p. 348) qu'on lit, au milieu d'un article qui fourmille d'inexactitudes, cette appréciation : « Il mettait lui-même ses vers en musique, mais quelle musique ! Il faut bien le

dire, cela n'existait pas ni comme fond, ni comme forme. C'était des choses étranges, d'une incorrection absolue sous tous les rapports, qu'il était d'ailleurs incapable de transcrire lui même et qu'un ami devait s'efforcer de mettre à peu près sur leurs pieds. »

Quel touchant emballement et quelle belle réclame cet éditeur faisait pour les œuvres qu'il était chargé de vendre ! Rollinat ne devait rencontrer que l'injustice et l'absurde calomnie.

Quant à la soirée, nous savons ce qu'elle fut par les comptes rendus qui ont été publiés à l'époque. Voici quelques fragments de celui de Francisque Sarcey, qui aimait, certes, Rollinat, mais qui avait trop de camarades pour les peiner ; nous lirons donc entre les lignes.

« Le cercle d'application nous a convié dimanche dernier (21 février 1892 à entendre un certain nombre de poésies de Maurice Rollinat chantées ou dites avec accompagnement de musique par différents artistes qui n'étaient certes pas les premiers venus.

« Cette représentation qui devait être unique a été organisée par les amis du poète, afin de célébrer l'apparition d'un nouveau recueil de poèmes : *La Nature*. J'avoue qu'aimant Rollinat, je n'étais pas sans inquiétude sur l'issue de l'entreprise. Ses poésies et la musique dont il les accompagne me semblaient ne pouvoir être dites que par lui : à ces vers étranges il sait donner des sonorités fantastiques ; on se croit, en l'écoutant transporté dans le pays du rêve où chuchotent des voix mystérieuses, où éclatent de temps en temps, de stridents coups de trompette... Eh bien ! mes craintes ont été vaines. *Je ne voudrais pas soutenir que*, dans ce long défilé de morceaux récités au public par une quinzaine d'artistes qui se sont succédés sans relâche durant

trois heures d'horloge, *il n'y a pas eu de défaillances.* Comme tous ceux qui ont prêté leur concours à cette représentation ne l'ont fait que par bonne amitié et pour être agréables au poète, *je ne parlerai que de ceux qui m'ont touché le plus.*

« A tout Seigneur tout honneur. Mounet-Sully a dit deux pièces, *Le Meneur de loups* et *l'Allée des Peupliers*, *mais la dernière qu'il avait le plus étudiée sans doute* (lisez qu'il ne les avait apprises ni l'une ni l'autre) avec un sens merveilleux du fantastique... » Et le compte rendu continue. On peut y voir que, à part Boudouresque et Yvette Guilbert, les interprètes furent au des sous d'une tâche dont ils se moquaient, comme s'ils s'étaient donné le mot d'ordre.

Avec la franchise qui convient et que j'aurais voulu voir chez Sarcey, Lucien Descaves écrit : « On avait loué la Bodinière et l'on s'était assuré le concours de Mounet, de Worms, Coquelin Cadet, Boutet, Yvette Guilbert, Tarquini d'Or, etc... Quelques interprètes furent convenables, rien de plus, Yvette Guilbert chanta *l'Idiot* d'une façon saisissante, et Boudouresque le père transporta la salle dans le *Bûcheron* de Pierre Dupont, mis en musique par Rollinat et qui devrait être populaire.

« Mais les autres, que dire hélas ! des autres ? Mounet-Sully traîna sur les planches l'ennui d'une corvée à laquelle il n'avait pu se dérober. Il devait réciter le *Meneur de Loups*, il se contenta de lire péniblement, à tâtons... Et il avait l'air de mener, plutôt que des loups, des chèvres. M. Worms lui non plus n'avait pas eu le temps ni le courage d'apprendre par cœur la pièce de Rollinat choisie. A quoi bon tant de peine ? L'auteur n'était point de ceux avec qui on se gêne. On le lui fit bien voir.

« Nous nous disions, en assistant à cette exécution : Quel dommage qu'il ne nous soit pas permis d'aller chercher Rollinat, de l'amener ici et de l'installer au piano après avoir balayé toute cette engeance! Quelle leçon d'art il lui donnerait et quelle joie pour nous! »

Oui, c'est ainsi que l'on traitait Rollinat. Lui, pendant ce temps pêchait ou caressait ses chiens devant l'âtre et comptait sur la soirée pour donner le goût de ses œuvres. Il apprit la vérité et toute sa vengeance était de se moquer de Mounet-Sully en le contrefaisant comme il savait le faire, à mourir de rire. Quant à Yvette Guilbert, il la considéra toujours comme sa meilleure interprète.

En province aussi on faisait connaître le poète-musicien. A Châteauroux notamment, une conférence de M. Léonce Gain, professeur de rhétorique au lycée, réunissait de nombreux auditeurs. Le discours, qui fut imprimé, forme une brochure d'une trentaine de pages. Il est curieux de savoir ce qu'en pensait Rollinat. Le hasard d'une lettre écrite par Mme Cécile à A. Sainson nous le fait connaître : « Nous n'avons été, ni les uns ni les autres, bien satisfaits du début de la conférence de M. Gain, mais la fin n'est pas mal. Détroy nous a avoué que si le conférencier avait continué cinq minutes de plus il l'interrompait! C'eût été drôle. » J'ai lu la conférence de Léonce Gain et je comprends ce qui avait choqué Rollinat. Le conférencier avait qualifié de parti-pris le lugubre et le macabre qui se dégagent de l'œuvre du poète : « De l'horreur! encore de l'horreur! toujours de l'horreur! » Or, la plus grande injure à faire à Rollinat était de croire qu'il bluffait. « Mes évocations lugubres sont involontaires, disait-il, et je les vis comme des réalités. » D'ailleurs, la pensée de la mort

lui était familière: il était, à ce sujet nourri des classiques, il se plaisait à citer des pensées extraites de l'Evangile ou de Pascal, et un jour que A. Ponroy lui parlait de Bourdaloue, Rollinat répondit : « C'est un excellent orateur et il a fait un fort beau sermon sur la mort. »

Rollinat était donc reconnaissant à ses amis connus et inconnus qui s'occupaient de sa célébrité. Mais, dédaigneux de réclame, il était d'une incorruptible dignité. Sa conduite sur ce point et ses lettres sont probantes. Lorsque parut, chez Delagrave, son petit *Livre de la Nature* à l'usage des bambins

> Qui s'en reviennent de l'école
> Un livre dans leur petit sac,

on lui suggéra de faire des démarches pour que l'ouvrage fut officiellement adopté dans les écoles ; il s'y refusa toujours catégoriquement : « Pour mon art comme pour le reste, je n'ai rien demandé à personne. Que mes amis veuillent bien s'occuper de moi, j'en suis profondément touché ; que les ministre de l'Instruction publique, professeurs, instituteurs adoptent d'eux-mêmes mon petit livre, tant mieux! Mais je ne ferai jamais la moindre pétition écrite ou parlée à ce sujet. Je ne t'en suis pas moins reconnaissant de tes démarches... » (Lettre à George Lenseigne du 5 avril 1897, publiée dans la *Revue du Berry*.) « Merci mille fois de l'intérêt effectif que tu me témoignes si cordialement. Ainsi que je te l'ai déjà dit, je laisse agir tout en leur en étant reconnaissant ceux de mes amis qui veulent bien s'occuper de moi, mais sans jamais les aider dans leurs démarches : affaire de nature évidemment! Je ne peux pas vaincre mon horreur et ma répugnance à

cet égard. » (Lettre au même, du 10 décembre 1897.)

Si l'on veut bien se rendre compte que Rollinat a des dettes qui le minent, on comprendra tout le prix de cette infrangible dignité.

En revanche, il se mettait en quatre pour aider aux publications de ses amis. A. Ponroy publiait en fascicules une œuvre de bénédictin que bien peu eussent pu entreprendre, son *Dictionnaire du Bas-Berry* : « Je parlerai à Paris de votre dictionnaire et je tâcherai de vous trouver quelques acheteurs. » (Rollinat à A. Ponroy, février 1892.) « Je suis enchanté de savoir qu'on vous rend justice pour votre glossaire berrichon ; ici j'en parle à tous ceux que cet ouvrage peut intéresser. » (Lettre du 12 mars 1892.) S'agissait-il d'une décoration, d'un service quelconque, on le trouvait prêt. « Je puis vous assurer, écrivait Mme Cécile, que si la chose est faisable, le petit ruban violet ornera votre boutonnière à la première promotion. » Ce cœur charmant aimait à se donner. « Un jour, en revenant d'une promenade, il rencontra un homme qui avait l'air fort triste. Sans le connaître, il l'interpelle, lui demande d'où il vient, quelle est la cause de son chagrin. L'inconnu lui raconta qu'après avoir été l'un des cultivateurs les plus à l'aise de la contrée, il était presque ruiné et allait être chassé de chez lui. Sa ruine était causée d'abord par l'instruction de son fils qui était resté de longues années au lycée de Guéret et qui était sans place, ensuite par une perte considérable d'argent. Rollinat écouta amicalement son interlocuteur, écrivit quelques notes sur son carnet et se fit présenter le lycéen malheureux. Quinze jours après l'entrevue, ce dernier était casé dans les bureaux d'un ministère. » (J. Pierre, *Le Vrai Rollinat.*)

Vers 1884, pour faire quitter à A. Ponroy son poste

d'instituteur à Chantôme, un de ses supérieurs universitaires lui chercha une mauvaise querelle. A. Ponroy s'en ouvrit à Rollinat, qui écrivit aussitôt à Armand Dayot et l'affaire en resta là, à la grande joie de Rollinat et d'A. Ponroy. Combien de traits de bonté de Rollinat demeureront inconnus ! Car il ne les publiait pas. Jamais homme ne fut plus ennemi de la réclame.

Toutefois, il ne fallait pas lui demander d'écrire une préface. C'était une tâche au-dessus de ses forces. Outre qu'aucun de ses livres n'en contient — la lettre de George Sand qui ouvre *Le Livre de la Nature* ne peut guère passer pour une préface, — il estimait qu'il n'en faut pas. A Guillaumin qui lui avait demandé quelques mots de préface pour un de ses livres, il répond, tout en le félicitant : « J'ai toujours eu pour principe de ne jamais faire de préface ni de présentation pour personne. Croyez-moi, les vrais poètes ou artistes — et vous êtes de ceux-là — ont tort de se décourager. Ils se font remarquer, s'imposent par la seule émanation de leur œuvre. Comme la luciole, ils s'illuminent eux-mêmes de leur propre rayonnement. »

Même réponse à A. Ponroy pour une demande analogue. « Je suis en principe contre toute espèce d'avertissement au lecteur ; je n'admets pas les préfaces, et à ceux de mes plus vieux amis qui m'en ont demandé, j'ai toujours répondu négativement, étant incapable d'exprimer une chose que je ne comprends pas. Je n'ai aucunement le sens critique et jamais je n'ai pu écrire une ligne sur l'œuvre d'un autre, pas même sur un sujet donné. Ne me demandez donc pas de préface, et surtout ne m'en veuillez pas, puisque ma nature est ainsi faite et que je n'y puis rien. » (Lettre de janvier 1892).

* * *

Les jours passaient, le temps fuyait. Rollinat fut nommé délégué cantonal pour le canton de Dun-le-Palleteau. Cette nomination le surprit et il faillit la refuser par trop de scrupules. Il alla trouver l'instituteur de Fresselines : « Comment voulez-vous que je remplisse cette fonction, dit-il, je ne puis faire passer un examen. Je connais moins le calcul que vos élèves. » Mais l'instituteur lui ayant expliqué que son rôle principal était de faire obtenir aux écoles des cartes et des tableaux, il retourna satisfait et probablement flatté.

Le 18 juillet 1895, il reçut la croix de la Légion d'honneur. Fidèle à ses principes, il ne l'avait point sollicitée. Cette distinction lui procura certainement une grande joie, bien qu'il fût sans vanité et qu'il eût dit à son arrivée à Fresselines qu'on ne lui verrait jamais « ça » à la boutonnière. Il porta cependant son ruban en homme qui connaît la valeur des choses et des gens. « Le ruban rouge, disait-il, ça sert à attraper les grenouilles sociales. Et puis, quand on prend le train, les gens vous font place plus complaisamment. »

Une autre grande joie de Rollinat eût été de faire partie de l'Académie française. Je ne crois pas qu'il en ait parlé, mais cette distinction l'aurait ravi. En 1883, dans le triomphe *des Névroses*, il aurait sans doute accueilli cette idée avec un joli sourire de mépris, et il aurait dit volontiers comme son ami Barbey d'Aurevilly : « Je n'ai que faire de cette vieille bégueule ! » Sur la fin de sa vie, il devait en juger autrement, et l'Académie se fût honorée en l'accueillant. La Fontaine, éloigné des Quarante pour ses *Contes*, fut accueilli pour ses

Fables. En admettant que *les Névroses*, ce livre pourtant si beau, eût effarouché « l'Académie aïeule et douairière », Rollinat était le poète des *Brandes* et de la *Nature*. Aucun poète n'a aimé la nature d'un amour plus fervent et plus sincère et ne l'a chantée plus passionnément. Mais il eût fallu faire des visites, briguer des suffrages. Et Rollinat ne serait jamais parvenu à vaincre son horreur pour les sollicitations. Cette distinction n'aurait rien ajouté à sa gloire ; elle n'aurait été qu'un hommage public et mérité rendu à toute une vie de labeur artistique et la réparation des trop nombreuses injustices commises à son égard.

Les Dettes de Rollinat

Malgré quelques satisfactions, malgré les amitiés sincères et dévouées, malgré la liberté dont il jouissait dans son existence d'artiste et de campagnard, Rollinat n'était pas heureux. Deux choses empoisonnaient son bonheur : il avait des dettes et il avait une mauvaise santé.

Il avait des dettes. Rollinat dépensait régulièrement plus que son revenu. Pauvre revenu sans doute et qui se composait de la rente que lui servait régulièrement sa femme : 200 francs par mois, de celle que lui servait sa mère : 100 francs par mois, et du maigre produit de ses livres et de sa musique ; au total à peu près 4.000 francs par an. Ce n'était évidemment pas de quoi donner des fêtes ; mais, dépensés avec ordre et économie, ces 4.000 francs pouvaient lui assurer bien-être et confort et lui épargner le souci du lendemain. Rollinat, il faut insister sur ce point, n'avait aucun besoin. S'il aimait ses aises, il dédaignait le luxe. Des habits de velours, des sabots, un béret ou un feutre, voilà pour la toilette de tous les jours. Mme Cécile non plus ne se mettait pas en frais de toilette. Fresselines la vit le plus souvent en sabots. Le loyer annuel de *la Pouge* ne montait pas au delà de 250 francs. A quoi donc passait l'argent ? Les premières années, Rollinat avouait qu'il joignait les deux bouts. Plus tard il s'endetta annuellement d'environ 1.500 francs. Des billets sans cesse renouvelés à l'échéance inquiétaient sa vie, et le caractère de son art ne pouvait le sauver, quoiqu'il eût espéré le contraire.

Ses livres n'étaient lus que par une élite et ne pouvaient l'être que par elle. C'est l'honneur de Rollinat d'avoir fait passer l'Art avant l'argent et d'avoir souffert pour son Art. « Sa nature droite et généreuse, écrit le Dr Grellety, indépendante, étrangère à toute préoccupation vile ou basse, répugnait aux productions rémunératrices inspirées par la blague, la rosserie ou la pornographie. Il faisait fi de la littérature horizontale, du naturalisme sciemment obscène et de l'écriture nouvelle aux excitations dépravantes, aux immoralités maladives. » Aujourd'hui, que de littérateurs, ou soi-disant tels, d'une mentalité toute contraire aux principes de Rollinat, versent dans la politique ou, pis encore, dans la pornographie, y cherchant la rémunération de leur prose ou de leurs vers! Combien nous savons gré à Rollinat d'avoir gardé sa pure figure de grand artiste !

A la réflexion, on remarque que les réceptions étaient la cause principale des dépenses. A Puy-Guillon il recevait peu. Le budget s'équilibrait. A Fresselines, c'était toute l'année, et principalement l'été, une foule d'amis et de visiteurs. Bonnes, femmes de ménage, laveuses et repasseuses y étaient à peu près en permanence. Viande et laitage absorbaient une partie des revenus. Ni Rollinat, ni Mme Cécile ne semblent avoir pris les mesures qui devaient les tirer de là. S'en sont-ils même aperçus ? « Nous sommes, Maurice et moi, si versés dans les questions d'argent que nous n'y connaissons rien. » (Lettre de Mme Cécile à A. Ponroy du 4 janvier 1901. Quel dommage! Comme on regrette que l'un ou l'autre n'ait pas su calculer! Car les dettes qui s'accumulaient assombrissaient considérablement le caractère du poète. En effet, chez lui on ne comptait pas. Un exemple entre autres. Rollinat avait cheval et voiture. Un jour, dans

une de ces descentes rapides si nombreuses dans le pays marchois, le cheval buta et s'abattit. Les voyageurs furent projetés sur le côté de la route, mais personne n'eut de mal, le cheval lui-même n'avait pas une écorchure. Cette chute dégoûta Rollinat des promenades en voiture. Il fut décidé que le cheval serait vendu. On chargea de la vente un ami qui devait aller à la foire de Chantôme : le cheval, qui avait été payé et valait 4 ou 500 francs, fut cédé pour 50 francs. Nous voilà loin de V. Hugo, qui établissait son budget avec l'économie d'une cuisinière émérite et tenait la main aux notes des blanchisseuses.

Même la pêche était pour Rollinat une occasion de dépense. C'est un fait qu'il ne pêchait pas comme tout le monde. Son invention de grelots est là pour le prouver. Souvent il emmenait avec lui son voisin de Puy-Guillon, le menuisier Bazennerie. Un croquis fait par Fernand Maillaud, ami du poète, et reproduit dans la *Revue du Berry*, nous montre Rollinat disposant ses lignes avec attention et fièvre. « Bazennerie, son menuisier et compagnon de pêche, est prêt à se mettre à l'eau en cas de besoin. » J'ai pêché dans la Creuse, j'ai vu d'excellents et renommés pêcheurs le long de la Creuse et je n'ai point constaté qu'il fût nécessaire d'avoir un compagnon de pêche chargé de se mettre à l'eau et d'aller chercher le poisson. Un moulinet, 25 ou 50 mètres de fil et une épuisette font l'affaire. Encore l'épuisette est-elle considérée par la plupart des pêcheurs comme un impédimentum. Les rives de la Creuse permettent presque toujours d'amener le poisson à bord et de l'y saisir. En emmenant Bazennerie à la pêche, on se demande à quoi songeait Rollinat. Comme distraction? Rollinat était content de dire : « Allez ! Bazaine ! à l'eau ! » Mais il

fallait payer Bazennerie. Dépense qui, ajoutée à d'autres, et prélevée sur un budget assez maigre, finissait par creuser des trous.

Il est aussi une dépense habituelle qui faisait le plus grand honneur à Rollinat. Très généreux, très serviable, très secourable, il était, avec Mme Cécile, la providence de Fresselines et des environs. Les pauvres n'allaient pas chercher le médecin, lorsqu'ils étaient malades ; mais Mme Cécile s'entendait à merveille à les soigner, les consoler, les distraire. J'ai entendu dire à un paysan qu'il avait été guéri par Mme Cécile de la morsure d'un vipère (*sic*) alors que les médecins l'avaient abandonné. C'est elle encore qui portait aux malades les médicaments dont ils avaient besoin et elle y joignait en plus de l'argent, des vêtements. Guéris, les malades payaient de leur reconnaissance. Cela suffisait à Rollinat ; mais il dépensait de la sorte bon an mal an 5 ou 600 francs. Il trouvait en lui-même, à soulager ses semblables, une récompense qui le remboursait au delà de tout. Et il rêvait d'être plus riche, uniquement pour être plus charitable. « Ah ! donnez donc, écrit-il dans *Ruminations*, donnez sans cesse votre compassion et votre argent, pour être radieusement adoucis, consolés, portés dans la vie par une ivresse de joie intime incomparable entre toutes, par un enthousiasme de bonheur tendre qui remplit l'être et dilaterait plutôt la capacité du cœur ! Piteux égoïstes, avides chercheurs de la quintessence et de l'exception, si vous saviez de quel ravissement d'âme vous vous privez en refusant à la misère les simples miettes de votre superflu ! Sortir de sa bourse une mince obole pour le pauvre, c'est faire entrer dans sa conscience un trésor d'émotion divine de spiritualité voluptueuse infiniment surnaturelle. » Et Rollinat

donnait à tous ses malheureux indistinctement sans s'inquiéter de leur opinion. Il détesta toujours ceux qui font l'aumône après enquête, « les bureaucrates et les policiers de la charité ».

Quoi qu'il en soit, les dettes s'accroissaient, et Rollinat a écrit sur les dettes une page qui témoigne qu'elles lui pesaient comme un cauchemar et un remords. « L'immédiate intégralité du payement vous assure partout l'aplomb de l'esprit, l'aisance du regard, de la parole, de l'allure générale, car si négligent, si peu scrupuleux qu'on puisse être sur la question d'acquitter ses notes, malgré tout on est toujours troublé par la rencontre d'un créancier, par le surgissement d'un prêteur, même quand on sait qu'ils ne vous présenteront aucun mémoire ou billet et qu'ils se garderont bien d'y faire la moindre allusion. Les dettes sont les poux et les punaises de la tranquillité ; leur vermineux souvenir grouille dans nos labeurs et vient lanciner jusqu'aux plus pures pensées qui se croyaient perdues dans leur songe. » (*Ruminations.*)

Pour sortir des dettes, Rollinat eût été content de trouver un emploi qui lui eût permis de gagner quelque argent, tout en lui laissant des loisirs suffisants qu'il eût consacrés à l'Art. Au lendemain de la publication des *Névroses*, il rêvait d'une place de bibliothécaire ou de conservateur de musée. Il était alors trop jeune, il avait fait naître trop de jalousies. D'ailleurs il ne voulut jamais rien demander. Il ne sut solliciter et faire des démarches que pour les autres, pour leur épargner un ennui ou obtenir une faveur. Retiré dans ses *Refuges*, il disait à peu près dans une lettre qui fut publiée par un journal de la région : « Que l'on me trouve un emploi qui m'occupe deux heures par jour et je quitte

Fresselines (1). »Il eût voulu avoir le lendemain assuré, être débarrassé du fardeau écrasant des dettes. Sous l'ami, il voyait le créancier ; et A. Ponroy, à qui il devait quelque argent, connaissant sa susceptibilité, s'abstenait parfois d'aller le voir, pour qu'il ne pût soupçonner que la visite était intéressée. La marchande de lait à qui Rollinat devait 2 ou 300 francs s'avisa un soir de les lui réclamer et lui demanda de souscrire un billet. Rollinat, on ne sait pour quelle cause, prit la chose au tragique. Il était à court d'argent. Par hasard, son cousin Saint-Pol-Bridoux, qui n'en manquait pas, se trouvait chez lui. Il tira son portefeuille et régla. Mais Rollinat s'écria d'une voix sépulcrale : « Vous êtes morte pour moi ! Je vous ai vue à l'église dans un cercueil. On chantait pour vous le *De profundis* et le *Dies iræ*. Vous êtes morte ! » Il continua ainsi longtemps et la laitière sortit, tremblant de tous ses membres, croyant être enterrée pour de bon.

Si Mme François Rollinat était morte avant son fils, celui-ci certainement eût éprouvé une grande douleur ; mais cette mort eût fait disparaître les soucis d'argent. Mme François Rollinat laissa une fortune qui eût remboursé les créanciers du poète et lui eût redonné un peu d'aisance. La Nature voulut que le fils précédât la mère dans la tombe. Rollinat devait traîner jusqu'à la dernière minute le boulet des dettes.

1. Lettre publiée dans *Fin d'Œuvre*.

La Maladie de Rollinat

Sa mort

A l'argent,

L'argent notre plus vrai souci
Qui sur les autres s'incruste,

(*L'Abîme*).

Rollinat joignait un autre sujet d'inquiétude, sa santé. La santé le fuyait. « Il était, dit le Dr Grellety, taillé pour devenir centenaire. » Mais, d'après les médecins qui l'ont connu, c'était un véritable névropathe. Il était à peu près continuellement souffrant et ses lettres sont le journal de sa santé. Dans une lettre publiée dans *Fin d'Œuvre* et datant de l'époque où il est employé de mairie, il dit à sa mère qu'il n'a pas la santé. Il arrive à Fresselines en 1883, à l'âge de 37 ans, fatigué de la vie qu'il a menée, vieilli, le front sillonné de trois rides. Puis sa santé s'améliore. La campagne, l'air pur, l'absence de soirées et d'émotions de toute sorte lui font un teint plus reposé ; il engraisse un peu. Mais, au moindre écart de régime, les douleurs de tête le reprennent. Dans les réunions entre amis il se dépense trop encore, si bien que Mme Cécile est obligée de dire à A. Ponroy : « Venez quand vous voudrez, mais, je vous en prie, n'amenez personne, Maurice se fatigue trop. » Rollinat va-t-il à Paris, à Limoges, le voilà souffrant en rentrant. « Le séjour à Paris m'avait fatigué beaucoup, écrit-il à A. Sainson le 9 juin 1892, je m'en ressens surtout maintenant, mais je me suis remis

au régime, j'ai repris ma bonne existence de pêche et de flânerie artistique et j'espère retrouver promptement la tranquillité du corps et de l'esprit. »

Qu'étaient, en définitive, ces malaises dont souffrait le poète ? Rollinat parle de la dyspepsie. « Excusez mon laconisme, mais je suis repris par la dyspepsie et je n'ai pas le courage d'écrire. » (Lettre à A. Ponroy du 20 novembre 1883.) D'autre part il a décrit le mal de tête, en vers et en prose, en homme qui en a cruellement souffert.

« Cet homme a la Céphalalgie
Supplice inventé par Satan ;
Pince au feu de l'enfer rougie
Qui mord son cerveau palpitant. »

(*Les Névroses.*)

Rollinat avait toujours dans la poche de son gilet un flacon de sels anglais qu'il respirait de temps en temps et un crayon anti-migraine qu'il se passait sur le front. L'accès était il trop fort ? Il s'étendait sur un canapé et s'enveloppait la tête dans de l'ouate que maintenait un grand mouchoir à carreaux. Singulier traitement, dira-t-on ; mais voilà qui est plus extraordinaire encore. Mme Cécile avait fait confectionner à l'intention du malade des cachets bien inoffensifs, puisqu'ils contenaient, non de l'antipyrine ou toute autre substance analgésique, mais de la farine ou du sucre. « Vous allez voir, dit-elle un jour à A. Sainson, que Maurice trouvera qu'il va mieux. » Elle donna un de ces cachets au malade, qui trouva, en effet, au bout d'une demi-heure, qu'il éprouvait du soulagement.

Malaises nerveux, c'est certain, qui se succédèrent à

des intervalles plus fréquents à mesure que la vieillesse approchait.

Puis vinrent les rhumatismes, auxquels sa maison n'était pas étrangère, non plus que la façon dont il vivait. Sans cesse hors de chez lui par tous les temps, il parcourait les rives de la Creuse sous les averses, ou passait ses journées à la pêche, assis sur un pliant, dans l'humidité des brouillards, les pieds dans l'eau ou la neige. Il rentrait dans une maison qui offrait, au point de vue artistique, une incontestable originalité, mais dont tous les fourneaux qu'il y avait placés ne pouvaient sécher l'humidité. Les livres de la bibliothèque, en quelques années, se couvraient de taches de rousseur. Un lourd manteau de lierre empêchait le soleil de chauffer les murs.

On tenta d'éloigner Rollinat de la maison, mais sans succès.

En 1892, il écrit à A. Ponroy : « J'ai répondu à Cormeau et à Barrau qu'à mon grand regret ma santé m'interdisait tout déplacenent. Le fait est que, depuis plus d'un an, je suis toujours malade, souffrant des nerfs, torturé par la fièvre et le rhumatisme. » Il lui avait été impossible d'assister au mariage d'A. Sainson, et ce lui fut un gros crève-cœur. « Je suis atteint depuis un mois d'un rhumatisme musculaire qui, malheureusement, ne cède à aucune médication et m'enlève la liberté de mes mouvements ; je ne sais donc pas, mon cher ami, si malgré tout le plaisir que j'en aurais, il me sera possible d'assister à la célébration de votre mariage ainsi qu'au repas de famille auxquels vous nous conviez si cordialement. » (Lettre d'août 1892.) On avait mis cette fois au pauvre poète chloroforme et vésicatoires sans lui procurer aucun soulagement. Ce-

pendant, lorsqu'il ne gardait pas la chambre, il cueillait au passage, ainsi qu'il le disait, quelque observation naturiste qui le consolait et le distrayait. « Je suis toujours horriblement souffrant de la sciatique et j'ai besoin de tout mon courage pour me supporter. Enfin chaque jour un peu plus j'apprends la résignation et je me remets au travail sérieusement, ce qui me distrait et me console. » (Lettre à A. Sainson, du 6 janvier 1893). Chaque jour aussi il apprenait que notre plus vrai souci n'est pas l'argent, mais la santé, et il comprenait que les pauvres sont suffisamment riches lorsqu'ils ont la santé « la Fée souveraine de la misérable humanité », « le meilleur bien de l'existence ». « La santé est tellement pour l'homme, écrit-il dans *Ruminations*, le souverain bien par excellence que le pauvre qui a le bonheur et la conscience d'en jouir pleinement se trouverait assez vengé de chercher son pain, s'il pouvait s'imaginer que tous les riches sont malades. » Rien de plus probant encore à cet égard que la poésie de *Paysages et Paysans: Les deux mendiants*

Reprenant leur chemin,
Tête basse, une main
Au sac bossu qu'ils portent,
Dans la cour, comme ils sortent,

Le petit pauvre épais
Lorgne d'un œil mauvais
Le petit monsieur mince
Donc la bouche se pince.

Le vieux s'en aperçoit,
« T'es jaloux ? Y a pas d'quoi ! »
Fait-il d'une voix douce :
« Entends l' donc comme j' tousse.

l'cache un sang d'navets
Sous tous ses beaux effets,
Tandis qu' toi, sans qu' tu triches,

Tu fais rir' vermillons
Tous les trous d' tes haillons,
Ca t' veng' ben d'êtr' pas riche. »

Voilà une poésie qui marque une date dans la manière de Rollinat et qu'il n'aurait pas écrite vingt ans auparavant. Nous sommes loin de *Dans les Brandes*.

Puis Rollinat dut, à son grand regret, renoncer à tout travail intellectuel. « Hélas ! je suis toujours souffrant, et comme j'ai dû renoncer au travail intellectuel parce qu'il me fatiguait trop, il m'arrive souvent de trouver la vie fade et le temps bien long. » (Lettre à George Lenseigne du 31 mars 1895.) « Pour moi, je suis toujours souffrant, faible, en proie aux malaises, dans une espèce de convalescence indéfinie. Je me soigne d'une façon méticuleuse, j'ai adopté un régime alimentaire que je suis sans écart et je vis animalement, me désintéressant par ma volonté de tout ce qui pourrait m'exciter ou m'inquiéter l'esprit. » (Lettre au même, du 4 juin 1896.) La seule distraction de Rollinat était la promenade et la pêche. « Pour le moment, je me laisse vivre et je m'en trouve bien, je constate que la sagesse et la tempérance en toutes choses sont pour les malades nerveux les seules conditions du calme du corps et la patience de l'esprit. D'ailleurs, jusqu'à présent, le froid ne sévit guère et je peux encore, de temps à autre, aller prendre un chaboisseau sur le bord de mes deux rivières. » (Rollinat à A. Ponroy du 3 janvier 1897.)

Etant données la nervosité et les souffrances à peu près

continuelles de Rollinat, l'esprit devait fatalement s'en ressentir. « Plus qu'il y a même 5 ou 6 ans, je vois nettement le fond des choses. Un seul bien me resterait : la santé. Hélas ! il est endommagé aux trois quarts et il faut tous mes soins pour garder le peu qui en subsiste. L'Art lui-même ne m'illusionne plus. Je n'ai désormais pour tout plaisir d'existence que la pleine liberté de ma tristesse dans la monotonie de la solitude. » (Lettre à George Lenseigne du 10 décembre 1897.)

Puis, grâce à un régime sévère, un mieux se fait sentir ; Rollinat reprend son travail. « Quoique souffrant, je continue à observer, ruminer, travailler ; le labeur artistique étant en somme celui qui vous console le mieux et vous donne le plus d'illusion en vous absorbant davantage. » (Rollinat à A. Ponroy du 15 septembre 1899.) « Hélas ! c'est la loi commune : le malheur est plus fréquent que la joie, et la grande sagesse de l'homme est encore de bien savoir se résigner. Je suis toujours dans le même état, mais je me distrais par le travail et je m'aperçois de plus en plus que c'est la meilleure des consolations. » (Rollinat à A. Ponroy, lettre non datée, mais vraisemblablement de cette époque. Quelques lettres de Rollinat ne sont pas datées et un grand nombre ne portent pas le quantième du mois.)

Ce n'est pas sans motif que j'insiste à ce point sur la santé de Rollinat ; c'est afin de montrer la genèse de la maladie qui l'a emporté. On a dit tant de fois que Rollinat était mort fou, tant de fois, malgré les efforts de ses amis, de ceux qui l'ont connu, malgré les rectifications adressées à la presse, qu'il était bon d'établir, définitivement, j'espère, et textes en main, que Rollinat, lorsqu'il mourut, souffrait depuis de longues

années. C'est une calomnie stupide que de dire qu'il « est mort de sa littérature. »

Il aimait d'ailleurs la vie, bien qu'il en souffrît et bien qu'il eût composé son épitaphe qui se terminait par ce vers :

Vive la mort ! Vive la mort !

Lorsque, dans une conversation entre amis, on discutait la question du suicide, il disait invariablement : « Moi ? me tuer? Je suis trop poltron pour cela. » Il redoutait la maladie. Un bobo l'effrayait. Il prisait, mais un jour il cessa complètement : il lui était venu je ne sais quel mal au nez. Il comptait les pruneaux qu'il mangeait; à la fin du repas il comptait les noyaux ; s'il en manquait un, il s'imaginait que, dans le feu de la conversation, il l'avait avalé. Alors il se déclarait perdu et on avait toutes les peines du monde à occuper son esprit à autre chose. Ou bien Mme Cécile, qui le connaissait, lui mettait, sans qu'il s'en aperçût, un noyau dans son assiette et lui demandait de recompter. Alors Rollinat était tranquillisé.

Malade, il faisait tous ses efforts pour se guérir. Il allait consulter tous les médecins, même les plus inconnus. On l'envoya à Evaux, petite station thermale de la Creuse où les émanations du radium combiné avec l'azote guérissent, paraît-il, les rhumatismes et les maladies du système nerveux. Eaux et médecins n'y pouvaient rien. Comme tous les malades, Rollinat supposait à la science un pouvoir qu'elle n'a pas, qu'elle n'aura peut-être jamais. « Legrand du Saule, disait-il, m'aurait guéri. » Hélas non, sans doute ! Il essayait tous les remèdes, et, pensant que la santé se transmet comme la maladie, il faisait coucher avec lui son chien Tobsy,

gras et plein de force. Ne sourions pas; quel malade ne cherche à se raccrocher à la vie, fût-ce par des moyens qui nous paraissent un peu ridicules?

Sa santé chancelait de plus en plus, lorsqu'il lui arriva un accident, bénin chez tout autre, mais qui prit chez lui, en raison de son extrême surexcitation, des proportions effrayantes. Il avait le ténia et on s'en aperçut un jour, par hasard. Les docteurs appelés ne purent, avec la nervosité du malade, expulser le ver. Pour combattre cette nervosité, on lui conseilla de voyager. Il fut même question de Rome. Pourquoi Rollinat resta-t-il? Je ne saurais le dire. Peut-être une question d'argent. Peut-être son horreur des déplacements. En tout cas, il resta. Il lisait des traités de médecine, demandait et recevait des conseils, la plupart du temps contradictoires, prêtait l'oreille aux histoires invraisemblables qu'on lui racontait. Telle personne, que l'on nommait, avait vomi le ver. Rollinat se voyait vomissant un ver de vingt cinq mètres. Il en avait l'épouvante. Enfin, sur le conseil d'une vieille femme qui avait élevé Mme Cécile, celle-ci fit prendre au patient très impatient, tous les matins à jeun, une poignée de graines de citrouille fraîchement épluchées; et au bout de cinq jours, l'hôte incommode dut quitter l'intestin du poète. Mais était-il expulsé entièrement? Une récidive n'était-elle pas à craindre? Rollinat n'en était pas sûr. Un pharmacien de Paris fut consulté; Rollinat ne se calma qu'en présence d'une affirmation nette, d'une certitude absolue.

Rollinat viellissait d'une façon effrayante. Il était très maigre; et deux ans avant sa mort, en 1901, époque où A. Ponroy lui rendit visite pour la dernière fois, il avait « les yeux d'un vieillard ». Après le déjeuner, il se mit pourtant encore à son piano et chanta. C'était, hélas!

de cette voix dont il disait qu'elle était « usée, trouée, détimbrée, » méconnaissable pour lui-même.

Le Dr Grellety vit le poète quelques mois avant sa mort. Il était ridé et flageolant. « *Son esprit conservait sa lucidité et sa vigueur* ; mais l'animalité était touchée dans ses éléments essentiels ; par moment il se sentait prostré, abattu, ne pouvait plus réagir... Il se considérait comme un vaincu, comme le jouet pitoyable du destin... Il nous fit frissonner en nous redisant adieu d'une voix d'outre-tombe avec des regards anxieux qui faisaient prévoir les angoisses prochaines. »

Et pourtant, quoiqu'il fût bien malade, ce n'est pas Rollinat qui devait mourir le premier, c'était sa compagne. Elle aussi était malade. Vingt ans avant, à son arrivée à Fresselines, elle paraissait jeune, fraîche, rose; elle avait un aimable embonpoint. Quelques années suffirent pour la transformer. Son embonpoint s'accrut, son teint devint terreux, ses cheveux blanchirent. De quelle affection souffrit-elle? Je l'ignore; mais ce qui peut être considéré comme étant la vérité, c'est qu'elle usait et abusait de la morphine. « Elle-même, dit Judith Cladel en parlant de Mme Cécile (*Portraits d'hier*, Maurice Rollinat,) souffrant d'une grave affection, dut avoir recours à la morphine. » Cela lui était facile, ayant le narcotique à sa disposition. Elle était un peu médecin, nous l'avons vu, et elle faisait des piqûres de morphine aux malades, quand le docteur l'ordonnait. « Actuellement, écrit-elle à A. Sainson, il me faut monter tous les soirs à l'Angélus, afin de faire une piqûre de morphine à notre bon vieux curé, qui lui aussi paye son tribut à Dame Nature. Nous vieillissons tous hélas ! et elle nous le fait bien voir... La santé ! Ah ! qu'on apprécie donc ce bien-là, dès qu'il nous fait défaut. » L'abus

de la morphine devait provoquer chez Mme Cécile, comme chez tous les morphinomanes, une série d'abcès ou de phlegmons ; et, en effet, elle s'en plaint dans d'autres lettres. « J'en suis à mon troisième phlegmon, je souffre horriblement et ce n'est que par un miracle de volonté que je tiens debout. » Mme Cécile à A. Sainson du 20 février 1901 . Dans une autre lettre, elle se plaint d'avoir à la hanche un abcès gros « comme un bol à déjeuner ». L'abbé Jouve, qui fut un des familiers de *la Pouge*, rapporte que Mme Cécile avait le ventre couvert d'abcès. Nous le croirons sans peine, après les aveux de l'intéressée elle-même.

Il est probable que Rollinat, dans les derniers temps de sa vie, pour se soustraire aux violentes douleurs qu'il éprouvait, eut aussi recours à la morphine. Il avait pourtant été mis en garde contre les dangers de l'opium par un de ses amis d'Argenton, le Dr Beucher. Un jour que le poète déjeunait chez lui en compagnie de quelques autres amis, le docteur décrivait les bienfaits de la morphine : les chagrins sont oubliés, la douleur disparaît ; mais après en avoir énuméré les inconvénients multiples et insisté sur l'espèce d'emprise qu'elle exerce sur l'individu qui en abuse, il s'adressa à Rollinat : « Vous, je vous connais ; n'y touchez jamais ou vous êtes un homme perdu ! » Est-ce que, comme l'a écrit M. Georges Loiseau, Rollinat avoua qu'il faisait « usage des narcotiques et des stupéfiants néfastes, » je ne le sais pas et ses amis intimes ne me l'ont pas dit ; mais il paraît à peu près certain que, pour mettre un terme à ses souffrances ou les atténuer dans la plus large mesure possible, il enfreignit la défense du Dr Beucher. Que celui qui n'a jamais péché lui lance la première pierre !

Sous l'influence de l'âge, et surtout de la maladie, le caractère de Rollinat s'était assombri. Il vieillissait et, chose affreuse, il s'en rendait un compte très exact. Il parlait autrefois d'une actrice célèbre que l'âge avait atteinte, et il considérait comme un supplice qu'elle s'en aperçût. Lui-même, après avoir lutté avec la rude énergie dont il était capable, il avait fini par en prendre son parti. Selon son expression il se « bocalisait de plus en plus dans sa monotone résignation. » Il se résignait, s'inclinait à la vie telle qu'elle se présente aux humains, c'est-à-dire avec sa petite part de plaisirs et de joies et sa grande somme de déceptions, de tristesses, de souffrances et de douleurs. Ce n'est pas lui qui aurait démenti le pessimisme de Schopenhauer. Et puis, peut-être plus encore que dans sa jeunesse, il souffrait qu'on ne rendît pas justice à son œuvre, toute de sincérité. Il avait dit et il avait écrit : « Je ne tiens nullement à l'Immortalité. Que l'Art m'occupe et m'intéresse pendant mon existence, c'est tout ce que je lui demande. Après moi la fin du monde ! comme on dit ; je cueille la vie au jour le jour et je la savoure de mon mieux sans prétention posthume » (Lettre à A. Ponroy.) Cependant, il est impossible qu'aux approches de la vieillesse, un homme intelligent, un artiste aussi réfléchi, aussi philosophe que Rollinat, ne fasse pas sa confession, ne s'interroge pas sur son œuvre et ne cherche pas à s'en détacher pour la juger, pour ainsi dire, impersonnellement, et tâcher de deviner la sentence de la Postérité. Il put du moins avouer qu'il avait produit son œuvre en conscience, qu'il l'avait entreprise et menée à bout scrupuleusement et avec tout son art. C'est pourquoi, lorsqu'on refuse en 1898 l'audition de ses mélodies à la Bodinière, il ne s'émeut pas outre mesure de l'injure

qui lui est faite. « Il en est, écrit-il à Georges Lenseigne, pour ma musique comme pour mes vers qui ne sont pas récités davantage aux soirées poétiques de l'Odéon. C'est un parti pris de silence et d'étouffement qui d'ailleurs a toujours existé contre l'innovation et la sauvagerie artistique. » (10 février 1898.) Du cas particulier qui le touche, il se hausse à la loi générale et impersonnelle. Il constate qu'il n'est pas une exception, et il ne laisse échapper aucune plainte. De tout ce qui m'a été dit sur Rollinat, je me suis formé cette conviction qu'il attendait avec tranquillité l'arrêt de la Postérité et qu'il éprouvait ce qu'il a écrit dans *Les Apparitions* :

On n'existe que pour la mort :
Entier, chacun de nous y sombre ;
Pourtant, il en est, dans le nombre
Qui dominent l'arrêt du sort.

Tel par son art ou sa bonté
Mord sur l'airain de l'invisible,
Y grave sa marque sensible
Aux regards de l'éternité.

Par delà l'ombre du tombeau
Ce que l'on fit de bien, de beau
Nous survit.

(*L'Atôme.*)

Il a été donné à l'auteur des *Tableaux champêtres*, E. Guillaumin, de voir Rollinat dans les derniers temps de sa vie, et il a publié quelques lignes à ce sujet dans un journal du Centre. Rollinat était, à son ordinaire, vêtu d'une grosse veste et d'un pantalon de velours et chaussé de sabots. Les cheveux longs et la moustache grisonnaient. Deux grands yeux ardents brillaient dans

un visage maigre. Il lui donna des conseils pour son art: « Restez simple et naturel, c'est cela l'art véritable. La nature est la grande éducatrice et la grande souveraine. » Et se sentant vieilli, devinant la fin inéluctablement prochaine, il ajoute : « Je ne sais pas comment on trouve le courage de travailler en sachant que la mort est l'aboutissant fatal de tout. » C'étaient les paroles d'un désenchanté, d'un homme à qui « l'Art lui-même ne fait plus illusion, » et qui accepte de quitter la vie sans regrets, sachant que la Nature à laquelle nous associons nos joies et nos peines est absolument indifférente à la mort d'un de ses êtres.

Tel fou que son orgueil torture
Pense intéresser à son sort
L'Univers et veut que sa mort
Devienne un deuil pour la nature.

Et tandis que dans sa misère
Il se croit le centre de tout
Une voix lui dit tout à coup :
« Pas un être n'est nécessaire. »

Malgré tous les regrets moroses
Qu'il s'ingénie à leur prêter
L'homme est seul à se regretter
Dans l'indifférence des choses.

(*Les Apparitions. L'Inutile.*)

Les dernières années de la vie de Rollinat furent encore assombries par la mort de la plupart de ses amis: Jouy et Salis, puis Gaston Béthune. Il en fut péniblement impressionné. Il faisait cette affreuse constatation qu'il restait bien peu de ses amis qu'il avait à

Paris. « La mort du pauvre Gaston Béthune m'a profondément navré et assombri ; puis la série noire a continué. Quatre de mes amis de Paris sont morts coup sur coup. L'autre jour j'ai enterré la pauvre mère Lépinat, qui, par ses qualités d'hôtelière poétique et pittoresque, était en quelque sorte l'âme rustique et la bonne fée de Crozant. » (Lettre à Georges Lenseigne du 10 décembre 1897). Quand son bon ami de Fresselines, l'abbé Daure, mourut le 20 septembre 1903, Rollinat se vit privé de la seule consolation immédiate qui lui restait.

Au commencement d'août 1903, un accident brisa le ressort moral de Rollinat. Mme Cécile fut mordue ou léchée par un de ses chiens qu'elle crut, peut-être à tort, enragé. Le Dr Bertrand, de la Celle-Dunoise, mandé aussitôt arriva et, ne pouvant se prononcer, conseilla ce qui était plus propre à rassurer Rollinat et sa compagne : il les adressa à Paris, à l'Institut Pasteur. Là non plus, on ne put rien leur dire de plus précis. Il est, en effet, infiniment probable que le chien n'était pas enragé, que la blessure de Mme Cécile était insignifiante, contrairement à ce qu'en pensent encore les habitants de Fresselines, et que la gravité venait toute de l'imagination surexcitée de Rollinat et de sa compagne. Rollinat surtout était coutumier du fait ; le moindre malaise devenait à ses yeux maladie ; ce qui était bénin paraissait grave. Comme l'état de santé de Mme Cécile était déplorable — nous avons vu pourquoi — Rollinat, de l'avis des médecins, la fit entrer dans une maison de santé. Elle ne devait y rester que quelques jours. Elle y mourut le 24 août 1903.

Dès lors, ce fut, pour le pauvre Rollinat, une lourde croix à porter. Sa compagne lui avait épargné tout ce

qu'elle avait pu des soucis de la vie, le connaissant sensible au dernier degré. Il était seul, il était perdu. A un âge où on ne refait pas sa vie, il se trouvait sans famille. Il lui restait sa vieille mère, mais elle était malade et elle ne l'avait jamais compris ; ils n'étaient unis que par les liens du sang. J'aurais voulu voir cette mère, qui avait déjà perdu son mari et un fils, appelant près d'elle son dernier fils, essayant de combler le vide atroce, essayant de trouver dans son cœur, dans le souvenir de ses chagrins et de ses deuils, les paroles qui ne consolent pas sans doute, qui ne peuvent consoler, mais qui aident à porter le chagrin. Pauvre poète ! ce n'est pas à sa mère, ce n'est même pas à un de ses parents qu'il songe ; mais lui qui fut l'ami de toute sincérité et de toute perfection, il songe à un ami pour avoir un témoin compatissant à ses larmes. Il songe à A. Sainson et il lui écrit une lettre pleine de courage, mais où l'on sent malgré tout l'accablement de la douleur :

« Fresselines, septembre 1903.

« Mon bien cher ami,

« Je suis abîmé dans mon chagrin, mais je tâche de réagir et si j'ai autant de force que de volonté, il faudra bien que j'arrive à dominer tant d'affliction. Si seulement je n'étais pas si malade ! Enfin, j'aurai du courage et de la résignation, mais que je suis donc malheureux ! Tâchez de venir me voir le plus tôt possible et de passer quelque temps avec moi. J'en ressentirai tant de consolation.

« Je vous embrasse tous de toute mon âme.

« Votre

« Maurice Rollinat. »

12.

Ses amis firent plus que d'essayer de le consoler, ils voulaient lui recréer une existence supportable. A. Ponroy, l'abbé Jouve, quelques autres encore, se souvenant que Rollinat était marié légitimement, conçurent le projet d'écrire à sa femme. Le projet ne put avoir de suite. Rollinat lui-même avait songé à se recréer un intérieur où la première femme aimée aurait eu sa place. Il demanda à sa mère d'intercéder en sa faveur. Il écrivit une longue lettre destinée à sa femme et il pria sa mère de la transmettre. La lettre, arrêtée, dit-on, par certaines influences, ne fut remise à Mme Maurice Rollinat que le lendemain de la mort du poète. Une dernière fois le destin se tournait contre Rollinat, une dernière fois la *jalousie* s'abattait sur lui.

Pourtant, prévenue à temps, sa femme serait venue auprès de lui. Malgré l'éloignement et vingt ans d'absence, elle avait conservé à son mari un tendre souvenir. Elle aurait tout quitté pour accourir. Qu'aurait été cette rencontre? Les époux se seraient-ils même reconnus? Le mari surtout avait tant vieilli! Mme Rollinat l'aurait-elle guéri? Evidemment non, il était atteint d'un mal incurable; mais elle lui aurait du moins épargné la douleur de mourir sans qu'un mot ami fut prononcé, et elle eût adouci de sa présence l'inévitable horreur de la mort.

Ses amis furent plus charitables. Alluaud l'emmena à Crozant pour essayer de le distraire; ce fut en vain. Crozant vit, après Fresselines, parmi les feuilles sèches qui se détachaient et dont la chute avait une atroce signification, un homme aux épaules voûtées, aux longs cheveux blancs, à la moustache blanche et tombante, au masque tourmenté, aux yeux perdus et qui regardaient déjà la mort. Il semblait parler tout seul, et, du bout de

sa canne, traçait des figures à terre. C'était une ruine qui se promenait près de ces ruines féodales. Etranger désormais aux paysages qu'il avait adorés et chantés, il errait sans but et la consolation le fuyait.

Avant de quitter Fresselines, pressentant qu'il ne reverrait plus son cher pays, une immense émotion l'étreignit. A la mère Thénot, qui l'avait toujours servi avec dévouement, il donne son portrait avec une dédicace. Il réunit quelques-uns de ses vêtements pour son mari : « Tenez, vous donnerez ceci à mon vieux Jacques ! » et contre son ordinaire, il serre la main de sa vieille bonne : « Au revoir, Victorine! » C'était un adieu.

Puis Alluaud l'emmena à Limoges, sa résidence. Docile, Rollinat se laissa faire, comme si tout lui devenait indifférent. Il était de plus en plus malade. C'était un véritable squelette. Il pesait 45 kilos. Ne se faisant plus d'illusion sur son état de santé, il pensa que le mieux était de devancer l'heure de la mort. Alluaud lui avait autrefois donné un petit revolver qu'il avait reçu avec d'innombrables démonstrations d'une joie débordante. Il se tira de ce revolver une balle qui ne fit qu'effleurer la mâchoire. Désarmé, il tenta de s'étrangler avec une serviette et n'y réussit pas. Une religieuse demandée pour le surveiller n'y voulut pas consentir. Les médecins appelés avaient diagnostiqué une cachexie neurasthénique. Et puis Rollinat avait une terrible parenté. Deux de ses tantes étaient mortes d'un cancer, Mme Danesse d'un cancer à la matrice et sa tante Bridoux d'une tumeur au sein. Rollinat souffrait d'une « tumeur carcinomateuse » de l'intestin. Il ne voulait pas suivre les prescriptions médicales et demandait la mort. Le Dr Gilbert-Ballet, de passage à Limoges, ne voulut pas le soi-

gner dans de pareilles conditions et préconisa son transfert dans une maison de santé.

Cependant, on ne sait vraiment pourquoi, le bruit de la folie de Rollinat s'accrut avec rapidité. Lorsque son cousin Saint-Pol-Bridoux, mandé télégraphiquement par Alluaud, partit de Châtauroux pour Limoges, il était porteur d'une procuration donnée par Mme François Rollinat à l'effet de faire enfermer son fils dans une maison d'aliénés. Or, Rollinat n'avait jamais été plus lucide. La famille s'était assurée d'une place dans la clinique du Dr Moreau de Tours, à Ivry ; et, dans le wagon-lit qui l'emportait le 21 octobre, le malade expliquait, comme s'il faisait son testament, les dettes qu'il avait contractées, le chiffre de la dette, citait le nom du créancier, et remettait la liste des objets de sa petite maison de Fresselines qui n'étaient pas à lui, mais à Mlle Jane, sœur de sa compagne disparue.

Quels regards navrants il dût jeter à Saint-Sébastien, lorsque le train s'y arrêta! Quel flot de souvenirs dut monter avec ses larmes ! Saint-Sébastien ! C'était là qu'il débarquait vingt ans auparavant, à peu près jour pour jour, avec sa compagne, jeune aussi, pleine de santé. Il avait trente-sept ans. C'était la jeunesse. Il fuyait la plus brillante des gloires.

Le train repartit; et, par un itinéraire singulier, Rollinat devait revoir, dans le court trajet, les principales étapes de sa vie. Durant la traversée du bois du Faisceau, c'étaient les contes des frères Berthias qui lui revenaient à la mémoire ; c'était là, tout près, à Chantôme, la maison de son ami A. Ponroy ; un peu plus loin c'était le domaine de Bel-Air et toutes les joies naturistes qu'il y avait cueillies ; à Argenton, il laissait A. Sainson ; à Châteauroux, sa maison natale, sa mère, son enfance et aussi

le tombeau de famille où reposait son père ; à Issoudun, c'était son ami Gustave Bridiers qui l'avait précédé dans la mort ; à Orléans, une partie de sa jeunesse. Ce fut enfin Paris, dont il avait secoué, avec son Art, les plus sceptiques.

A Ivry, les médecins espérèrent sauver le malade cependant très bas. On le nourrissait à la sonde œsophagique, le rectum avait repris un peu de son élasticité ; mais le cancer ne devait pas pardonner. Le pauvre malade, impuissant à retenir un flot de matières et de sang, ne s'illusionnait pas sur son état. Loin que la folie obscurcît ses facultés intellectuelles, il semblait au contraire plus lucide : « C'est la fin, disait-il, la charogne se vide. » Après avoir passé une bonne nuit, mais absolument épuisé, réduit à l'état de squelette, il s'éteignit dans cette clinique, loin de ses parents et de ses amis, sans un serrement de main, sans une parole de consolation, le matin du 26 octobre. Il n'avait pas souffert. C'est dans une syncope que l'emporta celle qu'il avait chantée : Notre-Dame-la-Mort,

L'éternelle Dame en blanc
Qui voit sans yeux et rit sans lèvres.

Comme si ce n'était pas assez que Rollinat fût calomnié de son vivant, la nouvelle courut aussitôt à Paris qu'il était mort fou. Un journal le publia, et les autres, « perroquets de l'information », le réimprimèrent avec des détails. Laissons s'écouler ces mensonges. Dédaignons-les, ceci étant un livre de vérité et non de polémique. Rappelons pourtant que l'humanité ne varie guère. Anne Radcliffe ayant, dans ses romans, décrit des scènes effrayantes où se mêlent des spectres terrifiants,

on ne put admettre qu'elle était morte avec toute son intelligence. On raconta que les dernières années de sa vie étaient peuplées de visions et qu'elle mourut dans un asile d'aliénés, alors qu'elle s'éteignit à cinquante-neuf ans d'un asthme spasmodique. De même on jugea la fin de Rollinat d'après quelques pièces des *Névroses*. Mais sa mémoire n'a rien à craindre de la vérité.

Le corps fut ramené à Châteauroux. Tous les amis du poète ont regretté qu'il ne fût pas enterré à Fresselines, dans les rochers, près de la Creuse, à la Ruelle, où Rollinat avait été si souvent pêcher. Il avait dit maintes fois que c'était là qu'il aurait désiré dormir son dernier sommeil ; mais il n'y avait rien de formel, et il est probable que la famille n'aurait cédé que devant une volonté nettement exprimée.

La femme du poète, prévenue par télégramme, assistait à l'enterrement ainsi que Mme François Rollinat, Saint-Pol-Bridoux, Georges Lenseigne, A. Ponroy, etc... Dans l'église Saint-André, où le poète avait été baptisé cinquante-six ans auparavant, le cercueil disparaissait sous les fleurs. Les honneurs militaires dus au défunt légionnaire furent rendus par un peloton du 65e d'infanterie. La musique municipale joua une marche funèbre, l'absoute fut donnée ; le reste de la foule qui s'était éclaircie suivit jusqu'au cimetière Saint-Denis. C'est aux rayons d'un beau soleil d'automne que le cercueil de Maurice Rollinat fut déposé dans le caveau de famille, à côté de celui de ce père qu'il avait si tendrement chéri.

Aucun discours ne fut prononcé. Comme l'a remarqué M. Joseph Pierre, il ne s'éleva « aucune voix autorisée pour dire le mot d'adieu, pas même l'indispensable

représentant de cette Société des Gens de Lettres qui prodigue habituellement ses délégués aux obsèques des plus médiocres talents. » On ne s'aperçut pas, ou on feignit de ne pas s'apercevoir, qu'il était disparu du monde des artistes celui qui, toute sa vie, non seulement avait fait honneur à l'Art, mais était l'Art lui-même dans son incarnation la plus probe et la plus haute.

* * *

Une Société des amis de Rollinat aurait dû se constituer pour acquérir *la Pouge* et conserver le mobilier tel qu'il se trouvait du vivant du grand disparu. Il ne s'en forma pas, et le projet n'aurait pu, je crois, avoir de suite. Du moins quelques amis réunirent-ils assez d'argent pour l'apposition d'un bas-relief qui perpétuât la mémoire de Rollinat. Je ne veux pas revenir sur les vicissitudes du projet Rodin, ni sur les polémiques qui eurent lieu. Il vaut mieux laisser faire l'oubli.

Le dimanche 21 octobre 1906, on inaugurait à Fresselines l'œuvre de Rodin. C'est un bas relief qui est encastré dans le mur extérieur de l'église. Il représente un homme qui se noie apercevant pour la dernière fois le visage de la femme aimée. Le réalisme de la mort y est joint à l'idéalisme de la douce consolation féminine. Œuvre incontestablement remarquable, mais fort éloignée comme conception de ce qu'auraient voulu les amis du poète. Rien, en effet, n'y rappelle Rollinat. C'est un passe-partout.

Bref, ce fut une fête. Rodin y assistait. Des littérateurs, des poètes en renom ou qui essayaient de se faire une renommée, en célébrant celle de Rollinat, lurent des discours, récitèrent des vers. On évoqua le

souvenir du disparu et la musique du 78e Régiment d'infanterie joua, entre autres morceaux, la *Marche des Fous*, composée par Rollinat.

Il reste toujours à élever, sinon une statue, du moins un buste à Rollinat. Gustave Geffroy, un de ses amis sincères, voudrait qu'on l'érigeât à Paris ; d'autres ont parlé de Châteauroux. L'emplacement le meilleur, celui qu'aurait approuvé Rollinat, est sans contredit la modeste place de Fresselines, pays d'élection du poète-musicien, pays où il passa vingt ans, dont le nom est désormais célèbre, impérissablement.

Portrait de Rollinat

I

La physionomie de Rollinat nous a été léguée par la photographie, par le pinceau et par la plume. Au cours des pages qui précèdent, j'ai reproduit les portraits tracés par A. Dayot et de E. Goudeau. Tous les documents fournis par ceux qui ont connu le poète s'accordent. Ils nous le montrent comme un être extrêmement original, qui produisait une impression ineffaçable. Quiconque avait vu Rollinat ne pouvait l'oublier.

C'était un homme d'un mètre soixante-quinze environ, un peu maigre, mais solidement charpenté. Il allait, la tête un peu penchée en avant. La figure était remarquable. Examinez le portrait de Jules Neige placé en tête de *Dans les Brandes*. Le premier regard se porte sur les yeux. Ce n'est qu'après que l'on distingue l'ensemble de cette physionomie fine sans trop de maigreur, aux traits délicats, distingués, et donnant pourtant l'impression d'une volonté diabolique et sombre. Le front large, en partie recouvert par quelques mèches de cheveux d'un blond châtain, est tourmenté et sillonné de rides. La tension énorme de l'esprit a creusé un sillon vertical entre les deux yeux, à la naissance du nez. Pour se reconnaître, les penseurs de l'Inde tracent une ligne noire entre leurs deux sourcils. Chez Rollinat, cette ligne est naturelle. Le nez un peu fort, obliquant légèrement à droite, rappelle celui de Descartes dans le portrait de

Franz Hals. La moustache drue, courte, tombante, ne cache qu'une partie de la lèvre inférieure. Le menton, un peu en pointe, porte une fossette, « comme le coup de pouce final du statuaire. » On lit dans cette physionomie le tourment d'un esprit constamment en éveil et qui cherche toujours une expression adéquate au réel même le plus simple. On pourrait inscrire au bas de ce portrait le mot de Rollinat: « Je rêve d'exprimer tout le retors de ma pensée. » Les paupières étaient légèrement bouffies, mais les yeux étaient merveilleux.

Ces yeux ensorceleurs si mortellement tristes,
Oh ! comme ils défiaient tout l'art des coloristes
Eux qui mimaient sans geste et qui parlaient sans voix.

« Les yeux, dit Raoül Lafagette, étaient visionnaires, incisifs, flamboyants, scrutateurs, souvent volontaires jusqu'à la dureté, parfois ineffablement doux, tragiques ou candides, mais toujours étranges. Ils restaient à jamais dans votre mémoire et, pareils à ceux dont parle Edgar Poë, ne s'en allaient pas, ne voulaient pas s'en aller. Ils n'étaient pas noirs, mais d'un gris vert d'huître et, comme l'a très bien remarqué le poète Charles Frémine, le regard lançait des éclairs rouges. »

Rollinat n'aimait pas ce portrait de Jules Neige. Il se trouvait, disait-il, « l'air d'un Russe. »

Il n'aimait pas non plus l'excellent portrait fait par Nadar vers 1883, où il avait l'air « d'un garçon coiffeur. » Rollinat est représenté de profil. Il paraît moins soucieux que dans le portrait de Jules Neige. La figure, tout en restant d'un ovale distingué, présente moins de redans et de saillies. Les joues sont plus pleines, l'ensemble est moins tourmenté. Les cheveux, qui forment des

anneaux et sur lesquels se joue un rayon de lumière, justifient un peu l'appréciation de Rollinat.

La dernière photographie du poète date de quelques mois avant sa mort. Assis sur un banc de jonc, les bras croisés, la tête penchée sur l'épaule droite, il est d'une tristesse affreuse. La moustache, qui tombe complètement sur la bouche, cache à demi des lèvres d'une blancheur de linceul; les cheveux gris sont en broussaille, le nez est pincé, le teint est d'un ton de vieil ivoire ; les yeux, à demi fermés, d'une tristesse inexprimable, regardent, qui sait? en dedans de lui-même pour analyser une dernière fois les affres qui le travaillent, ou regardent-ils déjà à des millions et des millions de lieues, par delà la mort? Je ne sais rien de plus sombre et de plus douloureux que cette tristesse qui semble avoir atteint son paroxysme.

Il existe bien d'autres portraits de Rollinat. Illustrant le bel article de Gustave Geffroy, la *Revue Universelle* (nº du 1er décembre 1903) en a publié quelques-uns : Rollinat à 19 ans, puis à 26 ans, le seul portrait que j'aie vu où un léger sourire met à la physionomie tout entière quelque chose de doux que l'on ne retrouve plus. Cette photographie est la seule, je crois, qui puisse nous donner une idée de ces « sourires caractéristiques » dont parle A. Ponroy et que Judith Cladel a décrits dans ces « lèvres tendues par une sorte de demi-sourire nerveux, de fin rictus qui ne gagnait jamais le regard. »

Puis c'est la photographie de Nadar (vers 1880) que j'ai citée plus haut, Rollinat à 45 ans ; une excellente photographie de Rollinat vers 55 ans, endimanché, le ruban rouge à la boutonnière ; une autre de la même époque ou à peu près, faite par Alluaud : Rollinat au piano, une des mieux réussies.

La *Revue du Berry*, à son tour, dans le très joli numéro qu'elle a consacré à Rollinat et qui est, avec quelques articles de Geffroy, Haraucourt et Descaves, ce que l'on a écrit de mieux sur Rollinat, a publié des photographies du grand artiste. C'est le Rollinat au chapeau, où l'on peut voir que le nez est légèrement incliné à droite ; Rollinat malade ; des dessins de Maillaud : Rollinat pêchant, Rollinat méditant, etc.

D'autre part, tout le monde connaît, parce qu'elle a été reproduite par les journaux, l'admirable encre de Chine de Gaston Béthune qui enchantait Rollinat.

Une mention spéciale doit être accordée au tableau d'Osterlind qui se trouve au musée de Châteauroux : Rollinat devant sa grande cheminée. L'ensemble est d'une grande vérité, mais la figure est trop maigre.

Je cite encore le Rollinat lisant, publié avec l'article de Judith Cladel dans *Portraits d'hier* (photo Marmand). Rollinat racontait que le photographe lui avait fait prendre toute une série de poses avant de le photographier, et il ajoutait dans son langage libre : « Il commençait à m'em... »

Enfin une charge de Rollinat a été faite par son ami Cabriol (Georges Lorin). Le poète est en train de pêcher ; un papillon et une libellule frôlent son chapeau, une vipère se dresse sur la queue, un crapaud pansu le regarde ; mais il est difficile de reconnaître le paysage fresselinois, et le pêcheur semble tenir non pas une ligne, mais un fouet. Ce n'est évidemment pas le meilleur dessin de Georges Lorin.

La sculpture est beaucoup moins abondante. Elle n'a guère produit que le buste de Ringel d'Illzach, qui se trouve au musée de Châteauroux.

Enfin la voix de Rollinat a été phonographiée. Ce

n'est pas la voix puissante de sa jeunesse, c'est celle de la vieillesse. Rollinat avait pourtant dit qu'il se refusait à la laisser enregistrer dans un phonographe. « J'aurais peut-être consenti, il y a une vingtaine d'années, à laisser enregistrer ma voix dans un phonographe. Aujourd'hui qu'elle est trouée, détimbrée, méconnaissable pour moi-même, je me refuse catégoriquement à toute communication graphophonique. » (Lettre à Georges Lenseigne du 10 décembre 1897 publiée par la *Revue du Berry*.) Sur les instances réitérées de ses amis, sans doute, Rollinat céda, et sa voix, ou ce qu'il en restait, peut passer à la postérité.

II

Il me reste à dire quelques mots pour compléter la physionomie morale de Rollinat.

Il était très soigneux de sa personne. Il avait la coquetterie de la propreté, aimait le beau linge de corps et portait des chaussettes d'Angleterre. Chaque jour il prenait bain ou douche et s'il paraissait vêtu d'habits simples de velours ou de coutil, du moins étaient-ils d'une absolue propreté. Il n'était pas à l'aise dans des vêtements neufs Il ne s'est jamais singularisé par des gilets extravagants : le romantisme était passé et Th. Gautier ne lui servit point de modèle. Il suivait la mode, simplement, comme tout le monde ; ne pas la suivre, c'eût été attirer l'attention sur lui, et il détestait cette réclame un peu trop facile. A Paris, dans les salons, il était en habit. Une photographie le représente en haut de forme. Judith Cladel parle de « ce charmant Orphée en habit noir. » Cela n'empêchait point Rollinat de critiquer la mode. Le comique du chapeau haut de forme ne lui échappait pas, mais il se soumettait bénévolement.

Il prenait grand soin de ses cheveux, où l'on ne vit que très tard des fils d'argent. Il disait à A. Ponroy qui avait des cheveux blancs, bien qu'il fût de dix ans plus jeune : « Eh! Eh ! Ponroy ! Des cheveux blancs ! Ça commence ! Ça commence ! » Sa moustache le fai-

sait paraître proportionnellement plus vieux. Il semble bien que, lorsqu'il y neigea, Rollinat se résigna à l'inévitable et n'eut point recours à la teinture.

Il prisait, puis cessa, mais continua à fumer. Il fumait cigarette, cigare, pipe, ou plutôt il respirait la fumée du tabac et il paraissait la savourer en connaisseur. Il a d'ailleurs chanté ses pipes, « ses bouffardes, » en poète qui n'est point ingrat.

Quand j'ai ma pipe en merisier
Toute mon âme se parfume

Que deviendrait sans vous
 Ma chambre,
Calumets à bout d'ambre
 Si doux ?

Et dans *Les Névroses* il revient encore sur ce sujet :

Quand l'uniformité m'écœure
Dans la rue ou dans la maison,
Que de fois pour nuager l'heure
Je savoure ton cher poison,

O ma coupe de nicotine !

C'était un vrai fumeur. Peut-être devait-il vraiment au tabac l'atténuation et même la disparition de certains ennuis et de certains chagrins (1).

C'est en fumant qu'il allait pêcher ou se promener, suivi de ses chiens. En route il « ruminait. » On ne le vit jamais travailler. Cet écrivain qui fit imprimer dix volumes en vingt ans, sans compter la musique, et

1. Voir ce qu'il a dit du tabac, « cette plante sorcière », dans les *Ruminations*, p. 40.

dont l'inédit est certainement très considérable, ne s'assit jamais devant un bureau. Il y éprouvait une difficulté amusante à écrire ; et cette difficulté s'étant accrue avec le temps, c'était sa compagne qui se chargeait de la correspondance. Rollinat a parlé, dans une lettre, de sa paresse héréditaire en matière épistolaire, reproche juste ; mais si la plupart de ses lettres sont courtes, en revanche elles sont très soignées. Ce n'était pas lui généralement qui recopiait ses vers. Lorsqu'ils étaient rimés à son gré, il les notait sur un calepin qu'il avait toujours dans sa poche. Le carnet rempli, il le faisait transcrire. Le manuscrit des *Névroses* en partie n'est pas écrit de sa main. A Fresselines, c'était l instituteur qui se chargeait de ce soin. Rollinat détestait évidemment ce travail de calligraphe. Par là nous pourrions nous douter, à défaut de preuves, de la contrainte qui pesait sur lui, lorsqu'il était clerc de notaire ou employé de mairie.

Dans ses « ruminations » il n'aimait pas qu'on le dérangeât. Les habitants de Fresselines connaissaient cette particularité, s'éloignaient de lui lorsqu'ils le voyaient gester, et évitaient de lui adresser la parole. Rollinat nous a, à ce sujet, dévoilé le fond de son cœur : « Si bien, si intime avec lui que vous prétendez être, vous devenez toujours un fâcheux pour le solitaire que vous surprenez pensant, contemplant, observant, et sa première parole est toujours sèche, comme son premier regard éloigneur. » « Rollinat, racontent les Goncourts dans leur *Journal*, ne sait plus travailler à une table. Il lui faut les chemins sauvages sur les bords de la Grande et de la Petite Creuse où il parle tout haut ses vers, où, comme disent les paysans, il *plaide*. »

Si Musset cherchait son inspiration dans l'absinthe,

Edgar Poë dans l'alcool, Balzac dans le café violent et Baudelaire dans le haschich, Rollinat peut leur être opposé comme une vivante antithèse Il était d'une sobriété exemplaire et usait de tout avec modération. Il ne buvait pas d'alcool et il est probable que, même dans les entraînements de la vie parisienne, lorsqu'il allait chanter dans une brasserie du quartier latin ou aux *Hydropathes*, il était plus sobre que la plupart de ses compagnons. A ce sujet, A. Ponroy écrit dans la *Revue du Berry* qu'il avait offert un verre de liqueur à Rollinat lors de leur première entrevue à Chantôme, en 1883. Rollinat déclina l'offre, puis, devant l'insistance de son hôte, consentit d'y tremper les lèvres. Ainsi ce talent si extraordinaire n'avait besoin d'aucun stimulant, ni d'aucune excitation, quelle qu'elle fût. Rollinat tirait son inspiration de son propre fond et directement. Voilà une précision sans réplique à ceux qui s'imaginent volontiers que les poésies visionnaires de Rollinat étaient écrites dans une fumerie d'opium ou inspirées « dans un atelier de détraquage cérébral. » C'était un sincère. Il a exprimé ce qu'il voyait ou ce qu'il sentait, et si, à certaines heures, il a écrit des « vers noirs » inspirés par « la Muse Fatale », il n'a eu recours qu'à son propre génie. On peut dire qu'il fut un visionnaire lucide. Nous pouvons donc adopter ce que son ami Barbey d'Aurevilly écrivait en 1882 dans le *Constitutionnel* : « Edgar Poë lampait en enfilée douze vers d'eau-de-vie avant d'écrire, Baudelaire se jetait à l'opium et à la morphine et ils sont morts pour avoir voulu raviver à ce prix les défaillances de leur génie. Et c'est par là que Rollinat, tout en leur ressemblant, diffère d'Edgar Poë, l'ivrogne sublime, et de Baudelaire, l'homme au haschich des paradis artificiels. Pour être

poétiquement diabolique, Rollinat, cet homme de nervosité naturelle, n'a besoin ni de piments ni de moxas, ni de cantharides. Il n'a ni habileté, ni subtilité, ni rétorsion, ni préméditation scélérate. D'impression, c'est un naïf... » Et il aimait la naïveté. Un air de cornemuse, la chanson d'une bergère le ravissaient. Son inspiration ? Il la trouvait dans la nature. Il cherchait à saisir sur le vif le naturel. Ses ruses pour arriver à ses fins le firent passer pour un original ou un demi-fou. On le découvrit un jour dans un fossé. On le crut souffrant et on s'empressait auprès de lui. Mais Rollinat fit simplement connaître que pour mieux écouter et pour ne point intimider la bergère qui chantait non loin de là, il s'était glissé dans le fossé sans être vu. Et parmi les chardons et les bruyères, à demi-allongé, mal à l'aise, n'osant remuer, son oreille de musicien toute tendue, Rollinat écoutait et notait une chanson naïve.

D'autres fois il cherchait à connaître les sentiments des enfants. Les élèves du pensionnat de Lourdoueix-Saint-Michel, en allant se promener, trouvèrent à plusieurs reprises Rollinat qui rêvait dans les côtes de la Creuse. Le poète s'adressait à l'un d'eux : « Que vois-tu dans ce paysage ? Pourrais-tu me le décrire ? » L'enfant essayait de raconter ce qu'il voyait. Puis c'était le tour d'un autre.

Ses œuvres, sa célébrité ne l'avaient point rendu orgueilleux. Alors que *Les Névroses* lui assuraient une réputation hors de pair parmi les poètes contemporains, il n'avait aucune vanité, mais une légitime fierté ; quelquefois il disait avec son juron familier : « N... de D... ! je ne suis pourtant pas le premier venu. » Il n'était pas jaloux de ses confrères, il ne les décriait pas, j'entends ceux qu'il pouvait considérer comme hommes de

lettres, car les autres... « C'est un raffiné, écrit le Dr Grellety, un délicat, ayant reçu une excellente culture, rétif aux mots d'ordre et aux consignes serviles. Sans y mettre d'orgueil, il se plaçait bien au-dessus des narrateurs orduriers, exploiteurs de la langue verte, de l'argot... Il n'avait que dédain pour les arrivés du dernier bateau, dont le cynisme paralyse, dont la corruption avilit; pour les marchands du temple aux productions frivoles, sans fond, sans art, vouées à l'oubli, qui n'ont que trop longtemps retenu la faveur d'un snobisme de décadence. » Ces productions, il les appelait du « zèbre. »

Aux jeunes littérateurs qui venaient le consulter, il donnait toujours d'excellents conseils. Il disait parfois: « Si vous voulez que votre livre soit lu, mettez-y de l'ail. » Il donnait, sous une forme imagée, le conseil de G. de Maupassant dans la préface de *Pierre et Jean*: si vous avez une originalité cultivez-là, sinon trouvez-en une.

Il remerciait d'un mot charmant ceux qui lui dédiaient poème ou volume: « Mon cher Sainson, je vous envoie mes sincères compliments. Votre poésie *La Charité* est digne d'avoir éveillé un peu de commisération dans le cœur et la bourse de vos compatriotes. » (Lettre du 15 avril 1888). « Je vous remercie de m'avoir dédié cette jolie pièce des *Papillons*, souple et voltigeante comme eux, d'un rythme (sic) on ne peut plus musical, d'une rime rigoureuse et d'une excellente facture. Je n'ai que des compliments à vous adresser. » (Lettre au même du 23 mai 1887).

Consulté sur telle ou telle poésie, il donnait toujours son avis. « Votre sonnet *La Voisine* est d'une luxure et d'une forme bien modernes. » (A A. Ponroy, 30 sep-

tembre 1883). « Votre rondel est très nature et d'une bonne odeur de sincérité... Appliquez-vous toujours à rendre exactement la vision de ce qui est ; là est en somme tout le secret de la vraie Poésie. » (Au même, 31 décembre 1883). « Oui certes il y a du talent chez Barrau, bien que toutes les strophes de sa pièce ne soient pas animées du même souffle ; à mon avis, ce commencement vitriolique exigeait une fin plus stridente ; et puis il y a quelques inversions fâcheuses. En somme cette poésie dégage une odeur d'étrangeté ; la forme en est originale et d'un effet impressionnant. » (Au même, 4 avril 1884.)

Un jour que la critique parisienne s'était moquée de je ne sais quelle œuvre de A. Ponroy, il lui écrit quelques phrases : « Sainson que j'ai vu l'autre jour à Argenton m'a communiqué le passage du *Gaulois* vous concernant : il faut toujours s'attendre à de la raillerie de la part des journaux toutes les fois qu'on aborde la littérature patoisante qui ne peut intéresser vraiment que les initiés, subtils et parfaits connaisseurs des choses campagnardes. D'ailleurs c'est une petite réclame pour vous et cela vaut mieux que le silence. » (mars 1887) « Ne vous formalisez pas des injures littéraires : tout vrai naturiste est exposé à en recevoir. » (Lettre à A. Ponroy de mai 1889.)

Aux revues, aux journaux de la région, il ne marchandait jamais les encouragements et permettait que l'on puisât dans son œuvre en vue de la publication de telle ou telle pièce. Au directeur du *Réveil de la Gaule*, journal aujourd'hui disparu, il écrivait en décembre 1888 : « Avec tous mes souhaits pour la bonne réussite de votre journal, je vous envoie ci-joint une petite poésie rustique, *La Complainte de la noyée*, qui m'a été ins-

pirée justement par un air de cornemuse on ne peut plus mélancolique. Longue vie et prospérité à la Société des Gas du Berry ! » A Paul Méllotée, ancien directeur de la *Revue du Berry*, il adresse un poème *l'Aigle* tiré de son volume alors en préparation *Les Bêtes*, et il le remercie de sa sympathie artistique.

Il ressort de tout cela que Rollinat était un excellent camarade littéraire et qu'il n'était pas si incapable de critique qu'il se plaisait à le dire. Il jugeait même fort bien, lorsque l'amitié ne l'aveuglait pas. Ainsi il disait que Baudelaire n'est pas naturiste, que la sincérité lui fait parfois défaut. Il avait prévu les pirouettes de Léo Taxil porté au pinacle par quelques-uns.

Il ne prodiguait d'ailleurs pas que les conseils littéraires. Avec quelle finesse il trace sa ligne de conduite à A. Ponroy, qui venait d'avoir des ennuis à cause d'un inspecteur primaire : « Voici le conseil que je vous donne..., faites de la littérature à votre guise, mais sous aucun prétexte, n'en parlez à personne, pas même à vos meilleurs amis, prenez un pseudonyme nouveau que vous tiendrez absolument secret et pour tous vos chefs ayez l'air d'avoir renoncé à la poésie, laissez pendant quelque temps le style rustique qui pourrait vous démasquer ; évitez toute correspondance avec les journaux de l'Indre, en un mot égarez la petite police que vos inspecteurs machinent autour de votre plume. Vous avez une situation qui a un revers, sachez le subir, d'autant plus qu'avec du tact et de la prudence, vous pouvez parfaitement vous en tirer. » (Mars 1884.) L'avocat qu'était François Rollinat, son père, aurait-il pu donner de meilleurs conseils ?

Puis, sa responsabilité dont il s'exagérait l'étendue lui fit un jour écrire : « A semer des conseils, on

récolte des ennuis. Et tôt ou tard on coupe court à cette manie d'engager les gens à agir de telle ou telle sorte par les accumulations successives d'embarras qu'elle vous suscite et de responsabilités qu'elle vous fait endosser. » *Ruminations*, p. 80.

Tel était l'ami, obligeant, désintéressé, parfait. Riche, il eût prodigué sans limite les bienfaits. « Venez chez moi, disait-il à ses amis, vous y serez bien, vous serez libres. » Et il faisait comme il avait promis. « Qu'un ami véritable est une douce chose, » écrit le fabuliste. Depuis La Fontaine, on n'a rien écrit de plus charmant et de plus délicat que ces lignes : « Les si tristes adieux terminés, à la seconde où la distance va les effacer l'une pour l'autre, deux personnes qui s'aiment tendrement se font comme jaillir l'âme de leurs yeux pour s'embrasser encore une fois dans un dernier regard. » — « A un certain âge, écrit-il encore, on n'a plus désormais que des triomphes chagrins, que des bonheurs tristes, parce que les personnes qui le mieux se réjouiraient de nos joies et les partageraient avec nous sont précisément celles que nous a ravies la tombe. » (*Ruminations*.) Et enfin : « L'âme d'une personne passe tout entière dans ses yeux quand elle sent qu'elle regarde pour la dernière fois l'être ou la chose qu'elle a le plus aimé. » (*Ruminations*.)

Si Rollinat aimait bien, il détestait aussi vigoureusement, et alors il jugeait de parti pris et mal. L'anecdote suivante en témoignera. Allan Osterlind, peintre suédois, avait donné à son ami Rollinat une peinture que celui-ci aimait beaucoup. Elle représentait, dans l'obscurité pesante de la nuit, une vieille femme qui, rentrée dans sa maison, un bougeoir à la main gauche, éclaire l'escalier qu'elle va monter, quand la terreur la cloue sur

place: un filet de sang coule le long du mur! Un assassinat a été commis chez elle. Qui est mort? Son mari? Son fils? Tous les deux peut-être. Rollinat avait fait à ce tableau les honneurs de son salon, mais lorsqu'il se fut brouillé avec Osterlind il disait: « Osterlind? Peuh! Il n'a pas de talent. »

Pourquoi les deux amis s'étaient-ils brouillés? Je ne puis le dire avec certitude. Au cours d'un dîner, Rollinat accusa, à tort ou à raison, le peintre suédois d'avoir tiré un coup de feu sur ses pigeons. La discussion s'était envenimée et les deux amis s'étaient séparés fraîchement. Le peintre tenta de renouer les relations; je ne sais s'il y parvint, mais il ne garda pas rancune au poète, à l'enterrement duquel il assistait. La véritable cause de la brouille se trouve plutôt dans la tentative qui m'a été contée, faite par A. Osterlind en vue d'éloigner Mme Cécile et de rappeler la femme légitime auprès de son mari. Mme Cécile, là-dessus, n'entendait pas raillerie. Mise en courant sans doute du projet, elle aurait inventé l'histoire du coup de feu, et A. Osterlind d'expulseur devint expulsé.

Car Rollinat était intraitable sur la question des animaux. Ses pigeons, ses chats, ses chiens faisaient partie de lui-même, pour ainsi dire. Ils étaient des prolongements de sa personnalité. Il respectait même la vie des vipères. Le cadeau d'une gaule pour la pêche, d'une canne le ravissait, mais celui d'un jeune animal le transportait de joie. « Mon cher ami, écrit-il à Sainson, en février 1890, nous vous remercions des jolis petits pigeons que vous nous avez envoyés; Cécile va les soigner d'une façon toute spéciale et les faire nicher à part pour qu'ils ne soient pas battus par les autres. » — « Je vous remercie beaucoup du petit chien, je serai enchanté

de l'avoir et de l'emmener promener avec ses futurs grands frères. » (Au même, avril 1890). A noter aussi ces lignes délicieuses : « Deux mots à la hâte pour vous remercier de l'amour de petite chatte blanche que vous nous avez envoyée. Elle boit déjà son assiettée de lait comme une grande minette et c'est une vraie joie des yeux de la voir jouer sur les lits : nous sommes ravis Cécile et moi. » (Au même, 23 avril 1895). Il a d'ailleurs écrit d'admirables lignes sur les animaux, en lesquels il voyait des frères inférieurs. Il a pour eux, non de la pitié, mais du respect, comme s'il s'agissait d'une personne morale. « En vieillissant on est de plus en plus respectueux de la vie des bêtes, et chasseur ou pêcheur, on n'est pas sans éprouver un certain trouble et remords au sujet de celles qu'on a immolées jusque-là pour la barbare satisfaction de son hygiène ou de son plaisir. » (*Ruminations*, p. 69.) Cependant quand ses nerfs étaient un peu surexcités, Rollinat querellait les animaux avec emportement. Ses idées, à certains moments, étaient enfantines. Il avait un chien auquel il voulait apprendre à respecter sa mère, Margot. Il prétendait que ce chien devait laisser Margot manger sa soupe la première. « Respectez votre mère Margot ! » lui criait-il. Je doute fort que le chien ait jamais appris en quoi consistait la parenté, et quels en étaient les devoirs.

L'amour de Rollinat pour les bêtes eut à subir un jour un rude assaut. Un chien enragé était passé et en avait mordu d'autres. On donna l'ordre d'abattre ces chiens mordus ou soupçonnés d'avoir été mordus. Parmi ceux-ci se trouvaient ceux de Rollinat. Ne voulant pas se soustraire à l'ordre, et désirant conserver ses chiens, il demanda par télégramme à l'Institut Pasteur ce qu'il convenait de faire. N'ayant pas de réponse, il

télégraphia une seconde fois. Il lui fut répondu qu'il n'existait pas de remède pour les chiens et qu'il convenait de les abattre. Rollinat se résigna la mort dans le cœur.

* * *

Tous ceux qui ont entendu Rollinat sont unanimes à louer sa conversation. C'était un charmeur, un fascinateur. Dans l'intimité, avec ses amis, il avait le mot cru, le juron facile, et pourtant il ne choquait nullement. Cela tenait à je ne sais quel sortilège. *La Vache au Taureau*, dont certains passages ont paru scabreux, faisait un tout autre effet récitée par Rollinat. Il racontait une scène à peu près analogue à propos de sa jument : « Je prenais en pitié notre misérable humanité. » Rollinat, on aurait tort de croire le contraire, même dans sa conversation libre, n'était pas obscène. Son art faisait tout passer ; c'était une draperie qu'il étendait ou relevait à son gré et qui faisait illusion même aux plus familiers, aux plus prévenus. « Rollinat, dit Gustave Geffroy, eut le don du diseur et du chanteur à un degré prodigieux. Ceux qui l'ont entendu garderont toujours en eux l'écho de cette voix incomparable à la fois si grave et si aérienne, résonnante comme le bronze et le cristal, si mordante et si tragique, puis si douce. » Octave Uzanne parle de son « vocabulaire pittoresque, saisissant, imagé qui impressionna tant les intellectuels de sa génération. » Rollinat était très éloquent et cocasse tour à tour. A son gré il vous transportait dans les régions paradisiaques ou infernales. Au piano, il lui suffisait de frapper une note pour vous faire frissonner. D'un geste, d'une parole il déchaînait le fou rire.

Il ne dédaignait pas le calembour, même le plus

facile. On lui montrait un jour un article de Ch. Monselet qui disait de lui : « C'est le La Morvonnais du Berry .» « Drôle de nom, disait Rollinat, La Morvonnais, la morve au nez. » Et il riait de bon cœur.

Il est l'auteur d'une mystification bien innocente. C'était peu après la publication retentissante des *Névroses*. Il était alors à Crozant. Il avait couché à l'hôtel de la mère Lépinat, et le préfet de l'Yonne, je crois, s'y trouvait en même temps que lui. Dès que le préfet connut la présence du poète, il chercha de le rencontrer. Un matin, Rollinat sortit de sa chambre, un peu débraillé, la pipe à la bouche. Le préfet profite de l'occasion pour le féliciter de ses poèmes et de leur succès prodigieux. « Poète ? moi, dit Rollinat en faisant l'étonné, je ne suis pas poète. — Mais, pourtant les *Névroses* ? — Ah ! les *Névroses* ! Je vais tout vous expliquer. Ce sont de petits jeunes gens qui se sont amusés à faire ces poésies. Ils me les ont apportées. Je les ai signées, mais elles ne sont pas de moi. Je suis propriétaire et pêcheur à la ligne, mais je ne suis pas poète. » Et il disparut, laissant le préfet tout interloqué.

*
* *

Rollinat n'allait pas voter. La politique l'intéressait peu, et, dans le journal, il ne lisait guère que les causes célèbres. « Il était fixé, dit le Dr Grellety, sur la médiocrité des plèbes et professait volontiers que la politique représente ce qu'il y a de moins élevé dans la hiérarchie intellectuelle ; que le nombre stupide écrase les supériorités ; qu'on peut trouver bien des moyens pour qu'il y ait plus de riches, pas un pour qu'il y ait moins de pauvres ; enfin que si la sève vient d'en bas, la cha-

leur qui vivifie et la lumière viennent d'en haut. Les opinions extrêmes lui répugnaient et il était volontiers disposé à sourire des emportements d'un fanatisme qu'il ne partageait pas, de la béatitude des imbéciles si encombrants, si contents de manifester, dont le nombre de la santé l'effaraient. » Voici ce qu'il a écrit sur les prétendus conducteurs de peuples : « Le rôle des vrais révolutionnaires n'est pas de prêcher aux peuples la révolte à main armée qui aboutit à la folie sanguinaire, retardant toujours plus l'heure de leur affranchissement non ! mais par la lente inoculation de l'idée ils doivent leur apprendre la juste notion du bien et du mal, leur inculquer le bon sens froid, la sagacité dans la clairvoyance et la logique dans la réflexion. » (*Ruminations*, p. 96.)

* * *

Des relations de Rollinat avec le curé de Fresselines on a voulu conclure au cléricalisme. Quelques libres-penseurs accusèrent le poète de capucinade. On vit une déchéance chez ce fils dont le père avait siégé à l'extrême-gauche. On l'accusa même de servir la messe. Il faut détruire encore cette légende, non pour donner raison ou tort à l'un ou l'autre parti politique, mais simplement parce que la vérité est ailleurs, et on comprendra d'autant mieux cette vérité quand on connaîtra le curé de Fresselines : Jean-Baptiste Daure.

C'était un homme d'une taille très supérieure à la moyenne : dans une procession il dépassait ses paroissiens de toute la tête. Le teint rouge, musclé comme un athlète, il était évidemment taillé pour faire un travailleur manuel. On se serait pourtant trompé en soupçonnant en lui un esprit un peu

lourd. Il avait, au contraire, l'intelligence très déliée et il fut pressenti pour être évêque. Il avait refusé, étant sans calcul comme sans ambition. La place modeste de desservant lui suffisait, et il mettait son point d'honneur à faire son devoir où qu'il se trouvât, et ce devoir lui paraissait tout simple. En dehors des rites et des cérémonies catholiques, il se comportait en brave homme. Son âge, le long temps qu'il avait passé au milieu de ses paroissiens lui permettaient d'oser des paroles qui eussent été trouvées déplacées chez un autre. C'était la franchise même ; la diplomatie lui était inconnue, et il n'y allait pas par quatre chemins. Aux approches du mois de Marie, il conseillait aux Fresselinois, qui, à l'époque, avaient des notions très sommaires sur l'hygiène et la propreté, de faire une petite chapelle dans leur maison : « Le bon Dieu, expliquait-il, ne demande pas de luxe. Dans un petit coin de la maison, placez une statue de la Vierge et quelques fleurs. Mais que tout soit propre. N'y manquez pas. Et puis cela vous permettra de sortir le fumier de votre maison.» Le conseil était bon, et nul ne s'offusquait de la forme un peu brutale sous laquelle il était présenté.

Ce n'est point l'abbé Daure que Rollinat a dépeint dans le *Chasseur en Soutane*, disant, pour aller chasser plus tôt, sa messe avant l'aurore : il ne le connaissait pas alors ; mais sans nul doute c'est lui qu'il a dépeint dans *Paysages et Paysans*. Il n'y a qu'à écouter le fossoyeur :

C'est pas un pâlot d' presbytère,
C'est un fort rougeaud qu'aim' le vin,
C' qui prouve que s'i' tient au divin,
I' n' mépris' pas non plus la terre.

I' faut deux homm' dans un' commune
L' mair' qui doit toujours, à ses frais (1),
Aller v'nir pour nos intérêts
Fair' les act' de chacun, d' chacune.

Puis un autr' notr' cœur en plus bon,
Ayant plus d' pardon que d' justice,
Et mêm' plus d'oubli que d' pardon...

Not' curé qui reste homm' sous l' prêtre,
De tous points, c'est c' te conscience-là...

La politique et les familles,
I' les laiss' fair', s'en occup' pas ;
C'est pas lui qui défend aux gas
D' boir' ni d'danser avec les filles...

C'est censément un comm' nous autres
Qu'aurait son âm' meilleur' que nous...

Il a beau n' pas fair' de promesse
On peut toujours compter sur lui.

I' dit pour excuser les hommes
Qu'y a des crim' qui vienn' d' notr' sang,
Et qu' sans les esprits malfaisants,
On n' s'rait pas si mauvais qu' nous sommes.

I' nous aim' ben tous, en ayant
Pour les pauv' plus d' sollicitude.
L'humble méprisé, l'indigent
Et l' simpl' d'esprit, v'la son affaire.

1. *A ses frais* est un chef-d'œuvre. Rien ne saurait mieux peindre la cupidité du paysan.

C'est pas c' qui nous dit dans son temple
Qui nous rend plus just' et moins retors,
C'est l' brave homme qu'il est au dehors
Qui nous touch' par son bel exemple.

Voilà un tableau fait de main de maître où l'abbé Daure ne pouvait pas ne pas se reconnaître. En définitive, le bon curé rendait service à tout le monde, et plus d'un qui ne croyait en rien assistait à ses cérémonies uniquement pour lui faire plaisir. Excellent homme, sans façon, prêtre juste ce qu'il fallait, il faisait passer la morale de la bonté avant la religion. Il ne se distinguait de ses paroissiens que parce qu'il était meilleur qu'eux.

L'indulgence qu'il professait nous permet de saisir pourquoi il fut l'ami de Rollinat. Rollinat — un prêtre rigoriste ne pouvait l'oublier — était marié, et, séparé de sa femme légitime, vivait avec une autre femme. Cette union de fait fut en quelque sorte la véritable union. Quelle qu'ait été à Paris la conduite de Rollinat, il est certain qu'à Fresselines elle ne donna jamais prise au plus petit soupçon, et la malignité publique, durant vingt ans, ne trouva rien à redire. Rollinat, très libre dans ses paroles, était très réservé dans ses actes. La conduite de Mme Cécile ne donna lieu non plus à aucune critique. L'un et l'autre se considéraient unis pour la vie et Rollinat eut, à Fresselines, des cartes de visite au nom de M. et Mme Maurice Rollinat. Lorsque Mme Cécile mourut, sa sœur, Mlle Jane, annonça la mort en ces termes : « J'ai la douleur de vous faire part de la mort de ma sœur, Mme Cécile Rollinat. » Un prêtre sévère, sous prétexte de religion, eût conseillé à Rollinat une rupture, proposition

qui eût été très mal accueillie. L'abbé Jouve, aumônier du lycée de Châteauroux, très libéral, acceptait le fait, y trouvait même un avantage : « Cela évite de pécher par concupiscence », disait-il plaisamment. Tous les ecclésiastiques n'avaient pas la même indulgence. Il arriva qu'à Crozant, après la cérémonie de confirmation, il y eut un jour un repas. On plaça le poète à côté de l'évêque, croyant sans doute faire honneur à l'un et à l'autre. Au sortir de table, l'évêque fit venir l'organisateur du repas. « Vous m'avez placé, dit-il à peu près, à côté d'un écrivain dont je puis, comme homme, apprécier le talent ; mais comme évêque, je ne puis oublier qu'il vit en état d'union libre. Vous avez manqué de tact. »

L'abbé Daure avait eu plus de finesse que l'évêque, et la bonté de Rollinat devait rencontrer la bonté de l'abbé. Celui-ci avait vu en Rollinat un artiste merveilleux ; il fit tant et si bien que, non seulement Rollinat allait de temps à autre dans son église, mais qu'il y entraînait ses amis.

Plus d'un assiste à ses cérémonies
Tout bonn'ment pour lui fair' plaisir.

Paysages et Paysans

L'abbé Daure n'en demandait pas plus.

C'était enfin un agréable convive à la table de Rollinat. « Je le vois encore à côté de moi, écrit A. Ponroy, et je l'entends dire : « J'ai beaucoup de plaisir à manger, moi. » Au dessert il allumait une cigarette et dégustait son café.

Telles étaient les relations de Rollinat et de l'abbé Daure.

Au point de vue religieux et comme artiste, il ne paraît pas douteux que Rollinat ait eu le sens chrétien. Il aimait les vieilles églises, les vieilles croix, les vitraux, les chants religieux, les beautés de la religion catholique (1). « J'étais un jour, raconte encore A. Ponroy, à la table de Rollinat. La porte de la salle à manger était ouverte. C'était un jour de fête. Tout à coup, devant, sur la route, on entend des chants, on aperçoit une procession, le vénérable curé dominant tout le monde de la tête. Les chants étaient très simples, mais ils nous émurent : « Ne trouvez-vous pas, lui dis-je, que ces chants vous inspirent le néant absolu des choses terrestes. — Oui, c'est cela, » me répondit-il. Et il ajouta : « Nom de Dieu ! les gens qui ont fait cela étaient très forts. » — « Quelle beauté terrible, disait-il encore en regardant une vieille croix de bois, on dirait un glaive ! »

Rollinat a jugé la morale religieuse en indépendant : « Alors que tant de gens ne se dévouent pour les autres qu'à la condition d'une récompense éternelle, ne croire qu'au néant et s'immoler pour ses semblables, c'est un désintéressement qui vous écrase de sa grandeur, et à lui seul, établit dans la nature la défaite des religions et le triomphe de la conscience humaine. » (*Ruminations*, p. 42.)

Rollinat croyait-il en Dieu ? Il disait parfois, en voyant tant de souffrances imméritées : « S'il y avait un Dieu, est-ce que cela existerait ? » La vue de la douleur navrait son cœur excellent, et il en voulait à F. Coppée de dire : « Seigneur, pardonnez-moi mon bonheur ! » Sans doute, Rollinat, contrairement à ce que disait Barbey d'Aurevilly, a écrit le mot Dieu dans *Les Névroses*, et il ne l'a

1. Voir à ce sujet *Ruminations*, p. 12.

pas écrit par distraction. Mais est-ce le poète qui l'a écrit ou l'homme ? Rollinat cherchait trop à se débarrasser des préjugés et pensait trop par lui-même pour que le doute ne l'eût pas effleuré. Quiconque a étudié un peu la philosophie sait qu'il n'y a pas une seule preuve de l'existence de Dieu, que tous les arguments pour cette existence ne sont que des élans de l'âme vers l'Etre que l'on voudrait prouver, des actes de foi en cet être. D'un autre côté, il n'existe pas non plus de preuve de l'inexistence de Dieu, et Rollinat, cela est certain, n'est pas tombé dans l'athéisme. Quand on s'entretenait avec lui de l'autre vie, il hochait la tête : « Hum ! Hum ! Je crois bien que, quand on est mort, tout est mort. » Devant l'impuissance de notre raison à prouver l'Etre suprême, il avait, semble-t-il, pris ce parti du sage qui tient la balance égale, et ne veut rien affirmer de peur de se tromper.

Conclusion

De ces pages qui sont, j'insiste, des pages de vérité, que conclure ? Rien dans la conduite du grand artiste n'a pu justifier, même de loin, les calomnies stupides qui ont été colportées sur son compte. Ce fut un être bon, simple et doux. Malgré ses triomphes artistiques, il resta toujours « un fils de la nature » aimant la vie rustique, les rocs, les ravins, les champs, les arbres, la campagne, la brande mélancolique. *Il fut la sincérité même*. Comme il s'apparentait à la nature, ainsi son art était l'expression de lui-même. C'est la voix des paysages qui chante dans ses vers. Il sacrifia à cet art une vaine célébrité et la fortune dont il aurait eu tant besoin. Il ne consentit jamais à déchoir. Atteint dans ses amitiés, calomnié, il se réfugie dans le silence. A ceux qui veulent se défendre il dit : « Faites comme moi, travaillez, point de polémique ; le silence est infiniment plus digne. » Il fut un des hommes les plus modestes de son temps Il savait que, seule, la Postérité décerne la véritable gloire : celle qui brille et dure éternellement, la seule qui vaille ; et il avait confiance dans ce jugement, n'ayant jamais détourné ses yeux du noble but où tendaient ses efforts.

On ne le vit jamais demander un emploi, ni une distinction, ni une faveur. S'il a souffert de se voir méconnu, méprisé, jamais une parole amère ne s'est échappée de ses lèvres ; il trouvait dans ses *Refuges* une puissante consolation.

Il n'avait qu'un petit nombre d'amis, mais ils étaient

sincères. Ceux-là qui l'ont réellement connu, apprécié, aimé, savent avec quel cœur il se donnait et se prodiguait. Compatissant à toutes les souffrances, il aurait tout fait pour les soulager. C'est avec une émotion fraternelle qu'il se penchait sur les animaux portant les mêmes douleurs, flagellés comme nous par la même misère. Il avait la bonté rayonnante d'un Saint Vincent de Paul.

On doit aux morts la vérité. On la leur doit d'autant plus que, de leur vivant, ils ont été plus calomniés. On la doit à Rollinat sur qui l'injustice et la jalousie se sont abattues avec férocité. Il faut rechercher cette vérité avec le souci de la trouver et non celui de ne trouver que des faits qui peuvent étayer une thèse. A la pure lumière du Vrai, la figure de Rollinat apparaît noble et belle. Homme, il fut sans reproche. Artiste, il le fut jusqu'à son dernier souffle ; et s'il a pu croire, à certains moments, qu'il ne réalisait pas complètement son idéal, c'est que, appartenant à cette élite véritable qui ne craint pas de se mettre en route pour les étoiles les plus lointaines, il s'était proposé d'atteindre l'inaccessible.

IMP. JOUVE & Cie, 15, RUE RACINE, PARIS. — 4854-21



